


GAUDEO
John Carter Brown.



frontf wanting.

HISTOIRE
DE LA
LOUISIANE,

Contenant la Découverte de ce vaste Pays; sa Description géographique; un Voyage dans les Terres; l'Histoire Naturelle; les Mœurs, Coûtumes & Religion des Naturels, avec leurs Origines; deux Voyages dans le Nord du nouveau Mexique, dont un jusqu'à la Mer de Sud; ornée de deux Cartes & de 40 Planches en Taille-douce.

Par M. LE PAGE DU PRATZ.

TOME TROISIÉME.



A PARIS,

Chez { DE BURE, l'Aîné, sur le Quai des Augustins, à S. Paul.
La Veuve DELAGUETTE, rue S. Jacques, à l'Olivier.
LAMBERT, rue de la Comédie-Françoise.

M. DCC. LVIII.



HISTOIRE DE LA LOUISIANE.

TROISIEME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Suite des Mœurs : Jeux des hommes, des femmes & des garçons : Conversations, nourritures, repas & jeûnes des Naturels.



TOUTES les Nations ne sont pas également ingénieuses à inventer des Fêtes, des Spectacles & des Jeux, pour occuper agréablement le Peuple & remplir le vuide de ses exercices ordinaires. Les Peu-

ples de la Louisiane n'en ont inventé que très-peu, dont peut-être ils se passent bien. Dans les tems de Guerre la crainte & l'inquiétude font évanouir l'idée des plaisirs ; mais lorsqu'il sont dans une paix profonde, les Guerriers alors oisifs en partie cherchent à s'amuser, sinon utilement, du moins innocemment : heureux ceux qui sçavent se contenir, & se renfermer dans ces bornes !

Jeu de la Perche.

Les Guerriers de ces Nations ont inventé le Jeu que l'on nomme *de la Perche*, qui seroit mieux dit *de la Crosse*, puisque cette perche qui a huit pieds de longueur ressemble par sa figure à un f. de caractere romain. Ils ne jouent jamais que deux à ce jeu & ont chacun une perche de la même façon : ils ont une pierre plate & taillée en roue dont l'épaisseur est en bizeau comme la roue du Jeu de Siam ; mais elle n'a que trois pouces de diametre & un pouce d'épaisseur : le premier jette sa perche & la pierre roule en même tems. L'adresse du Joueur consiste à faire ensorte que la pierre touche ou soit tout auprès de la perche ; le second jette sa perche dans l'instant que la pierre commence à rouler : celui dont la perche est plus

près de la pierre marque un point, & il a droit de jetter la pierre.

Ce Jeu, comme bien d'autres, commence par peu de chose, & finit souvent par la ruine de l'un des Joueurs. Dans le commencement ils ne jouent que quelques grains de Rassade, puis des branches entieres; lorsqu'ils ont perdu leur Rassade, ils vont chercher en cachette celle de leurs femmes, & la perdent aussi quelque fois; alors le jeu s'anime, le Perdant; va chercher sa couverte de drap ou de peau, tout est bon, pourvû qu'il aide à satisfaire sa fureur pour le Jeu: s'il perd cette couverte unique, il est ruiné tout aussi bien que celui qui joue & qui perd son argent, sa garde-robe & son équipage. Les Habitans n'aiment point ces Naturels Joueurs; parce qu'après cette perte, ils vont chez-eux sous quelque faux prétexte leur traiter une autre couverte qu'ils ne payent presque jamais. Les gens de leur Nation ne les estiment pas plus que nous ne les estimons; heureusement ces Joueurs entêtés sont rares.

Les hommes se fatiguent beaucoup au Jeu que je viens de décrire, parce qu'ils courent après leurs perches, com-

me s'ils pouvoient en courant la conduire selon leur désir. Mais si le Jeu des hommes est rude & fatiguant, celui des femmes est extrêmement doux & tranquille, puisqu'elles sont assises pour jouer & que tous les instrumens qui composent leur jeu ne pesent qu'à peine une once.

Jeu des femmes.

Ces pieces avec lesquelles elles jouent sont trois morceaux de cannes de huit à neuf pouces de long, fendues en deux parties égales, & appointés par les bouts ; chaque morceau est distingué par les desseins qui sont gravés sur le côté convexe ; elles jouent trois à la fois, & chaque femme a son morceau. Pour faire ce jeu elles ont deux de ces parties de cannes sur la main gauche ouverte, & la troisiéme dans la main droite, le rond par-dessus, avec laquelle elles frappent sur les deux autres, ayant soin de ne toucher que le bout ; les trois piéces tombent ; & quand il y en a deux qui ont le convexe par-dessus, celle qui a joué marque un point ; s'il n'y en a qu'une, elle ne marque rien, après la premiere les deux autres jouent à leur tour.

Je n'ai jamais remarqué qu'il y eût auprès de ces femmes quelque chose qui pût intéresser leur jeu ; j'ai même

lieu de croire qu'elles n'oseroient s'exposer à perdre quelque chose, dans la crainte de troubler la paix du ménage. J'ai été témoin de ce que je rapporte du jeu de ces femmes ; mais elles ne me voyoient pas, parce que quand elles sont surprises à jouer, elles sont honteuses & se cachent sur le champ : ce qui m'a occasionné dans la suite de ne point me découvrir pour ne point leur faire de peine ; aussi ont-elles soin de se mettre à l'écart & de ne dire mot, & ainsi elles ne peuvent être décelées que par les petits morceaux de cannes qui ne font pas grand bruit.

Jeu des garçons.

Les plus jeunes garçons, sur-tout les filles, n'ont aucun Jeu auquel on puisse donner un nom, si ce n'est celui de la pelotte auquel ils s'amusent quelquefois en dehors, lorsque le tems est beau. Cette pelotte ou balle est composée d'une poignée de Barbe Espagnole séche que l'on roule sur elle-même, & que l'on attache le plus fortement que l'on peut avec une ficelle ; on la couvre ensuite d'un morceau de peau de Chevreuil passée. Le Jeu de cette pelotte consiste à se la jetter & se la renvoyer avec le plat de la main, à

quoi ils réussissent avec assez d'adresse.

Maniere de saluer.

Quand les Naturels rencontrent des François qu'ils connoissent ils leur tendent la main, la serrent un peu inclinant un peu la tête & leur disent toujours en leur Langue : » te voilà, » mon ami ; « si on n'a rien de sérieux à leur dire, ou si eux-mêmes n'ont rien de conséquence à proposer, ils poursuivent leur chemin.

S'ils vont au même endroit que le François, qu'ils rencontrent ou qu'ils joignent, ils ne le dépasseront jamais, à moins qu'ils ne soient pressés pour quelque choses qui en valent bien la peine ; dans ce cas ils passent à quelques pas de la personne, & ne rejoignent le chemin que lorsqu'ils sont un peu éloignés.

Visite.

Lorsqu'on entre chez eux, ils disent le mot de salutation, *ichla mongoula*, qui signifie ce que je viens de dire, *te voilà mon ami* ; ils donnent la main & disent de s'asseoir (1) en montrant un lit qui sert à cet effet. Ils laissent reposer la personne qui arrive & attendent qu'elle parle la premiere, parce qu'ils présument que l'on doit être essoufflé

(1) *Chpénélé*, assis-toi.

d'avoir marché, & perſonne n'oſe interrompre le ſilence qui régne alors dans la cabanne.

Dès que celui qui eſt arrivé commence à parler, la femme apporte à manger de ce qu'ils ont tout prêt. Le maître dit : »*Apas-Ich*, manges : il faut prendre de ce qu'ils préſentent, à la vérité ſi peu que l'on veut; parce qu'autrement ils s'imagineroient qu'on les mépriſe ; après ces petites cérémonies, on parle de ce qu'on veut leur traiter, ou de ce qu'on déſire qu'ils faſſent.

Lorſque les Naturels s'entretiennent enſemble, quelque nombre qu'ils ſoient, il n'y en a jamais qu'un qui parle & jamais deux perſonnes ne parlent enſemble, mais toujours les uns après les autres. Si dans la même Compagnie une perſonne a quelque choſe à dire à une autre, elle lui parle aſſez bas pour que perſonne de la Compagnie n'en entende rien ; quand ce ſeroit même pour gronder un enfant, perſonne n'en eſt interrompu ; & ſi l'enfant ſe mutine, il paſſe plus loin. Dans le Conſeil lorſque la queſtion eſt agitée & miſe en délibération, on garde le ſilence un peu de tems, chacun parle à ſon tour ſeu-

Leurs converſations.

lement, & jamais on ne coupe la parole à un autre.

Cet usage qu'on peut traiter de conduite prudente, est cause que ces Naturels ont beaucoup de peine à se retenir de rire, lorsqu'ils voyent plusieurs François ou Françoises parler ensemble, & toujours plusieurs à la fois. Il y avoit près de deux ans que je m'en étois apperçû, & j'en avois demandé la raison assez souvent sans avoir pû en être instruit : enfin je pressai tant mon camarade sur cet article, qu'il me dit : » qu'est-ce que cela te fait ? cela ne te » regarde pas. » Je le sollicitai enfin d'une maniere si vive, qu'il ne put me refuser ; & après m'avoir prié de ne pas me fâcher, il me dit en Langue vulgaire ce que je traduis ici : » nos gens disent » que quand plusieurs François sont » ensemble, ils parlent tous à la fois » comme une volée d'oyes.

Grains qu'ils employent pour leur nourriture.

Les Naturels que j'ai connus & qui habitent depuis la mer jusqu'aux Illinois & même plus loin, ce qui contient environ cinq-cens lieues en tout sens, cultivent avec soin le Mahiz dont ils font leur principale nourriture : ils en font du pain cuit au plat, d'autres

cuit sous la cendre, & d'autre dans de l'eau ; ils en font de la farine froide ; dont j'ai parlé dans l'article du Mahiz; (1) de la farine grôlée, le gros & le petit gruau que l'on nomme dans le pays de la *Sagamité* : ce mêts & la farine froide sont les deux meilleurs à mon avis ; les autres ne sont que pour diversifier. Ils mangent la Sagamité, comme nous mangeons la soupe, avec une cuillier de corne que les premiers François ont nommé une *Micoine* : elle est faite avec le dos d'une corne de Bœuf fendue en deux, & faite à peu-près comme une cuillier ; quoiqu'elle soit grande on ne s'en plaint jamais quand on s'en sert pour manger de la farine froide; le pain est d'usage lorsque l'on mange de la viande & du poisson. Ils font encore du manger avec deux graines dont l'une se nomme *Choupichoul*, (2) qu'ils cultivent sans peine, l'autre est le *Widlogouill*, qui vient naturellement & sans aucune culture ; ce sont deux espéces de millet qu'ils écalent de même que le riz.

Quand ces grains leur manquent, ils ont recour aux pommes de terres qu'ils

(1) Voyez Tome II. Chap. I.
(2) Voyez Tome I. Chap. & XXIII.

trouvent dans le Bois; mais il n'y a que la néceſſité qui les y oblige, de-même que quand ils mangent des Chataines-glands.

Maniere d'accommoder leurs viandes.

Les viandes qu'ils mangent ordinairement ſont le Bœuf, le Chevreuil, l'Ours, le Chien; dans les Oiſeaux ils mangent tous les aquatiques, & les Poiſſons de toute eſpéce : que ce ſoit viande ou Poiſſon, ils ne mangent que bouilli & rôti; ils boucanent la viande pour la conſerver; voici comment d'abord ils font cuire leur viande quand ils ſont en chaſſe, nous verrons après comment ils s'y prennent pour la boucaner.

Lorſque les Naturels veulent faire rôtir de la viande pour la manger dans le moment, ce qui n'arrive guères qu'au tems de la chaſſe, ils coupent le morceau du Bœuf qu'ils veulent manger, qui eſt ordinairement du filet; ils le mettent au bout d'une broche de bois plantée en terre & inclinée vers le feu; ils ont ſoin de tourner de tems en tems cette broche, ce qui cuit la viande auſſi bien qu'à une broche que l'on auroit tournée devant le feu avec beaucoup de régularité.

Conſervation de la viande.

Afin que la viande ſe garde pendant

le tems que l'on eſt en chaſſe, & qu'elle puiſſe ſervir de nourriture à la famille pendant un certain tems, les hommes pendant leur chaſſe font boucaner toute la chair des cuiſſes, des épaules & des endroits les plus charnus, excepté la boſſe & la langue qu'ils mangent toujours ſur le lieu. Toute la viande que l'on boucane eſt coupée à plat, afin qu'elle cuiſe bien ; on ne la coupe cependant point trop mince, de peur qu'elle ne ſéche trop : le gril eſt ſur quatre fourches aſſez fortes & des perches par deſſus d'un pied de diſtance, & par deſſus des cannes éloignées les unes des autres de quatre pouces ; ce gril eſt élevé d'environ trois pieds au-deſſus de terre, afin que l'on puiſſe faire par deſſous du feu de gros bois; ils retournent la viande & ne la retirent que quand elle eſt cuite, au point que le deſſus ſoit rôti & très-ſec ; alors ils ôtent celle qui eſt cuite & en mettent d'autres. C'eſt-ainſi qu'ils boucanent leur viande, qui peut ſe porter par tout & ſe conſerver ſi long-tems que l'on veut. Ils ne mangent jamais de chair crue, comme tant de perſonnes ſe ſont fauſſement imaginé : nous avons même en Europe des Royaumes entiers qui ne

donnent point à leurs viandes le tems de cuire, autant que les Naturels de la Louisiane en laissent aux morçeaux les plus délicats du Bœuf qui est leur principale nourriture.

Maniere de faire leurs repas.

Quoique dans certains tems ils ayent la viande ou le poisson en abondance, ils ne mangent que quand ils ont appétit, sans se fixer à aucune heure de la journée; aussi est-il rare de les trouver plusieurs à manger ensemble ni en même tems, si ce n'est dans les festins, où tous mangent au même plat, excepté les femmes, les jeunes garçons & les enfans qui mangent chacun en leur particulier; les petits enfans mangent avec leurs meres.

Nourritures dans les maladies.

Lorsque les Naturels sont malades, ils ne mangent point de poisson, & très-peu de viande; & même ils s'en privent si la nature de la maladie l'exige; ils ne prennent alors que de la sagamité on gruau cuit dans du bouillon de viande; si le malade est plus mal, on fait cuire du gros gruau en petite quantité dans le même bouillon gras, & on ne lui donne que de ce bouillon qui est bien faisant.

Sitôt qu'un homme est incommodé, sa femme couche avec une autre fem-

me, ſur le lit qui touche à celui du malade par le pied ou par la tête ; le mari de cette voiſine cherche ailleurs de quoi ſe coucher ; il arrive de-là que la femme eſt à portée de ſecourir ſon mari ſans l'incommoder en aucune maniere.

Leur boiſſon.

Les plus familiers avec les François ne mangent de nos mêts que le bouilli pur, & le rôti ; point de ſoupe ni de ragoût, ils craignent les ingrédiens que nous y mettons ; ils ne mangent point de ſalade, ni rien de crud que les fruits : pour boiſſon ils ne veulent que l'eau pure ou l'eau-de-vie auſſi très-pure ; mais le vin ni aucune autre boiſſon que ce puiſſe être ne leur plaît point ; il faut cependant excepter la boiſſon dont ils uſent dans le repas de Guerre, & jamais en autre tems.

Leur maniere de jeûner qui eſt la même que celle des anciens Hébreux.

Avant de quitter l'article de leur maniere de ſe nourrir, je dirai un mot de celle de jeûner. Je crois avoir dit que ces Peuples en général penſent qu'outre le grand Eſprit & le méchant Eſprit, il y a de petits Eſprits qui gouvernent l'air & les ſaiſons. Lorſqu'ils croyent avoir beſoin de pluye ou de chaleur pour mûrir les grains, ils s'adreſſent au vieillard ou homme âgé,

qui leur a toujours paru vivre ſagement, & ils le prient d'invoquer les Eſprits aëriens pour en obtenir ce qu'ils demandent : cet homme qui ne refuſe jamais ſes Compatriotes ſe met à jeûner pendant neuf jours conſécutifs (1).

Ce vieillard qui jeûne fait retirer ſa femme, qui durant vingt-quatre heures, ne le voit qu'après Soleil couché, pour lui apporter un plat de gros gruau cuit à l'eau ſans ſel ; il ne mange qu'en ce tems & ce ſeul mêts, & ne boit que de l'eau : dès qu'il a pris ſa réfection, ſa femme emporte le plat, ſe retire & il ne la voit que le lendemain à la même heure. C'eſt tout ce que je puis dire de leurs jeûnes qui me paroiſſent très-rigoureux, & pour récompenſe deſquels ils n'acceptent jamais rien ; pour s'en défendre ils diſent que les Eſprits en ſeroient fâchés.

(1) On doit faire attention que l'on parle ici principalement des Natchez.

CHAPITRE II.

Des Temples : Description du Temple des Natchez : Des Temples des autres Nations : De leurs Tombeaux.

TOUTES les Nations de la Louisiane ont plus ou moins de cérémonies, à proportion qu'elles sont nombreuses, quoiqu'elles ayent dans le principe les mêmes usages à peu de chose près; c'est ce qu'ont remarqué les premiers François de la Colonie, qui dans le tems de leur arrivée ont observé qu'ils avoient le Feu éternel & plusieurs autres cérémonies de Religion, qui sont abolies depuis qu'ils sont réduits à un nombre beaucoup plus petit qu'ils n'étoient alors. De tous les Temples de ces Peuples, celui des Natchez qu'il m'étoit facile d'examiner, est aussi celui dont je vais donner la description le plus exactement qu'il me sera possible. Les gens de la Nation n'entrent point dans le Temple, à l'exception des Soleils & de ceux qui sont attachés au service du

Temple par leurs emplois quels qu'ils soient; les Etrangers n'y entrent point ordinairement; mais étant ami particulier du Souverain, il me l'a fait voir.

Description du Temple des Natchez.

Ce Temple dont le chevet regarde le Levant, est situé sur une butte de terre rapportée d'environ huit pieds au-dessus du terrein naturel de la place, sur le bord d'une petite Riviere. Cette butte se perd en glacis insensible du côté de la Place; sur les côtés les glacis sont plus sensibles; & du côté de la Riviere le glacis est plus droit. Ce Temple a environ trente pieds de large sur toutes ses faces: les quatre poteaux cormiers ou des coins sont des cœurs de Cyprès qui sont incorruptibles: ces bois dans leur état actuel paroissent avoir un pied & demi de diametre; ils sortent de dix pieds hors de terre & vont jusqu'où commence la couverture; les Natchez assurent qu'ils sont autant en terre que dehors, ce qui doit affermir le bâtiment contre les vents: les autres poteaux sont d'un pied de diametre & sont de même bois & de même longueur en terre & en dehors: le mur est un gros bousillage tout uni par dehors & un peu enfoncé

entre chaque poteau en dedans; ensorte qu'il n'a pas plus de neuf pouces d'épaisseur dans le milieu.

L'intérieur de ce Temple est partagé en deux parties inégales, par un petit mur qui le coupe du Levant au Couchant; la partie par laquelle on entre peut avoir vingt pieds de large & l'autre peut en avoir dix; mais dans cette seconde partie il fait extrêmement sombre, parce qu'il n'y a qu'une ouverture qui est la porte même du Temple, qui est au Nord, & que la petite porte de communication n'est pas capable de donner du jour à la seconde partie. Partie intérieure.

Le dedans du Temple n'a rien de remarquable qu'une Table ou Autel de près de quatre pieds de haut, & six de long sur deux de large. Il y a sur cette Table un Coffre de clisses de cannes très-bien ouvragé, dans lequel sont les os du dernier Grand Soleil. Le Feu éternel est dans cette premiere partie du Temple; dans l'autre partie plus reculée on ne peut rien distinguer que deux planches faites à la main, sur lesquelles sont plusieurs minuties que l'on ne peut connoître faute d'y voir assez clair.

Partie extérieure.

La couverture de ce Temple eſt faite en Berceau long, dont le faîte n'a pas plus de ſix pieds de longueur, ſur lequel ſont poſées les repréſentations de trois gros Oiſeaux de bois plat : ils ſont deux fois plus gros qu'une Oye ; ils n'ont point de pattes, leur col n'eſt pas ſi long que celui d'une Oye, & leur tête n'y reſſemble pas ; les plumes de leurs aîles ſont grandes & très - diſtinctes, le fond eſt blanc entremêlé de plumes d'un beau rouge ; ces Oiſeaux regardent l'Orient. La couverture eſt très-propre en dedans & en dehors ; enfin le bâtiment & la couverture paroiſſent d'une ſolidité parfaite.

Pluſieurs perſonnes qui avoient certainement de l'eſprit ont vû ce Temple par les dehors, & toutes ont dit qu'il étoit bien propre & bien conſtruit ; ceux à qui j'ai raconté de quelle maniere il étoit bâti, m'ont dit qu'il étoit très - ſolide ; mais jamais perſonne ne m'a paru inquiet de ſçavoir comment ils avoient pû amener d'une grande lieue où eſt la Cypriere, & ſans voiture, des bois d'une telle groſſeur ; comment ils avoient pû creuſer la terre à telle profondeur ſans ou-

tils; comment enfin ils étoient venus à bout de planter & dresser ces bois sans aucune machine. Le Lecteur pourra faire comme j'ai fait : je me suis efforcé pour le deviner ne pouvant faire autrement.

C'est dans ce Temple que deux hommes entretiennent le Feu perpétuel pendant un quartier de la Lune; ils sont huit Gardiens pour les quatre quartiers; un Supérieur que l'on nomme Chef des Gardiens du Temple pour les commander & veiller s'ils font leur devoir, faire apporter le bois pour ce Feu. Ce bois doit être un bois pur; ils y employent le seul bois de noyer blanc sans écorce; les buches sont de sept à huit pouces de diametre sur huit pieds de long. On le met près du Temple autour du tronc d'un arbre assez bas de tige; cet arbre est couvert d'épines depuis la terre jusqu'à la cime; j'en ai fait la description dans l'Histoire Naturelle sous le nom d'*Epine de la Passion*. Je n'ai jamais pû sçavoir pour quelle raison ils ont du respect pour cet arbre partout où ils le trouvent, à moins que ce ne soit à cause de l'emploi auquel il est destiné. Ces Gardiens sont intéressés à conserver ce Feu, car il y

Gardiens du Feu perpétuel.

va de leur vie de le laisser éteindre. Il y a encore pour le service du Temple un Maître des Cérémonies, qui est aussi le Maître des Mystéres, puisque, suivant eux, il parle assez familierement à l'Esprit ; il porte dans les grandes Cérémonies une Couronne qui n'a de plumes que par-devant, qui fait une demie Couronne; il a aussi en main un bâton rouge orné de plumes rouges ou blanches, selon que la Fête l'exige. Au-dessus de toutes ces personnes est le Grand Soleil, qui est tout à la fois Grand-Prêtre & Souverain de la Nation.

Ils ont de la vénération pour les morts.

Tous les Peuples de l'Univers ont toujours eu beaucoup de respect pour les Morts, & l'Histoire nous apprend même des faits, qui prouvent que certaines Nations ont poussé leurs superstitions sur ce point jusqu'à l'extravagance. Ceux de mes Lecteurs qui regardent les Naturels de la Louisiane comme des *Sauvages*, ne peuvent peut-être s'imaginer qu'ils ne sont capables d'ériger à leurs Morts d'autres Tombeaux que les estomachs des plus proches Parens.

Tombeaux.

De tous les Peuples cependant dont j'ai parlé jusqu'à présent, il n'y en a

ucun qui n'ait beaucoup d'attention eligieuse pour les Morts ; tous à la vérité ont leur maniere particuliere en ces occasions ; mais tous ou les enterent, ou les mettent dans des Tombeaux, & leur portent soigneusement des vivres pendant quelque tems : ce qu'ils ont sans doute conservé de leurs pays originaires, je veux dire de l'Orient. On ne doit point d'ailleurs s'étonner qu'ils ayent soin des Morts, puisqu'ils ont des Temples qui sont des marques qu'ils ont une espéce de Religion ; & tous les Peuples qui ont un peu de Religion, n'ont jamais manqué de rendre les derniers devoirs aux Morts, & partout on a regardé comme de mauvais Parens ceux qui ne le faisoient pas ; & ceux à qui on ne donnoit point de sépulture, étoient censés malheureux, & en effet étoient punis par ce deshonneur.

Temples des autres Nations

Tous les Peuples de la Louisiane ont des Temples, qui sont plus ou moins bien entretenus selon les forces de la Nation, & tous, comme je l'ai dit, mettent leurs Morts en terre, ou dans des Tombeaux en dedans des Temples, ou tout auprès ou aux environs. Plusieurs de ces Nations n'ont que des

Temples fort simples & que l'on prendroit souvent pour des cabannes de Particuliers ; cependant quand on s'y connoît, on les distingue par deux poteaux de bois à la porte faits en Termes avec une tête humaine, qui tiennent la porte battante, avec un éclat planté en terre à chaque bout, afin que les enfans ne puissent ôter la porte & aller badiner dans le Temple : de sorte que la porte ne peut être enlevée que pardessus ces poteaux qui ont au moins trois pieds de haut, & il faut un homme fort pour l'enlever. Ce sont les petites Nations qui ont de ces Temples que l'on confondroit avec les cabannes ; celles-ci ont à la vérité des poteaux & une porte de même ; mais les poteaux sont unis & ces portes s'ouvrent de côté, parce qu'il n'y a point d'éclat au bout : une femme ou un enfant peuvent ouvrir ces portes par dehors ou par dedans ; & la nuit on les ferme & on les arrête en dedans, pour empêcher les chiens d'entrer dans les cabannes. Les cabannes des Soleils des Natchez ont à la vérité des poteaux comme ceux des Temples, mais leur Temple étoit très-facile à reconnoître selon la description que j'en ai donnée ; d'ail-

leurs auprès de ces petits Temples on voit toujours quelques marques diſtinctives, qui ſont ou de petites élévations de terre, ou quelques petites gammelles, qui annoncent qu'en cet endroit il y a des cadavres enterrés, où on apperçoit quelques Tombeaux élevés, ſi cette Nation eſt dans cet uſage.

Ces Tombeaux ſont élevés de trois pieds au-deſſus de la terre; ils poſent ſur quatre pieds, qui ſont des fourches plantées aſſez avant en terre & bien affermies pour ſoutenir le Tombeau, qui poſé, & ainſi porté ſur ces fourches a huit pieds de long ſur un pied & demi de large; c'eſt que l'on met le cadavre la tête à un bout afin qu'il reſte de la place au bout, du côté des pieds; par-deſſus le cadavre on fait un Berceau de branchages courbés en ceintre, on met des bois droits à la tête & aux pieds, puis on bouſille ces bois pour y renfermer le corps pendant un eſpace de tems ſuffiſant pour conſumer la chair, & deſſécher les os: après ce tems ils les entirrent pour les mettre dans une Manne ou Coffre de cannes couvert de même, & le tranſportent dans le Temple avec les autres. Deſcription des Tombeaux.

Comme le corps n'eſt pas de la longueur du Tombeau, il reſte un eſpace d'environ un pied qui eſt couvert du bout du cerceau; mais il n'eſt point fermé; c'eſt là qu'ils mettent les vivres qu'ils apportent aux Morts pendant quelque tems. Malgré le zèle qu'ils ont pour rendre les derniers devoirs aux Morts, ils ne peuvent ſe ſatisfaire à l'égard de ceux qui ſont tués à la Guerre; ils y ſuppléent de leur mieux par les ſoupirs, les larmes & les cris, dès qu'ils en apprennent la nouvelle; & ſouvent pendant plus de tems que s'ils fuſſent morts dans la Nation, où la coûtume eſt de les pleurer pendant trois jours.

Il n'y a aucune Nation de la Louiſiane qui connoiſſe l'uſage de brûler les corps, uſité chez les Grecs & les Romains, ni la coûtume des Egyptiens qui les conſervoient à perpétuité mais ils en uſent, comme je viens de le dire, quelquefois avec pompe, quelquefois ſans grandes cérémonies, leſquelles ils ont grand ſoin de cacher aux Etrangers; & on ne les voit que quand on eſt ami du Souverain pour en être averti & y aſſiſter; ou il faut qu'elles le faſſent avec tant d'éclat, que l'on

ait

ait bien de la peine à les cacher & qu'elles soient dans le goût de celle que je vais rapporter pour satisfaire la curiosité du Lecteur, & à cause de la part que j'ai eue & de la perte qu'a faite tout le Poste François qui étoit voisin : perte en effet si considérable, que je doute que ce Poste s'en soit encore relevé à présent. C'est la mort du Serpent Piqué, mon ami particulier & l'ami de tous les François ; il étoit Grand-Chef de Guerre de la Nation des Natchez, & frere du Grand Soleil qui lui laissoit sur toute la Nation une autorité absolue.



CHAPITRE III.

Suite des Mœurs : Mort du Serpent Piqué : Les François empêchent le Grand Soleil de se donner la mort.

EN parlant des Natchez j'ai suffisamment fait voir l'autorité absolue que le Grand Soleil avoit sur le Peuple, & la soumission parfaite que ce Peuple avoit pour son Souverain ; par quelle tige la Noblesse se perpétuoit, tandis que l'autre au contraire se dégradoit au point d'être confondue avec le Peuple que l'on nomme Puant. Outre l'obéissance & le profond respect qu'ils doivent à leur Souverain, il y a un point de leur Loi qui rend leur condition la plus dure que l'on puisse imaginer, puisque non-seulement ceux & celles qui sont attachés au service des Soleils de l'un & de l'autre sexe, mais encore un grand nombre d'autres, doivent mourir avec les Princes & les Princesses, pour aller, disent-ils, les servir dans le Pays des Esprits ; usage fatal à cette belle Nation, puisqu'il a

beaucoup contribué à ſa deſtruction, comme on a déja pû le voir.

Déluge ſelon les Natchez.

Au commencement du Printems de 1725, mon ami, le Chef des Gardiens du Temple, vint me voir avec un empreſſement & une inquiétude qui ne lui étoient pas ordinaires; mais je feignis de ne point m'en appercevoir, pour avoir le tems de ſçavoir de lui ſi ceux de ſa Nation penſoient comme les autres au ſujet du Déluge; je l'attendois depuis quelque tems avec impatience, & je fus ſatisfait, quoique ſurpris, de le voir m'apporter des fraiſes, qui eſt ordinairement l'ouvrage des femmes; je le voyois d'ailleurs inquiet. Je lui demandai promptement s'ils avoient connoiſſance du Déluge; il me répondit que l'ancienne Parole apprenoit à tous les hommes rouges, que preſque tous les hommes étoient péris par les eaux, excepté un très-petit nombre qui s'étoit ſauvé ſur une haute Montagne; qu'il ne ſçavoit rien de plus à ce ſujet, ſinon que ce peu de gens avoient repeuplé la terre. Comme les autres Nations m'avoient dit la même choſe, je fus aſſuré que tous les Naturels penſoient de même ſur cet événement, & qu'ils n'avoient

conservé aucun souvenir de l'Arche de Noé ; ce qui ne m'a jamais beaucoup étonné, puisque les Grecs malgré leurs connoissances n'en sçavoient pas davantage, & que sans les Livres saints nous n'en sçaurions peut-être pas plus qu'eux.

Mon ami se leva assez précipitament & paroissoit avoir quelque chagrin ; je l'arrêtai pour lui en demander la raison : il me répondit avec un air triste que le Serpent Piqué étoit très-mal ; & que si ce Soleil venoit à mourir, toute la Nation, ou peu s'en faudroit, mourroit aussi ; parce que le Grand Soleil frere du Malade se donneroit la mort, que s'aimant beaucoup, ils s'étoient promis de ne point se survivre.

Je lui dis que cette nouvelle m'affligeoit vivement, parce qu'il étoit mon ami, ainsi que son frere, qui ne manqueroit pas de se tuer, puisqu'ils s'étoient donné parole de ne point se quitter ni à la vie ni à la mort ; que la mort de ces deux Soleils qui étoient les premiers de leur Nation, entraîneroit à la vérité une grande partie du Peuple ; qu'au reste il n'y avoit point de remède à la mort ; mais que les Chefs Fran-

çois tâcheroient de veiller à leur conservation. Il sortit & parut assez content de ma réponse ; je ne pouvois point lui en faire d'autre alors.

En effet, quoique je les aimasse, comme on doit aimer des gens de probité qui ne font point de mal dans le tems qu'il le pourroient, nous ne pouvions pas nous flatter d'abolir l'usage ancien de cette Nation.

Cependant mon ami fut chez l'Interpréte, lui raconter la même chose, pour l'engager d'aller dire au Commandant, qu'il étoit bon que les François fissent leurs effors pour empêcher cette destruction ; l'Interpréte s'y porta par une raison d'intérêt particulier, le Commandant y consentit, y envoya un Soldat, avec ordre d'y rester pour empêcher que le Malade n'abrégeât son mal avec sa vie, & de l'avertir dès qu'il y auroit apparence de mort. Le Soldat partit & y resta jusqu'à ce qu'il vît ce Soleil à l'agonie & qu'il avoit déja les jambes froides.

Le Commandant du Fort l'ayant appris, en avertit les plus distingués des François & me prit en passant. Nous trouvames le Grand Soleil au désespoir d'avoir perdu son frere, & il se

préparoit à le suivre. Nôtre arrivée & les raisons que je lui apportai pour sa conservation parurent le tranquilliser; mais ce n'étoit que pour être plus libre d'exécuter son dessein; les François y furent pris; mais je ne m'y fiois point, & je leur dis qu'il falloit qu'il y eût toujours avec lui quelqu'un de nous, & que je fusse averti dès le moment que l'on verroit qu'il y auroit du risque; ce qui fut arrêté ainsi; le Commandant fut aussi de cet avis.

Le Grand Soleil alloit souvent voir son frere depuis sa maladie; mais notre présence le retint un peu plus long-tems; il y fut un peu avant la nuit; je le suivois sous prétexte de voir mon ami peut-être pour la derniere fois, nous le trouvames froid. Nous sortîmes ensemble de la cabanne du défunt; & lorsque nous fumes sortis & que nous fumes seuls, il m'arrêta par le bras & me dit: *ouitigui-tlatagoup*, *cohc-yogo*; il est mort tout-à-fait, qu'en dis-tu? Je lui répondit, *noco*, je ne sçais; cependant je ne doutai point qu'il ne fût réellement mort, & je ne voulois point l'affliger.

Nous entrames chez lui où il dit tout haut, *ouitigui-tlatagoup*, il est mort tout à fait; puis il s'assit & s'accroupit

en mettant ses yeux sur les points. Dans le même instant qu'il eut dit que son frere étoit mort, sa femme qui étoit présente, jetta les hauts cris; ce fut un signal de tristesse pour toute la Nation qui étoit dans l'attente des suites de cette maladie, lesquelles ne pouvoient que leur être funestes, dès que le Serpent Piqué seroit mort. Alors on entendit par tout des gémissemens & des lamentations; les cris les plus lugubres firent retentir tous les Bois voisins; presque aussi-tôt on entendit deux décharges consécutives de fusils pour avertir tous les villages, qui y répondirent peu de momens après.

J'épargnerai au Lecteur plusieurs tableaux qui ne feroient que l'attrister, & je ne rapporterai des honneurs funebres qui furent rendus au Serpent Piqué, que ce qui est extraordinaire & dont les Européens n'ont aucune connoissance.

Peu de tems après ces décharges, le Porte-parole entra & se mit à pleurer; le Grand Soleil leva la tête & regarda sa femme favorite, à laquelle il fit un signe que nous ne comprîmes qu'après qu'elle eût jetté une gammelée d'eau sur le feu qui en fut entiérement éteint.

Alors le Porte-parole ou Chancelier du Grand Soleil heurla pour saluer ce Souverain, & sortit; dès qu'il fut hors de la cabanne il fit un cri effroyable, qui fut à l'instant répété par tout le peuple des villages.

Le feu éteint en notre présence & les cris redoublés de toute la Nation, me firent craindre avec raison pour le Grand Soleil & même pour nous : car qui pouvoit pénétrer les suites du désespoir ou nous le voyons tous ?

Le Grand Soleil étant toujours accroupi & ses yeux cachés, je m'approchai d'un simple Soleil, & lui demandai ce que signifioit ce feu éteint & ces cris lugubres ; il me répondit que c'étoit le signal pour éteindre tous les feux, ce qui faisoit trembler avec raison tous les Natchez, parce que l'extinction des feux ne se faisoit point à cause de la mort du Serpent Piqué.

Je compris à ces paroles que le Souverain vouloit mourir; j'en fis le rapport au Commandant & aux autres François. Ce Commandant vouloit lui faire parler par l'Interpréte ; les François l'en détournerent en lui faisant connoitre que je réussirois mieux que l'Interpréte, puisque j'étois ami de ce Prin-

ce ; j'y consentis volontiers.

Je m'approchai du Grand Soleil,& lui demandai s'il n'étoit plus un homme depuis la mort de son frere, puisqu'après nous avoir donné sa parole qu'il ne se tueroit point,il avoit donné ordre d'éteindre tous les feux,ce qui annonçoit sa mort ; que l'on m'avoit prévenu là dessus dès la veille ; mais, me dit-il,» sois assuré que je n'y pense plus; » dors en repos. «

Je rapportai ceci à mes Compatriotes, qui me prierent de dire ce que je pensois qu'il falloit faire en conséquence de cette foible assurance ; mon sentiment fut de feindre de nous en aller chez nous,pour nous convaincre nous-mêmes du dessein qu'il avoit, parce que n'étant plus gêné & agissant sans contrainte, on connoîtroit aisément ce qu'il auroit envie de faire ; que j'étois assuré que sa femme ne nous trahiroit pas, n'ayant pas envie de mourir encore, si elle pouvoit s'en défendre : que d'ailleurs j'entrevoyois que le jeune Soleil à qui j'avois parlé étoit intéressé à le voir vivre plus long-tems, dans l'espérance que le Soleil héritier pourroit peut-être mourir avant le Grand Soleil, que j'allois prévenir ce jeune Soleil &

ſçavoir ce qu'il penſoit. Ils dirent tous qu'ils s'en rapporteroient volontiers à ce que je ferois.

Je fis ſigne à ce jeune Soleil ; je le tirai à part & lui demandai s'il trouveroit bon que nous allaſſions dans nos maiſons ; ma propoſition parut l'effrayer ; il me pria beaucoup de n'en rien faire, ou que du moins je reſtaſſe, parce que le Grand Soleil m'écoutoit plus que perſonne. Je lui dis que les choſes étant ainſi, nous allions nous retirer dans la cabanne des Loués, & que me confiant à lui, j'attendrois qu'il me fît avertir en cas qu'il arrivât quelque choſe de nouveau ; il me le promit. Je racontai aux autres François ce dont j'étois convenu avec le jeune Soleil.

Je fus avec eux trouver le Grand Soleil, & lui dis : » nous te laiſſons en » repos, & nous nous en allons dormir » chez nous, comptant ſur ta parole ; » demain je reviendrai pour voir mon » ami avant que l'on emporte ſon corps. Nous ſortimes & le ſoldat eut ordre de reſter auprès de la porte pour nous avertir à tems, enſuite nous fumes voir le corps du défunt.

Il étoit dans ſon lit de Parade, ha

billé de ce qu'il avoit de plus beau, le visage fardé de vermillon, chaussé comme pour faire un voyage, avec sa couronne de plumes blanches entremêlées de plumes rouges. On avoit attaché ses armes à son lit: elles consistoient en un fusil à deux coups, un pistolet, un arc, un carquois plein de flêches & un casse-tête. Autour de son lit étoient tous les Calumets de paix qu'il avoit reçus pendant sa vie; & l'on avoit planté auprès une grande perche pelée & rougie, à laquelle pendoit une chaîne de clisses de cannes rougies, composée de quarante-six mailles ou anneaux, pour exprimer le nombre d'ennemis qu'il avoit tués: je ne prétens point en rapportant ce fait garantir le nombre des exploits de cet homme.

Lit de parade du Serpent-Piqué.

Tout son monde étoit autour de lui. On lui servoit à manger à ses heures ordinaires comme s'il eût été vivant, & son (1) Loué voyant qu'il n'y touchoit pas, lui disoit: » Tu ne veux donc plus » rien prendre de ce que nous te pré- » sentons? Ces choses ne sont-elles » plus de ton goût? Quoi donc, est ce » que tu nous rebutes, & nos services » ne te plaisent-ils plus? Ah! tu ne

(1) Loué est le premier Domestique.

» parles point contre ton ordinaire ?
» sans doute que tu es mort. Oui, ç'en
» est fait, tu vas au pays des Esprits,
» & tu nous quittes pour toujours. «
Alors il faisoit le cri de mort qui étoit répété par tous ceux de la cabanne ; on leur répondoit du Village, & de voix en voix le même cri passoit en un instant dans les autres Villages de la Nation qui tous ensemble faisoient retentir l'air de leurs cris lugubres.

La Compagnie de la cabanne étoit composée de la femme favorite du défunt, d'une seconde femme qu'il tenoit dans un autre Village, pour l'aller voir lorsque sa Favorite étoit enceinte ; de son Chancelier, de son Medecin, de son Loué, de son Porte-pipe, & de quelques vieilles femmes, qui tous devoient être étranglés à son enterrement.

Au nombre des victimes se vint joindre d'elle-même une femme noble, que l'amitié qu'elle avoit pour le Serpent Piqué portoit à l'aller joindre dans le pays des Esprits. Les François la nommoient *la Glorieuse*, à cause de son port majestueux, de son air fier, & parce qu'elle ne fréquentoit que les François distingués. Je la regretai d'autant plus, que

possédant à fond la connoissance des Simples, elle avoit sauvée la vie à beaucoup de nos Malades, & que moi-même j'en avois tiré de grandes instructions. Ces objets nous remplissant de tristesse, la femme favorite qui s'en apperçut se leva de sa place, vint à nous d'un air riant, & parla dans ces termes:

Harangue de la femme favorite du Serpent Piqué aux François.

» Chefs & Nobles François, je vois » que vous regrettez beaucoup mon » mari; il est vrai que sa mort est bien » de valeur (bien fâcheuse) tant pour » les François que pour notre Nation, » parce qu'il portoit les uns & les autres dans son cœur; ses oreilles » étoient toujours pleines des paroles » des Chefs François. Il a toujours » marché par le même chemin que les » François, & il les aimoit plus que lui-» même; mais que faire? Il est au » pays des Esprits, & dans deux jours » j'irai le joindre, & lui dirai que j'ai » vû vos cœurs se resserrer à la vue de » son corps mort. Ne vous chagrinez » pas, nous serons plus long-tems » amis au pays des Esprits qu'en celui-ci, » parce que l'on n'y meurt plus; il y » fait toujours beau, on n'y a jamais » faim, parce que rien n'y manque pour » vivre mieux qu'en ce pays-ci; les

» hommes ne s'y font point la guerre ;
» parce qu'ils ne font plus qu'une mê-
» me Nation. Je m'en vais & laisse mes
» enfans sans pere ni mere. Quand
» vous les verrez, François, souve-
» nez-vous que vous avez aimé le pere
» & que vous ne devez pas rebuter
» les enfans de celui qui a toujours été
» le véritable ami des François. « Après ce discours elle alla se remettre à sa place.

Ces tristes objets n'étoient pas capables de nous arrêter long-tems ; c'est pourquoi nous nous retirames dans la cabanne où nous avions résolu de passer la nuit & d'y prendre du repos, au cas qu'on nous y laissât tranquilles; l'inquiétude qui agitoit les Loués du Grand Soleil les empêchoit de dormir, & ils se tenoient auprès du feu : je leur dis qu'il falloit qu'il y en eût toujours un au moins qui veillât, pour m'avertir si leur Maître vouloit entreprendre quelque chose sur sa vie ; & j'étois assuré que je serois ponctuellement obéi ; parce qu'il n'y en avoit aucun d'eux qui eût envie de mourir encore. Cet ordre donné, je me jettai sur un lit.

La nuit étoit avancée quand je m'endormis, mais dès le point du jour je

fus éveillé avec précipitation; je me levai de même sans m'informer de ce que ce pouvoit être. Je m'en allai chez le Grand Soleil; on me dit en chemin que les autres Soleils avoient bien de la peine à l'empêcher de se tuer. Les François couchés dans le même endroit que moi se leverent aussi, & nous arrivames tous ensemble. En entrant je vis la crainte & l'effroi peints sur tous les visages qui reprirent à l'instant un air plus serein : Le Souverain avoit le visage courroucé de ce qu'on lui résistoit ; il tenoit son fusil par la culasse, & le Soleil héritier présomptif, qui seul avoit osé l'arrêter, tenoit le fusil par la platine & par le bout, pour qu'il ne se tuât point ; tout autre que ce Soleil eut payé tôt ou tard ce bon office qu'il lui vouloit rendre. La cabanne étoit pleine de Soleils, de Nobles & de Considérés qui trembloient tous : notre arrivée les rassura & les rendit tranquilles.

Le Grand Soleil veut absolument se tuer.

J'approchai du Grand Soleil, je lui tendis la main suivant l'usage, pour l'engager à quitter le fusil pour me donner la sienne. M'étant apperçu qu'il feignoit de ne pas me voir, je fis retirer ceux qui étoient du côté de la porte d'où venoit le jour, & me baissai pour le regarder ;

Je pris en même-tems le bassinet de son fusil, je l'ouvris & fis tomber l'amorce & lui dis : » Quoi ! tu me disois hier » que tu ne te tuerois point, que tu » étois un homme, & que nous pou- « vions compter sur ta parole ; où est » donc aujourd'hui cet homme & cette » parole? Parles-moi. A ces mots le fusil lui tomba des mains, il m'en tendit une & se frotta les yeux, comme un homme qui s'éveille. Je donnai le fusil à notre Commandant & le priai d'y faire verser de l'eau, afin qu'il fût hors d'état de servir pendant un certain tems ; je fis prendre aussi toutes les armes qui étoient chez lui par les François qui les firent cacher. Le Grand Soleil se couvrit le visage & ne dit rien.

Lorsque les Soleils virent que ma fermeté mettoit sa vie en sureté, ils s'approcherent tous de moi & me donnerent la main en signe de remerciement, mais sans me rien dire : le silence alors devint si profond, que malgré la quantité de personnes qui étoit présentes à ce qui venoit de se passer, l'on auroit entendu le vol d'un Oiseau.

La femme du Grand Soleil pendant cette opération m'avoit paru saisie de frayeur. J'approchai d'elle & lui de-

mandai tout haut si elle étoit malade ; elle me répondit sur le même ton : » Oui, je la suis : « mais prenant un ton fort bas, elle me dit : » Si tu sors, » mon mari est mort & tous les Nat- » chez mourront ; restes donc, car il » n'ouvre les oreilles qu'à ta parole qui » a la pointe & la force des fléches : » d'ailleurs qui eût osé faire ce que tu » as fait? Mais tu es son vrai ami & ce- » lui de son frere ; tu ne ris pas en » parlant, comme font beaucoup de » François. As-tu vû comme toutes » les oreilles & tous les yeux étoient » ouverts quand tu parlois ? tes paro- » les ont été ramassées de tous.

Discours de la femme du Grand Soleil.

Je me retirai ensuite du côté du Grand Soleil, qui me tendit lui-même la main & me dit tout haut : » Mon » ami, j'ai le cœur si serré, que mes » yeux quoiqu'ouverts n'ont point vû » les François debout ; ma bouche ne » s'est point ouverte pour leur dire de » s'asseoir ; que penseront-ils ? je te » prie de le leur dire & de les faire as- » seoir pour moi.

Je lui répondis que ce n'étoit point la peine pour le présent, que nous allions nous promener sur la Place devant sa maison pour le laisser tranquil-

le ; mais que je ne ferois plus son ami s'il ne faisoit rallumer les feux, en faisant allumer le sien devant nous ; que je ne le quitterois pas, & qu'après que son frere seroit enterré, je voulois l'emmener chez moi pour lui faire manger sa premiere viande.

Il me prit la main & à tous ceux de la Compagnie, & me dit : » Puisque » tous les Chefs & Nobles François » aiment ma vie, c'en est fait, je ne » me tuerai point ; que l'on rallume les » feux sur le champ, & j'attendrai que » la mort me rejoigne à mon frere ; » aussi-bien je suis vieux, & jusqu'à ce » tems je marcherai avec les François ; » sans eux je serois parti avec mon frere, & les chemins auroient été couverts de corps morts.



CHAPITRE IV.

Cérémonies de l'enterrement du Serpent Piqué.

LE feu du Grand Soleil étant rallumé, on fit le signal pour rallumer tous les autres : nous sortîmes, & je dis à l'Interpréte de répéter aux François ce que j'avois dit au Grand Soleil, & ce qu'il m'avoit répondu, en attendant que je revinsse. J'allai ensuite demander si l'on sortiroit bientôt pour aller faire la danse de mort, & on me dit qu'elle se feroit dans peu.

Je fus joindre nos Francois sur la Place, qui me firent compliment de ma réussite, parce que l'Interpréte leur avoit rapporté ce qui s'étoit passé : peu de momens après le jeune Soleil vint me dire que les ordres étoient donnés pour ne faire mourir (comme il l'avoit promis, quoique par feinte) que ceux qui étoient dans la cabanne du défunt, parce qu'ils étoient sa viande ; qu'en outre on mettroit à mort une méchante femme, si déja on ne l'avoit tuée, &

un enfant qui avoit déja été étranglé par ses pere & mere ; forfait qui leur rachetoit la vie à la mort du Grand Soleil, les ennoblissoit, & les faisoit sortir du rang des Puants.

Peu de momens après, le Grand Maître des Cérémonies parut à la porte du défunt avec les ornemens qui conviennent à sa qualité & que j'ai décrits : il dit deux mots, & les gens de la cabanne sortirent;ces personnes étoient la femme favorite & son autre femme, son Chancelier, son Médecin, son Loué, son Porte-pipe & quelques vieilles : toutes ces victimes avoient chacune huit hommes de leurs parens qui devoient les mettre à mort ; l'un portoit le casse tête levé comme pour la frapper, & souvent il en faisoit semblant, un autre portoit la nate pour l'asseoir, un troisiéme portoit la corde pour l'étrangler, un autre la peau, le cinquiéme une gamelle où étoient cinq à six boulettes de tabac pilé pour les lui faire avaler, & l'étourdir ; un autre portoit une petite bouteille de terre d'environ chopine, pour lui faire boire quelques gorgées d'eau afin d'avaler plus facilement les boulettes ; deux autres suivoient pour aider à tirer la corde de chaque côté.

Victimes qui accompagnent le Prince dans le Pays des Esprits.

Un plus petit nombre d'hommes suffiroit pour étrangler une personne ; mais comme cette action les tire de la classe des Puants, les met au rang de Considérés, & les exempte ainsi de mourir avec les Soleils, ils s'en présenteroit bien plus, si le nombre n'étoit fixé à huit personnes seulement. Toutes ces personnes que je viens de dire marchent dans cet ordre, deux à deux après leurs parens ; les victimes ont les cheveux barbouillés de rouge, & à la main une coquille de Moucle de riviere qui a environ sept pouces de long sur trois ou quatre de large, elles sont par là distinguées de ceux de leur suite, qui ces jours-là ont des plumes rouges à leur cadenette ; le jour de la mort ils ont les mains rougies, comme étant disposés à donner la mort.

Arrivés sur la Place, on met les nattes des premieres les plus près du Temple, la Favorite à droite, & l'autre femme à gauche du chemin, les autres ensuite suivant leur rang, à six ou sept pieds l'un de l'autre aussi des deux côtés du chemin, dont la largeur entr'eux tous est de trente pieds au moins. On fait asseoir sur leurs nates les personnes qui doivent mourir, puis tous

ensemble font le cri de mort derriere elles ; les parens font la danse de mort, & les victimes sur leurs nates la font en cadence sans sortir de leurs places. Après cette danse, toute la troupe s'en retourne à la cabanne dans le même ordre. Voilà une répétition de la Tragédie qui doit se jouer le jour du convoi ; elle se fait deux fois par jour.

Tout fut assez tranquile ce jour-là du côté du Grand Soleil, qui s'en fut au Temple après qu'on lui eût montré la tête de la méchante femme ; il ordonna de la laisser manger aux bêtes sans l'enterrer, de porter la tête à son frere, & de la jetter ensuite dans la Cypriere à deux lieues de son corps.

Histoire d'un Natchez nommé *Ette-actal* qui sçut éviter la mort.

Ce même jour au lever de l'Aurore, dans le tems que nous étions occupés à retenir le Grand Soleil, on avoit amené un homme nommé *Ette-actal* escorté de trente Guerriers. Nous le connoissions tous, parce qu'il avoit demeuré chez M. de Biainville Commandant Général, chez lequel il s'étoit réfugié ; il avoit épousé une femme Soleille qui vint à mourir, & selon les Loix de sa Nation il devoit mourir avec elle ; mais cette loi n'étant pas de son goût, dès qu'il la vit à l'agonie, il s'enfuit en ca-

chette vers le débarquement, prit quelques vivres, deſcendit nuit & jour dans une petite Pirogue, & fut ſe mettre ſous la protection de M. le Commandant de la Capitale, s'offrit à lui pour être ſon Chaſſeur & du nombre de ſes Eſclaves. Son ſervice fut accepté, les Natchez promirent même à ſon Maître qu'il n'avoit plus rien à craindre, parce que la Cérémonie étant faite, & ne s'y étant point trouvé dans le tems, il n'étoit plus de bonne priſe. Ce Naturel ainſi raſſuré, alloit de tems en tems voir ſes parens & ſes amis, & jamais on ne lui avoit rien dit : mais cette derniere fois le Grand Soleil ayant appris des François que M. de Bianville avoit été rappellé en France, trouva que les Lettres de repi d'*Ette-actal* étoient preſcrites par l'abſence de ſon Protecteur ; ainſi il jugea à propos de lui faire payer ſa dette au Serpent Piqué en qualité de parent de ſa défunte ; & c'étoit pour ce ſujet qu'on l'amenoit.

Lorſque cet homme ſe vit dans la cabanne du Grand-Chef de Guerre, au rang des Victimes que l'on devoit ſacrifier à ſes mânes, il fut pénétré de la plus vive douleur de ſe voir pris cette fois ſans eſpérance de ſalut, &

ſe mit à pleurer très-amérément. La Femme favorite s'en étant apperçue, lui dit : » N'eſt-tu pas Guerrier ? » Oui, dit-il, je le ſuis ; cependant » tu pleures, reprit-elle ; ta vie t'eſt » donc chere ? Si cela eſt ainſi, il n'eſt » pas bon que tu viennes avec nous, » va-t-en avec les femmes.

Il repliqua : » Certainement la vie » m'eſt chere ; je n'ai point d'enfans, » il ſeroit bon que je marchaſſe encore » quelque tems ſur la terre juſqu'à la » mort du Grand Soleil,& je mourrois » avec lui. Va-t-en, te dis-je, reprit-» elle, il n'eſt pas bon que tu viennes » avec nous, & que ton cœur reſte » derriere toi ſur la terre ; encore une » fois ôtes-toi d'ici ; que je ne te voye » plus.

Ette-actal avoit apporté un petit ſac où étoient les petits uſtenciles néceſſaires à la cérémonie ; mais ſans en être inquiet il abandonna tout, & content d'avoir encore du tems à lui avant la mort du Grand Soleil, il prit la fuite à la derniere parole de la Favorite & diſparut comme un éclair : mais dan l'après midi on apporta trois vieilles femmes dont deux étoient ſes parentes, leſquelles étant extrêmement âgée-

& laſſes de vivre, s'offrirent à payer ſa dette. Quoique ces deux femmes fuſſent ſi âgées que depuis pluſieurs années elles euſſent totalement perdu l'uſage des jambes, elles n'avoient point les cheveux plus gris, que ne les ont ordinairement en France les femmes de cinquante ans ; elles paroiſſoient d'ailleurs ſe bien porter.

La généroſité de ces deux femmes racheta la vie au Guerrier Ette-actal & lui acquit le grade de Conſidéré : ſa condition étant devenue beaucoup meilleure, & ſa vie étant ainſi aſſurée, il en devint inſolent, & profitant des inſtructions qu'il avoit reçues des François, il s'en ſervoit pour duper ſes Compatriotes.

La troiſiéme Vieille que l'on avoit apportée ne faiſoit plus aucun uſage de ſes jambes depuis quinze ans au moins, ſans cependant y reſſentir aucune douleur, ni dans aucun endroit du corps ; ſon viſage étoit ſerein & ſes cheveux tout blancs, ce que je n'avois jamais vû chez les Naturels, & malgré ſon grand âge qui paſſoit plus d'un ſiécle, ſa peau n'étoit point trop ridée. Ces trois vieilles femmes furent expédiées toutes trois à la repréſentation

du ſoir, une à la porte du Serpent Piqué, & les deux autres ſur la Place.

Vers le coucher du Soleil, nous fumes tous enſemble voir le Grand Soleil qui nous reçut très-gracieuſement, & nous fit des excuſes s'il ne nous faiſoit point manger, mais qu'il alloit donner ſes ordres à ſes Loués pour qu'ils euſſent à faire tout ce que nous leur dirions, puiſque j'avois donné ma parole que je ne le quitterois pas & que je tenois ma promeſſe. Nous fumes donc chez les Loués du Grand Soleil, nous achetâmes des Poules que nous fricaſſâmes. Nous nous couchâmes en attendant le lendemain que devoit ſe faire le Convoi du Serpent-Piqué & ſe terminer toute la cérémonie.

Le jour du Convoi étant arrivé, nous allâmes chez le Grand Soleil. La Favorite qui ſçut que nous y étions, vint avec ſa Compagnie pour nous faire ſes adieux : elle fit appeller les Soleils des deux ſexes & ſes enfans, à qui d'abord elle adreſſa ces paroles.

Diſcours de la femme favorite à ſes enfans & aux François.

» Il eſt bien fâcheux que votre » pere ſoit mort ; pour moi je vais » avec lui au Pays des Eſprits, & il » n'attend qu'après nous pour partir ; » auſſi bien depuis qu'il eſt mort je ne

» puis plus marcher sur la terre. Pour » vous qui êtes jeunes, il est bon que » vous y marchiez long-tems sans dessein (sans duplicité) & avec un » cœur droit. Je vous laisse du bled & » mes coffres, dont voici les clefs que » je vous donne. Ne parlez point mal » des François, marchez avec eux, » marchez-y comme votre pere & moi » y avons marché sans dessein ; parlez » d'eux comme lui & moi en avons » parlé ; ne faites rien de contraire à » l'amitié des François, ne leur mentez jamais ; ils vous donneront » à manger & les autres choses dont » vous aurez besoin, & s'ils ne vous » donnent rien, revenez sans murmurer. Ils étoient amis de votre pere, » ainsi aimez-les tous, & ne vous rebutez point de les voir, quand même » ils ne vous recevroient pas bien.

» Et vous, Chefs François, ajouta-t'elle en se tournant vers nous, soyez » toujours amis des Natchez, traitez » avec eux, ne soyez point avares de » vos marchandises, & ne rebutez pas » ce qu'ils vous portent, mais traitez-les avec douceur «. S'étant alors apperçue qu'un des nôtres étoit attendri à ce spectacle jusqu'aux larmes,

elle lui dit : » Ne pleurez point, je
» sçai que mon mari & moi étions fort
» amis des François, parce que nous
» vous aimions aussi beaucoup, quoi-
» que je n'aye jamais mangé avec eux,
» parce que je suis femme; mais j'y
» peus manger aujourd'hui que je vais
» au Pays des Esprits. Que l'on nous
» apporte donc à manger, afin que je
» mange avec les Chefs François «.

Aussi-tôt on apporta quelques mêts: nous nous assîmes & nous prîmes le repas avec elle. Elle se leva ensuite, & suivie de sa Troupe elle retourna à la cabanne de son mari avec une fermeté tout-à-fait surprenante.

J'ai rapporté les discours & les démarches de cette Favorite qui ne pouvoit être que du Peuple, étant femme d'un Soleil, pour montrer l'adresse avec laquelle elle ménageoit pour ses enfans l'amitié des François, combien cette Nation a d'esprit, & qu'elle n'est rien moins que ce que l'on entend d'ordinaire par le nom de Sauvage, que la plûpart du monde lui donne mal à propos.

J'ai dit ailleurs que le Temple, la maison du Grand Soleil & celle du Serpent Piqué étoient sur la Place;

que celle du Grand Soleil étoit bâtie ſur une butte de terre rapportée d'environ huit pieds d'élévation : ce fut ſur cette butte que nous nous plaçâmes à côté du logis du Grand Soleil qui s'y étoit renfermé pour ne rien voir ; ſa femme qui y étoit auſſi pouvoit nous entendre, mais nous n'avions pas à craindre qu'elle allât révéler ce que nous pourrions dire contre un uſage ſi cruel : cette Loi ne lui plaiſoit pas aſſez pour trouver à redire à ceux qui en parleroient mal. Pour le Grand Soleil il étoit de l'autre côté & ne pouvoit entendre nos entretiens ; de cet endroit, ſans embarraſſer la Cérémonie, nous pouvions tout voir, même dans l'entrée du Temple, dont la porte nous faiſoit face.

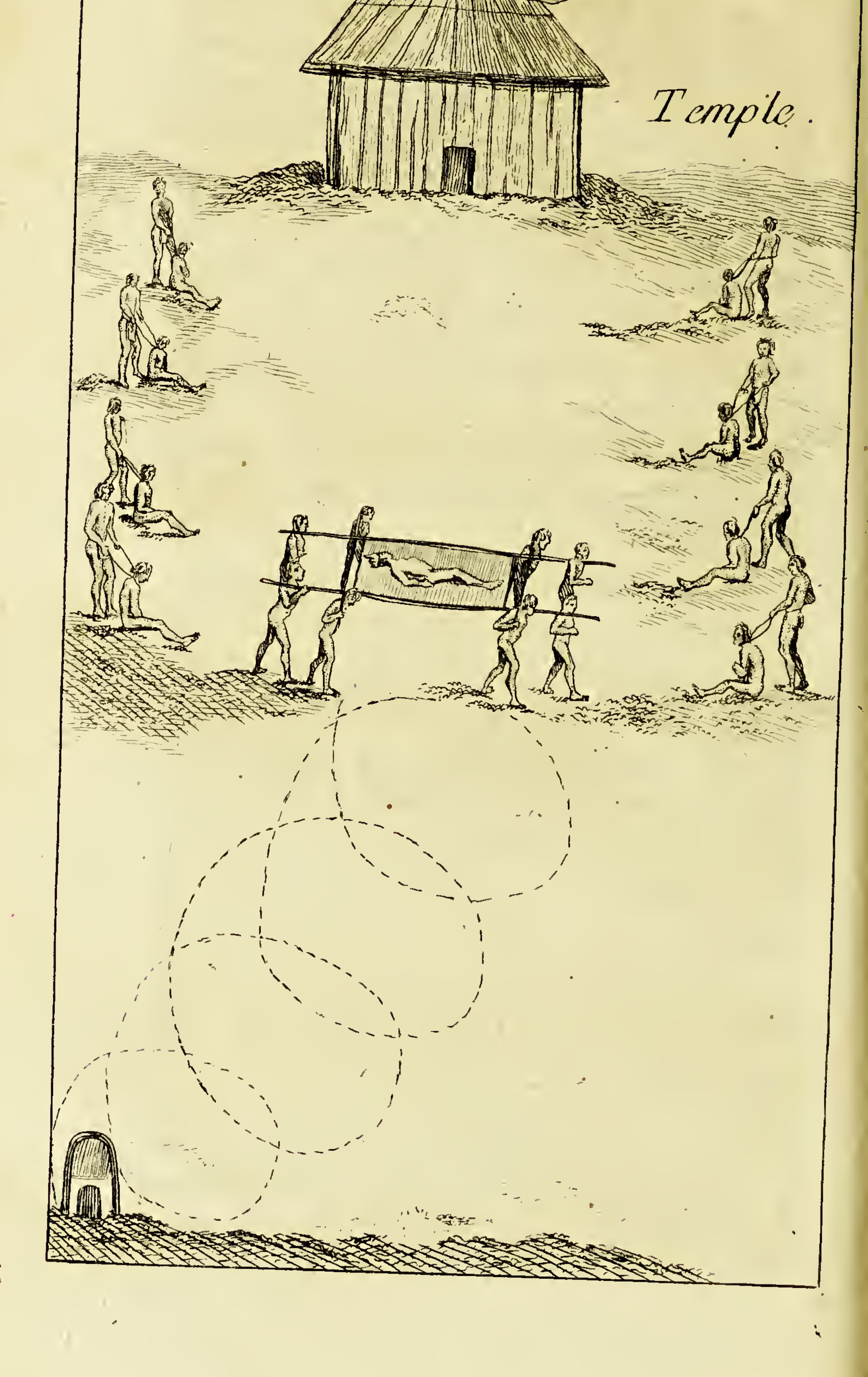
Maître des Cérémonies ayant ſes ornemens.

A l'heure marquée, le Maître des Cérémonies arriva orné de plumes rouges ſur la tête en demie Couronne ; il avoit ſon Bâton rouge en forme de Croſſe, du bout de laquelle pendoit une Guirlande de plumes noires ; il avoit tout le haut du corps rougi, à l'exception des bras, pour faire voir qu'il ne trempoit point ſes mains dans le ſang : ſa ceinture qui prenoit au-deſſus des hanches étoit garnie de plu-

mes, dont un étage étoit blanc & le ſuivant étoit rouge, & de ſuite alternativement juſqu'aux genoux; ſes jambes étoient au naturel.

Il entra en cet équipage chez le Grand Soleil, pour lui demander ſans doute la permiſſion de faire partir le Convoi. Nous ne pouvions entendre ce qui lui fut répondu, parce que ce Souverain parloit ordinairement aſſez bas, quoique d'un ton grave; mais nous entendimes fort diſtinctement le ſalut qui lui fut fait après par le Maître des Cérémonies, qui ſortit à l'inſtant pour annoncer le départ du Convoi.

Quand le Grand Soleil parle à quelqu'un, on eſt obligé de le ſaluer de trois *hou*, ſitôt qu'il a fini de parler; ſi on parle à un ſimple Soleil, on ne le ſalue que d'un ſeul *hou*, encore faut-il que ce ſoit hors de la préſence du Souverain; les Soleils eux-mêmes le ſaluent toutes les fois qu'il leur parle, & tous les matins ils vont lui rendre leur devoir par ce ſalut d'un ſeul *hou*; ſon frere même n'en étoit pas exemt; mais il le faiſoit très-bas, ce qui ſuffiſoit pour le reſte de la journée. J'ai crû pouvoir inſérer ici cette maniere que les Naturels ont de ſaluer


Mort et Convoi du Serpent piqué
Temple.

leur Souverain, ayant oublié d'en parler en son lieu.

Je reprens la Cérémonie que j'acheverai sans interruption : sitôt que le Maître des Cérémonies fut à la porte du Défunt, il le salua, sans entrer, d'un grand *hou*; puis il fit le cri de mort, auquel le Peuple répondit de même sur la place; toute la Nation en fit autant, & les échos le répéterent au loin. L'enfant étranglé étoit près de la porte par où devoit sortir le corps du Mort; son pere & sa mere étoient derriere lui appuyés contre le mur, les pieds sur de la Barbe Espagnole, s'estimant indignes de marcher sur la terre, jusqu'à ce que le corps du Défunt eût passé par-dessus; & sitôt que le corps eût paru, ils pousserent leur enfant dessous, puis le leverent quand il fut dehors, pour l'y exposer à chaque tour qu'il feroit jusqu'à ce qu'il fût rendu au Temple. Convoi.

Le Serpent Piqué étant sorti de sa cabanne dans son lit de parade, tel que je l'ai dépeint, fut mis sur un brancard à deux barres que quatre hommes portoient; on mit une autre barre par-dessous vers le milieu & en travers, que deux autres hommes tenoient pour

ſoutenir le corps. Ces ſix hommes qui le portoient étoient Gardiens du Temple.

Le Grand-Maître des Cérémonies marcha le premier, après lui le plus ancien des Chefs de Guerre, qui portoit la perche où pendoient les mailles de cannes; il tenoit cette perche d'une main, & de l'autre un Calumet de Guerre, marque de la dignité du Défunt; enſuite venoit le corps après lequel marchoit le Cortége de ceux qui devoient mourir à ſon enterrement; ils firent enſemble trois fois le tour de la maiſon d'où ils ſortoient; au troiſiéme tour ils prirent le chemin du Temple, & alors les parens des Victimes ſe mirent en l'ordre que j'ai rapporté dans la repréſentation; mais ils marchoient très-lentement, parce qu'ils alloient droit au Temple, au lieu que le corps n'avançoit qu'en tournant, d'une maniere dont je ne puis mieux donner l'idée que par la trace pointée ſur la Planche; chaque tour que faiſoit le corps, cet homme dont j'ai parlé jettoit ſon enfant au-devant, afin que le corps paſſât au-deſſus; il le relevoit par un pied pour en faire autant aux autres tours.

Enfin le corps arriva ainsi au Temple, les Victimes se mirent à leurs places marquées dans les répétitions ; les nates furent étendues, elles s'y assirent, on fit le cri de mort, on leur donna des boulettes de Tabac & un peu à boire après à chacune ; quand elles les eurent toutes prises, on leur couvrit la tête avec la peau sur laquelle on mit la corde vers le col ; deux hommes la soutinrent afin qu'elle ne fût point entraînée par les plus forts ; la corde qui avoit un nœud coulant fut prise par trois hommes à chaque bout, lesquels tirerent de toutes leurs forces des deux côtés opposés ; ils sont si habiles dans cette opération, qu'il est impossible de la décrire aussi promptement qu'elle se fait.

Le corps du Serpent Piqué fut mis dans une grande fosse à la droite du Temple dans la partie intérieure ; ses deux Femmes furent enterrées dans la même fosse ; la Glorieuse fut enterrée devant le Temple à droite, & le Chancelier à gauche ; les autres furent portés dans les Temples de leurs Villages pour y être enterrés. Après cette cérémonie on brûla, suivant l'usage, la cabanne du Défunt.

Enterrement du Serpent-Piqué.

J'emmenai chez moi le Grand Soleil comme je lui avois promis ; il donna ordre à ses Gardes d'aller à la chasse & de nous apporter de quoi nous bien régaler ; je le retins quelques jours pour donner le tems à sa premiere douleur de se dissiper.

Ce fut une grande obligation que nous eut la Nation des Natchez, de ce que si peu de monde suivit le Serpent Piqué au Pays des Esprits ; mais ce ne fut point sans hésiter que nous nous employâmes dans ce dessein auprès du Grand Soleil, qui dans son désespoir auroit ordonné un massacre épouvantable : car quoique la Religion & l'humanité décidassent d'abord pour le parti que nous prîmes, la politique y opposoit des difficultés qui n'étoient point à mépriser. Nous avions eu guerre avec cette Nation, & nous avions fait la paix : elle se reposoit sur la foi de cette paix, lorsqu'il plût à M. de Biainville de venir la surprendre avec une armée qu'il amena de la nouvelle Orléans. Ces hostilités imprévûes & qui n'avoient plus de cause, auroient dès ce moment effarouché ces Peuples à jamais, si par le moyen du Serpent

Piqué & du Grand Soleil, je ne les eusses calmés. Je puis dire que les deux Chefs y travaillerent autant par amitié pour moi, que pour la Nation Françoise ; & le respect que leurs Sujets leur portoient parut étouffer en enx un ressentiment que je sçavois n'être que dissimulé. La mort du Grand Soleil, qui ne pouvoit tarder beaucoup à suivre son frere, étoit visiblement le terme de la confiance que l'on devoit prendre dans les Natchez. On ne risquoit donc rien ; on gagnoit même beaucoup en laissant cette Nation, sinon se détruire, au moins s'affoiblir considérablement par sa barbare coûtume. Plus de morts, moins d'ennemis ; jamais cette maxime ne s'étoit trouvée plus vraye. Mais un sentiment pieux l'emporta sur une prudence qui paroissoit trop cruelle, & chaque arbre porta son fruit, je veux dire que la gloire d'être humains fut notre partage, & que ce Poste paya chérement dans la suite la démarche de l'armée partie de la nouvelle Orléans, qui avoit rompu sans sujet une paix conclue dans les formes.

J'ai rapporté avec le plus d'exactitude qu'il m'a été possible les Coûtumes, Usages & Religion des Peuples

de l'Amérique Septentrionale, afin que l'on pût aisément connoître leur maniere de penser & de se conduire dans les différentes circonstances de la vie. J'ai parlé plus particuliérement des Natchez, parce que j'ai été plus à portée de sçavoir quelles étoient leurs mœurs & leurs cérémonies, & que d'ailleurs cette Nation par tous ces endroits l'emporte sur les autres, entre lesquelles elle s'est toujours distinguée par la noblesse de ses sentimens & par la beauté de ses Fêtes.



CHAPITRE V.

Origines des Peuples de l'Amerique : Origine des Natchez : Origine des Mexiquains.

A Présent que nous avons la connoissance du caractere & de la maniere d'agir des Nations de la Louisiane, il paroit assez naturel de dire quelque chose de leur origine.

La différence frappante que je remarquois entre les Natchez, y compris les Nations qu'ils traitent de Freres, & les autres Peuples de la Louisiane me donnoit une grande envie de sçavoir d'où les uns & les autres pouvoient venir. On n'avoit point encore les connoissances que nous ont acquises les voyages & les découvertes deM. de l'Isle, de la Croyere dans la Partie Orientale de l'Empire de Russie. Je m'attachai donc un jour à mettre de bonne humeur le Gardien du Temple, & en étant venu à bout sans beaucoup de peine, je lui dis que le peu de ressemblance que je voyois entre les Natchez & les Nations

voisines me faisoit soupçonner qu'ils n'étoient pas originaires du Pays qu'ils habitoient actuellement, & que si l'ancienne parole leur enseignoit quelque chose à ce sujet, il me feroit plaisir de me l'apprendre. A ces mots il appuya sa tête sur ses deux mains, dont il se couvrit les yeux, & étant resté dans cette posture environ un quart-d'heure, comme pour rappeller sa mémoire, il répondit en ces termes.

Discours du Gardien du Temple sur l'origine des Natchez.

» Avant que nous vinssions dans » cette terre, nous demeurions là sous » le Soleil « (il me montroit alors du doigt à peu-près le Sud-Ouest; & ayant consulté ma Boussole & une Carte, je reconnus qu'il me parloit du Mexique.) » Nous demeurions dans un » beau Pays où la terre est toujours » bonne; c'est-là que nos Soleils res- » toient, parce que les Anciens du » Pays ne pouvoient nous y forcer » avec tous leurs Guerriers. Ils ve- » noient bien jusqu'aux montagnes, » après avoir réduit sous leur puissance » les villages de nos gens qui étoient » dans la plaine; mais nos Guerriers » les repoussoient toujours à l'entrée » des montagnes, & jamais ils n'ont » pû y pénétrer.

» Toute notre Nation s'étendoit le » long de la grande eau (la mer) où se » perd cette grande Riviere, (le Fleu- » ve S. Louis) & assez près de cette » grande Riviere. Quelques-uns de » nos Soleils envoyerent chercher » en remontant cette Riviere un en- » droit où ils pourroient se cacher loin » des Anciens du Pays, parce qu'a- » près avoir été long-tems bons amis, » ils étoient devenus méchans & si » nombreux, que nous ne pouvions » plus nous défendre contr'eux. Tous » ceux qui habitoient les plaines ne » pouvoient éviter de se soumettre, & » ceux qui étoient retirés dans les » montagnes demeuroient seuls sous » l'obéissance du Grand Soleil. Les » Anciens du Pays vouloient même » contraindre ceux des nôtres qu'ils » avoient subjugués à se joindre à eux » pour nous faire la guerre ; mais ils » aimoient mieux mourir que d'atta- » quer leurs freres, & surtout les So- » leils,

» Or ceux qui avoient remonté le » long de la grande Riviere du côté du » couchant, ayant apperçu cette terre » que nous habitons aujourd'hui, passe- » rent le fleuve sur un radeau de cannes

» féches ; ils trouverent le pays tel
» qu'ils le fouhaitoient , propre à fe
» cacher des anciens du pays, & même
» facile à défendre contr'eux, s'ils en-
» treprenoient jamais de nous y atta-
» quer. Ils en firent à leur retour le
» rapport au Grand Soleil & aux au-
» tres Soleil qui gouvernoient les Vil-
» lages.

» Le Grand Soleil fit auffi-tôt aver-
» tir tous ceux qui demeuroient dans
» la plaine & qui fe défendoient enco-
» re contre les Anciens du pays, & leur
» ordonna d'aller dans cette nouvelle
» terre, d'y bâtir un Temple, & d'y
» porter du Feu éternel pour l'y con-
» ferver. Il en vint un grand nombre
» avec leurs femmes & leurs enfans : les
» plus vieux & les Soleils, parens du
» Grand Soleil, refterent avec ceux
» qui gardoient le Grand Soleil & les
» montagnes. Ils y refterent encore
» long-tems, ainfi que ceux qui demeu-
» roient fur le bord de la grande eau.

» Une grande partie de notre Na-
» tion s'étant donc établie ici, y vêcut
» long-tems en paix & dans l'abondan-
» ce pendant plufieurs générations ;
» d'un autre côté ceux qui étoient ref-
» tés fous le Soleil ou fort près, car il

» y faisoit très-chaud, ne se pressoient
» pas de nous venir joindre, parce que
» les Anciens du pays se faisoient haïr
» de tous les hommes, tant de notre
» Nation que des leurs même. Voici
» comme l'ancienne parole dit que cela
» arriva.

» Les anciens du pays étoient tous
» freres, c'est-à-dire qu'ils sortoient
» tous du même pays; mais chaque
» gros Village, de qui plusieurs autres
» dépendoient, avoit son Chef Maî-
» tre, & chaque Chef-Maître comman-
» doit à ceux qu'il avoit amenés avec
» lui dans cette terre. Il ne se faisoit
» rien alors parmi eux que tous n'y euf-
» sent consenti : mais un de ces Chefs
» Maîtres s'éleva au dessus des autres
» & les traita en esclaves. Ainsi les
» Anciens du pays ne s'accordoient plus
» entr'eux, ils se faisoient même la guer-
» re : il y en eut qui se joignirent avec
» ceux de notre Nation qui étoient
» restés, & tous ensemble, ils se sou-
» tenoient assez bien.

» Cette raison n'étoit pas la seule
» qui retenoit nos Soleils en ce pays,
» ils avoient peine à quitter une si bon-
» ne terre, & d'ailleurs leur secours
» étoit nécessaire à nos autres freres.

» qui s'y étoient établis comme nous ;
» & qui habitoient sur le bord de la
» grande eau du côté du Levant. Ceux-
» là s'étoient si fort étendus, qu'ils al-
» loient jusques bien loin au-delà du
» Soleil, puisqu'il y en avoit beaucoup
» de qui le Grand Soleil n'entendoit
» parler quelquefois qu'au bout de
» cinq ou six ans : & il y en avoit en-
» core de si éloignés de nous, soit le
» long de la Côte, soit dans les Isles,
» que depuis beaucoup d'années on n'en
» entendoit plus parler du tout.

» Ce ne fut qu'après bien des géné-
» rations, que ces Soleils vinrent nous
» joindre en ce pays, où le bon air
» & la paix dont nous jouissions nous
» avoient multipliés en aussi grand
» nombre que les feuilles des arbres.
» Ces Soleils vinrent seuls avec leurs
» esclaves, parce que nos autres freres
» ne voulurent point les suivres. Il étoit
» arrivé des Guerriers de Feu (1) qui
» faisoient trembler la terre, & qui
» avoient battu les Anciens du Pays, &
» nos freres s'étoient alliés avec eux,
» quoique nos Soleils leur dissent que
» ces Guerriers de feu les soumettroient
» après avoir soumis les Anciens du

(1) Les Espagnols.

» pays, comme nous avons appris que
» cela est arrivé.

» Le Grand Soleil & les Soleils qui
» étoient avec lui ne pouvant les enga-
» ger à les suivre, prirent donc le par-
» ti de venir seuls nous rejoindre ici,
» de peur que les Guerriers de Feu ne
» les fissent esclaves, ce qu'ils crai-
» gnoient plus que la mort.

Je ne manquai pas de demander quels étoient ces Guerriers de Feu. » C'étoit, me dit-il, des Hommes bar-
» bus, blancs, mais bazanés-noirs; on
» les nomma Guerriers de Feu, parce
» que leurs armes jettoient du feu avec
» grand bruit, & tuoient fort loin;
» ils avoient encore d'autres armes
» très-pesantes qui tuoient beaucoup
» de monde à la fois, & qui faisoient
» trembler la terre comme le tonnerre.
» Ils étoient venus sur des Villages
» flottans du côté que le Soleil se le-
» ve; ils vainquirent les Anciens du
» pays, dont ils tuerent autant qu'il y
» a de brins d'herbes dans les Prairies,
» & dans le commencement ils furent
» bons amis avec nos freres; mais dans
» la suite ils les ont soumis, ainsi que
» les Anciens du Pays, comme nos Soleils
» l'avoient prévû & le leur avoient pré-
» dit.

Ce que le Gardien du Temple m'avoit dit des Anciens du pays m'engagea naturellement à lui demander quels étoient ces peuples : voici ce qu'il me répondit.

» Nous les avons toujours nommés » les Anciens du pays, parce que l'an» cienne parole nous apprend que quand » nous arrivâmes à cette terre-là, nous » les trouvâmes en grand nombre, & » qu'ils paroissoient y être depuis long» tems ; car ils habitoient toute la Cô» te de la grande eau, qui est au Cou» chant, jusqu'au pays froid de ce » côté-ci du Soleil, & fort loin le » long de la même Côte par de-là le » Soleil. Ils avoient un très-grand » nombre de gros & de petits Villages, » qui tous étoient bâtis en pierres, & » dans lesquels il y avoit des maisons » assez grandes pour contenir & loger » tout un Village. Leurs Temples » étoient bâtis avec beaucoup d'art & » de travail : ils faisoient de très-beaux » ouvrages avec toutes sortes de matié» res, comme avec l'or, l'argent, les » pierres, le bois, l'étoffe, les plumes, » & beaucoup d'autres choses où ils fai» soient paroître leur adresse, de mê» me qu'à fabriquer des armes & à fai» re la Guerre.

» Nous ne les connûmes point en arrivant dans ce Pays ; ce ne fut que long-tems après, & lorsque nous étant multipliés, nous nous étendîmes, & vinmes à nous rencontrer avec une égale surprise de part & d'autre. On ne se fit point alors la guerre, & les deux Nations vécurent en paix pendant un grand nombre d'années, jusqu'à ce qu'un de leurs Chefs très-puissant & grand Guerrier, entreprit & vint à bout de les rendre eux-mêmes ses esclaves, & ensuite voulut aussi nous assujettir ; c'est ce qui nous obligea, comme je te l'ai dit, d'abandonner cette terre pour venir habiter celle-ci.

Mais vous-mêmes, lui dis-je, d'où êtes-vous venus ? » L'ancienne parole, reprit-il, ne dit point de quelle terre nous sortons : tout ce qu'elle nous apprend, c'est que nos peres pour venir ici suivoient le Soleil, & vinrent avec lui d'où il se léve ; qu'ils furent long-tems en route, se virent sur le point de mourir tous, & se trouverent portés en cette terre sans la chercher. Ne m'en demandes donc pas davantage ; car l'ancienne parole ne dit rien de plus, &

» aucun Vieillard ne te dira ce que je ne
» te dis point.

Voyant que je ne pouvois tirer d'autres éclairciſſemens de mon Camarade, j'attendis que le Grand Soleil vînt me voir pour lui montrer le récit que mon ami m'avoit fait & que j'avois écrit ; afin non-ſeulement de m'aſſurer de la vérité de ſon récit, mais auſſi pour eſſayer de tirer de lui, s'il étoit poſſible, quelques lumieres plus vives & qui me ſatisfiſſent davantage. Il ne tarda point à venir, je le retins à diner, après lequel je lui dis que mon Camarade m'avoit inſtruit de pluſieurs choſes touchant leur origine & leur arrivée en cette terre, & que j'avois mis ſur l'étoffe parlante tout ce qu'il m'en avoit appris : que je m'étois adreſſé à mon Camarade plutôt qu'à lui-même, quoiqu'il fût mon ami, dans la crainte que j'avois eue de le fatiguer. » Il me ré-
» pondit que cela étoit bon, parce que
» mon Camarade ſçavoit tout ce que
» l'ancienne parole leur apprend &
» qu'il avoit tout dans ſon eſprit. Ce-
» pendant, continua-t il, dis-moi ce
» que tu as mis ſur l'étoffe parlante,
» afin que je ſçache s'il n'a rien oublié «.
Je lui lûs ce que mon Camarade m'a-

voit dit. Pendant tout le tems de la lecture il étoit accroupi, les yeux cachés de ses mains, apparemment pour être plus recueilli, & je m'apperçus que de tems en tems il rioit; enfin il leva la tête en riant de tout son cœur. Je lui demandai ce qui le faisoit rire : il me répondit que cette étoffe parlante le charmoit, & qu'elle étoit admirable de rapporter tout ce que l'on entendoit dire ou ce que l'on avoit vû : que nous étions bien heureux d'avoir cette science : que par ce secours j'en avois autant appris dans un jour de ce qui regardoit leur Nation, qu'il en avoit appris lui-même en bien des années; & que tout vieux qu'il étoit, il n'en sçavoit pas plus que moi, puisque l'ancienne parole ne lui avoit rien appris de plus. Il m'ajouta que chagrin & confus de ne pouvoir apprendre d'où ils étoient sortis & de quelle façon ils étoient venus en ce Pays, puisque tous les hommes sortoient d'un seul, il avoit un jour pris le parti de faire venir des Yazous un habile Jongleur (ou Devin), afin d'apprendre de lui ce point de leur Histoire.

» Ce Jongleur, poursuivit-il, » ayant fait emporter de ma cabanne

» tout le bois vieux & le feu, fit ap-
» porter du bois nouveau & sec ; &
» lorsqu'il fut nuit, ne voulant point
» d'autre témoin que moi, il arrangea
» ce bois, de sorte que tous les bouts
» se touchoient. Alors il fit beaucoup
» de grimaces & de contorsions, com-
» me ces sortes de gens ont coûtume
» de faire : ou bout d'un certain tems
» le feu s'alluma tout à coup : il pro-
» nonça ensuite avec beaucoup de rapi-
» dité des paroles dont je ne pouvois
» distinguer que les dernieres, & me
» dit de regarder dans la flâme qui
» étoit grande : au même instant je
» vis paroître dans cette flamme un Vil-
» lage flottant, comme ceux que les
» Espagnols amenent chez nous quand
» ils y viennent par la grande Eau cher-
» cher des marchandises. (C'étoit sans
» doute une Barque ou Balandre.) Ce
» Village flottant étoit rempli de per-
» sonnes d'un grandeur qui lui étoient
» proportionnée : ces personnes avoient
» des habits longs & la barbe & les
» cheveux longs. Tout cela ne dura
» qu'un instant & tomba dans le feu ;
» après quoi le Jongleur me dit qu'il
» ne m'en pouvoit faire voir davan-
» tage. Ce que j'avois vû me fit faire
beaucoup

» beaucoup de réflexions, & je pensai
» que nos peres sont venus par la gran-
» de Eau, & que l'ancienne Parole
» disant qu'ils sont venus avec le Soleil
» comme les François disent qu'ils
» viennent, il falloit que leur pays ne
» fût pas beaucoup éloigné de celui des
» François.

Ce discours du Grand Soleil me confirma dans mes idées, & je ne doutai plus que ces peuples ne fussent descendus de quelques anciens Navigateurs de nôtre Continent, qui s'étant engagés dans l'Océan, & ayant rencontré les Vents Alisés, furent portés, je ne dis pas dans le fond du Golfe du Méxique, mais vers quelques pointes de la terre ferme de la Guiane, où peut-être ils échouerent. Cette conjecture, qui me paroissoit alors très-vraisemblable, a reçu toute la solidité dont elle est susceptible par un passage de Diodore de Sicile, que j'ai lû depuis mon retour en France. Ce passage est trop positif & trop lumineux, pour ne le point rapporter dans son entier. Voici donc comme s'explique cet Historien Grec:

Passage de Diodore de Sicile.

» Au couchant de l'Afrique il est une
» très-grande Isle, distante de cette par-

» tie de notre Continent d'un grand » nombre de journées de navigation. » Son Terroir fertile est partagé en » Montagnes & en Plaines, & la Plaine » représente un séjour délicieux ; on y » trouve plusieurs Rivieres navigables & » des Ruisseaux de toutes parts. Les Jar- » dins y sont fréquens & plantés de dif- » rentes sortes d'Arbres, & les Vergers » sont partout entrecoupés de Ruisseaux. » Les Villages sont ornés de Maisons » magnifiquement bâties, dont les Par- » terres sont ornés de Berceaux couverts » de fleurs. C'est-là que les Habitans du » Pays se retirent pendant l'Eté, pour y » jouir des biens que la Campagne leur » fournit en abondance. La partie occu- » pée par les montagnes est couverte de » vastes Forêts & d'Arbres fruitiers, & » avec les eaux vives qui en arrosent les » Vallons, on y trouve tout ce qui peut » rendre la vie agréable. Enfi toute cette » Isle par sa fertilité & l'abondance de » ses eaux, fournit à ses Habitans tout » ce qui peut, non - seulement flatter » leurs désirs, mais contribuer encore à » leur santé & à leur force.

» La Chasse leur donne un nombre » infini d'animaux, qui ne leur laisse rien » à souhaiter dans leurs festins, ni pour

» l'abondance, ni pour la délicatesse. De
» plus, la Mer qui environne cette Isle
» est féconde en Poissons de tout espéce,
» ce qui est une propriété générale de
» tout l'Océan. D'ailleurs on y respire
» un air si tempéré, que les Arbres y
» portent des feuilles & des fruits pendant la plus grande partie de l'année;
» en un mot, cette Isle est si délicieuse,
» qu'elle paroît plutôt le séjour des
» Dieux que celui des Hommes.

» Elle étoit inconnue dans l'ancien
» tems, à cause de son grand éloignement; mais dans la suite le hazard l'a
» fait découvrir. On sçait que dès les
» siécles les plus reculés, les Phœniciens
» entreprirent sur Mer de longs Voyages
» pour étendre leur Commerce; & que
» la Navigation leur donna lieu d'établir
» plusieurs Colonies en Afrique & dans
» les Pays Occidentaux de l'Europe.
» Tout leur succédant à souhait, & étant
» devenus extrêmement puissans, ils tenterent de passer les Colomnes d'Hercule
» & d'entrer dans l'Océan. Ils bâtirent
» d'abord une Ville dans une presqu'Isle
» de l'Europe voisine des Colomnes
» d'Hercule, & ils la nommerent Cadix.
» Ils y construisirent tous les édifices qu'ils
» jugerent convenables au lieu, & y éle-

» verent un Temple, où ils inſtituerent
» de pompeux ſacrifices à la maniere de
» leur Pays. Ce Temple eſt encore à
» préſent en grande vénération : pluſieurs
» Romains que leurs exploits ont rendus
» illuſtres, y ont été rendre hommage à
» Hercule du ſuccés de leurs entrepri-
» ſes.

» Au reſte les Phœniciens ayant paſſé
» le Détroit de l'Eſpagne (de Gibraltar,)
» & voguant le long de l'Afrique, fu-
» rent pouſſés très-loin dans la Mer par
» la violence des vents ; & la tempête
» ayant duré pluſieurs jours, ils furent
» enfin jettés dans l'Iſle dont nous par-
» lons.

» Ayant connu les premiers ſa beauté
» & ſa fertilité, ils la firent connoître
» aux autres Nations. Les Toſcans de-
» venus les Maîtres de la Mer, voulu-
» rent auſſi y envoyer une Colonie ; mais
» les Carthaginois trouverent moyen de
» les en empêcher pour deux raiſons ;
» l'une parce qu'ils craignoient que leurs
» Citoyens attirés par les charmes de
» cette Iſle, n'y paſſaſſent en foule en
» déſertant leur propre Pays ; l'autre par-
» ce qu'ils la regardoient comme un azi-
» le aſſuré pour eux, ſi jamais il arrivoit
» quelque grand déſaſtre à la Républi-

» que : car ils comptoient qu'étant tou-
» jours les Maîtres de la Mer, comme
» ils l'étoient alors, il leur seroit facile
» de s'y retirer, & que leurs vainqueurs
» qui ignoroient la situation de cette
» Isle ne pourroient point aller les y
» attaquer. «

Tel est le passage de Diodore de Sicile. Il est bien difficile de ne pas convenir que cette Isle dont il parle est l'Amérique même, & cette grande Isle Atlantique dont les Anciens ont si souvent fait mention. Si la description qu'il en fait paroît trop brillante, on doit penser qu'il est arrivé à ceux qui les premiers l'ont découverte, la même chose qu'à nos Voyageurs, & je puis dire, à tous les hommes qui louent toujours à l'excès ce qu'ils rencontrent de beau contre leur espérance. Cependant on n'en peut méconnoître les traits principaux, qui sont l'agréable température du climat pour des Africains, la prodigieuse fertilité de la terre, les vastes Forêts, les grands Fleuves, & la multitude des Rivieres & des Sources.

Je pense donc que si les Phœniciens y ont établi quelques Colonies, elles auront été très-foibles, & que ne re-

cevant des secours que de loin en loin, & d'une maniere très-incertaine, leurs Habitans auront facilement changé d'usages & oublié leur Religion. La politique des Carthaginois aura concouru à les faire devenir sauvages, de policés qu'ils étoient ; car il est à croire que de peur de rendre ces Colonies trop puissantes & trop fameuses, pour les tenir dans une entiere sujetion & dans la vue d'en tirer par le commerce un profit inconnu, ils n'y transporterent aucun Art, & contre la coutume inviolable des Anciens, n'y établirent aucun Culte religieux, ni aucun Collége de Prêtres.

Origine des Natchez.

Ces premiers Phœniciens & Carthaginois, dont on prit si peu de soin, ne peuvent donc être regardés que comme des gens du commun, que l'on abandonnoit au hazard, & dont le nombre fut grossi de tems à autre par les Vaisseaux, qui y étant abordés, ne purent retourner chez eux, ou qui y échouerent sur la Côte. Plus il s'étendirent en se multipliant, moins ils purent conserver la mémoire de leur origine : mais comme pendant un tems indéfini ils n'eurent point de commerce avec aucun Peuple du Pays, & qu'ils

ne s'allierent jamais qu'entr'eux, leur Langue se conserva dans une assez grande pureté pour s'entendre & être entendus de ceux que la Mer jettoit sur ces bords.

Ce fut sans doute à quelque naufrage qu'ils dûrent cet homme qui en étoit échappé seul avec sa femme, & qui se dit descendu du Soleil ; & que le culte du Feu éternel me fait soupçonner avoir été Phœnicien. Personne n'ignore que cette superstition née en Egypte fut par les Phœniciens répandue dans tous les Pays, & long-tems regardée comme le Culte religieux le plus ancien & le plus digne de la Divinité. Cet homme donc, qui pouvoit être un Prêtre, (car on n'eut, je crois, qu'à Rome des Vestales pour le garder,) brilla sans peine avec ses habits pontificaux aux yeux des Natchez, déja aussi peu vêtus qu'ils le sont aujourd'hui ; & la conformité de Langue lui donnant le moyen de se faire entendre, il joua son personnage en homme fait à profiter des circonstances. En joignant à toutes ces choses ce que j'ai dit du stile figuré & des expressions fortes & Syriaques de la Langue des Natchez, il me semble que l'on en

peut faire un Corps de preuves qui démontrent avec assez de certitude que cette Nation descend des plus anciens Peuples de notre Continent, mais surtout des Phœniciens.

Origine des Mexiquains.

Quant à ceux que les Natchez rencontrerent après un long tems qui habitoient la Côte Occidentale de l'Amérique, & que nous nommons Méxiquains, les Arts qu'ils possédoient & qu'ils cultivoient avec succès, nous obligent de leur donner une origine différente. Leurs Temples, leurs Sacrifices, leurs Bâtimens, leur forme de Gouvernement, & leur façon de faire la Guerre, tout désigne un Peuple qui est venu en Corps, apportant avec lui les Arts, les Sciences & les Coutumes de son Pays. Ce sont ceux-là sur lesquels regnoit Montézuma, lorsque Fernand Cortez fit la conquête du Méxique; les petits Peuples gouvernés par les Caciques qui s'allierent avec lui, & ausquels le Prince Américain faisoit une Guerre opiniâtre pour les subjuguer, étoient cette portion des Natchez, qui retenue par la beauté du Pays qu'elle habitoit, ne voulut point suivre ceux qui se retiroient dans la Louisiane, ni croire ce dont ils les

avertirent, que les Guerriers de feu les assujettiroient eux-mêmes, après avoir par leur moyen domté Montézuma; prédiction que l'événement a dans la suite vérifiée à la lettre.

Les présens en or & en argent que Montézuma donna à Cortez pour être envoyés à Charles-Quint, étoient si bien travaillés, qu'au rapport de l'Historien Solis, le mérite de l'ouvrage surpassoit celui de la matiere. Ces Peuples avoient de plus l'Art de l'Ecriture & celui de la Peinture. Sur les premieres nouvelles qu'eut le Monarque Méxiquain de l'arrivée des Espagnols dans son Continent, il envoya des hommes, qui sur des toiles de coton écrivirent ce qu'ils voyoient, & peignirent ce qu'ils ne purent exprimer. Leurs Archives consistoient en de semblables toiles de coton, où ils avoient peint ou tracé ce dont ils avoient jugé à propos de conserver la mémoire. Il seroit à souhaiter que les premiers Conquérans de ce nouveau Monde nous eussent transmis la figure de ces traits; elle nous conduiroit à connoître aujourd'hui par la voye de la confrontation de quel Pays ces Peuples étoient

fortis. La connoissance que nous avons des caracteres Chinois, qui sont plutôt des traits que des caracteres, nous faciliteroit beaucoup une semblable découverte; & peut-être ceux du Japon en approcheroient-ils encore davantage; car je ne puis m'ôter de l'esprit que les Méxiquains sont venus de l'un de ces deux Peuples.

En effet, est-il impossible que quelque Prince dans l'une de ces deux Régions, ayant prétendu à la Souveraine Puissance, & n'ayant point réussi dans son projet, se soit expatrié avec ses partisans, & ait cherché une nouvelle terre que le hazard lui aura fait rencontrer, & que s'y étant établi il n'ait plus entretenu au dehors aucune correspondance? La facilité de la navigation dans la Mer du Sud rend la chose probable, & la nouvelle Carte des extrémités Orientales de l'Asie & de l'Amérique Septentrionale que M. Delisle vient de publier, lui donne une grande vraisemblance. Cette Carte ne nous permet plus de douter qu'entre les Isles du Japon, ou les Côtes de la Chine & celles de l'Amérique, il n'y ait d'autres terres qui jusqu'à ce jour sont

restées inconnues : & qui osera dire qu'il n'y a que celle qui y est marquée, où l'on n'est point descendu ? Je suis donc raisonnablement fondé à croire que les Méxiquains étoient sortis de la Chine ou du Japon, sur-tout si l'on fait attention à leur esprit réservé & peu communicatif, tel que l'ont encore les Peuples des parties Orientales de l'Asie.

Je sçais bien que ceux qui ne connoissent l'Antiquité que par les Auteurs profanes, & qui sont dans l'habitude d'y chercher l'origine de toutes choses, trouveront incompréhensible que les Chinois & Japonois ayent pû passer en Amérique assez long-tems avant les Phœniciens, regardés comme les premiers Navigateurs du monde, pour avoir été appellés les Anciens du Pays par les descendans des premieres Colonies Phœniciennes. Mais je les prie de considérer que ce que les Lettres profanes nous présentent comme extrêmement reculé, est en quelque façon moderne par rapport aux Lettres saintes. Les grands Etablissemens des Phœniciens sont placés par les plus sçavans Chronologistes vers le tems de la for-

tie des Israëlites d'Egypte ; & ce ne fut sans doute que long-tems après, qu'ils oserent se risquer sur l'Océan & fonder Cadix. Mais Diodore de Sicile leur associant les Carthaginois dans la découverte de l'Amérique, on ne la doit supposer que beaucoup postérieure à l'agrandissement de Carthage par Didon ; & puisque cette République fut alors jalouse des Toscans, la navigation n'ayant fleuri que tard en Italie, il semble que c'est beaucoup faire pour l'honneur de ces anciens Marins, que de fixer l'époque de leurs premiers Voyages dans le nouveau Monde cent ans avant la premiere Guerre Punique. Or cette premiere Guerre ne commença que deux cent soixante quatre ans avant Jesus-Christ, environ cinq-cens ans après la retraite de Didon à Carthage, & douze ou treize cens ans après la sortie d'Egypte.

Mais au tems de la transmigration des Israëlites, les Arts nécessaires à l'Architecture n'étoient pas nouveaux. Il y avoit près de huit cens ans que dans la Plaine de Sennar le Genre humain avoit fait son Chef-d'œuvre par la construction de la Tour de Babel. La

confusion des Langues qui obligea les hommes de se séparer avant qu'ils eussent achevé leur ouvrage, ne leur fit point perdre les connoissances qu'ils avoient de l'Art de bâtir & de travailler les Métaux. Ils les emporterent avec eux, ainsi que les principes de la Navigation, que les Chefs des familles avoient trouvés dans l'examen de l'Arche de Noé, à l'ombre de laquelle ils étoient nés. Il est vrai que les uns ne les conserverent pas si bien que les autres ; nous en avons assez d'exemples dans les enfans de Japhet & de Cham : la même chose put arriver à ceux de Sem qui se retirerent vers l'Orient, & l'ignorance où nous sommes de ce qu'ils ont fait, n'est pas une preuve qu'ils n'ayent rien sçu faire.

Ainsi l'espace de deux mille ans qui se sont écoulés entre la dispersion des hommes & la premiere Guerre Punique, les Orientaux instruits sur la Navigation, & n'ayant à traverser qu'une Mer si douce, qu'elle a mérité le nom de pacifique, ont pû prévenir les Phœniciens en Amérique, & y construire les Edifices qui ont donné lieu de faire une si belle description de ce Pays (1).

(1) Je tiens d'un Sçavant que dans la Biblio-

Ce qui me reſte à dire de l'origine des Peuples de la Louiſiane donnera une nouvelle force à mes conjectures.

théque du Roi on garde un Livre manuſcrit Chinois, qui marque poſitivement que l'Amérique a été peuplée par les Habitans de la Corée. C'eſt ce que j'appris en 1752.



CHAPITRE VI.

Origine des Peuples de l'Amérique Septentrionale : Voyage de Moncacht-apé dans les terres qui sont à l'Est de la Louisiane.

LORSQUE les Natchez se retirerent dans cette partie de l'Amérique où je les ai vûs, ils y trouverent plusieurs Peuples qui ne subsistoient plus qu'en partie, les uns à l'Est, les autres à l'Ouest du Fleuve S. Louis. Ce sont ces Peuples qui se nomment entr'eux *Hommes Rouges*; & leur origine est d'autant plus difficile à découvrir, qu'ils n'ont point de Tradition aussi forte que les Natchez, qui avoient assez bien conservé la leur, ni d'Arts & de Sciences ainsi que les Mexiquains, d'où l'on puisse tirer quelque induction un peu satisfaisante. Tout ce que l'on peut apprendre d'eux, & ce qu'ils disent uniformément, c'est qu'ils viennent d'entre le Nord & le Couchant; & la terre ou le lieu qu'ils désignent du doigt, sans varier jamais dans quelque

position qu'ils se trouvent, doit être par les cinquante-cinq degrés de latitude. Cette indication ne suffisant point pour remplir le désir que j'avois de m'instruire sur ce point, je me donnai tous les mouvemens nécessaires, pour sçavoir si dans les Nations voisines il ne se trouveroit point quelque sage Vieillard, qui pût me donner de plus grands éclaircissemens. Je fus assez heureux pour qu'il s'en rencontrât un à quarante lieues des Natchez dans la Nation des Yazous; il se nommoit *Moncacht-apé*. Cet homme avoit le cœur grand & beaucoup d'esprit. Je ne puis mieux le comparer qu'à ces premiers Grecs qui voyageoient principalement dans l'Orient, pour examiner les mœurs & les coûtumes des diverses Nations, & revenir ensuite communiquer à leurs Concitoyens les connoissances qu'ils avoient acquises. Ce n'est pas que Moncacht-apé eût exécuté un si beau projet; mais il l'avoit conçu, & il y avoit travaillé autant qu'il lui avoit été possible. Je profitai du séjour que fit chez moi ce Naturel de la Nation des Yazoux, que les François nommoient l'Interprête, parce qu'il parloit beaucoup de

Langues de l'Amérique Septentrionale ; mais le nom qu'on lui donnoit dans sa Nation étoit, comme je viens de dire, Moncacht-apé, qui signifie qui tue la peine ou la fatigue ; en effet les Voyages de plusieurs années ne lui coûtoient rien. Je le priai de me faire le récit de ses Voyages sans rien omettre ; ma proposition parut lui faire plaisir. Je ferai donc parler nôtre Voyageur ; mais j'abrégerai son Voyage du côté de l'Est, parce qu'il y parle en grande partie du Canada qui est très-connu ; je ne rapporterai que ce qu'il contient d'essentiel. Il commença de la sorte :

Voyage de Moncacht-apé dans les terres de l'Est.

» J'avois perdu ma femme, & les » enfans que j'avois eus d'elle étoient » morts avant elle, lorsque j'entrepris » mon Voyage du côté que le Soleil se » leve ; je partis de mon Village mal- » gré tous mes Parens. Je fus prendre » conseil chez les Tchicachas nos amis » & voisins ; j'y restai quelques jours, » pour m'informer s'ils sçavoient d'où » nous venions tous, ou du moins » s'ils sçavoient d'où ils venoient, eux » qui sont nos aînés, puisque c'est » d'eux que vient la Langue du Pays, » (la Langue vulgaire ;) mais ils ne

» purent m'apprendre rien de nou-
» veau ; c'est pourquoi je résolus d'al-
» ler chez les Nations du côté du lever
» du Soleil pour m'instruire auprès
» d'elles, & sçavoir si leur ancienne
» Parole étoit la même : ils m'ensei-
» gnerent la route que je devois tenir,
» pour éviter de passer par les gros
» Villages des Blancs (des François,)
» dans la crainte qu'ils ne fussent fâ-
» chés de me voir, moi étranger. Je
» gagnai le Pays des Chaouanous,
» d'où je fus joindre la Riviere d'Oua-
» bache, & la remontai presque jusqu'à
» sa source qui est dans le Pays des
» Iroquois ; mais je les laissai du côté
» du froid (Nord,) & je passai par un
» Village des Abenaquis qui étoit sur
» ma route ; j'y restai jusqu'à ce que le
» froid fût passé qui est très-rude &
» très-long dans ce Pays-là.

» Pendant cet hyver je liai amitié
» avec un homme un peu plus âgé
» que moi, & qui aimoit aussi bien que
» moi à voyager. Il me promit de ve-
» nir avec moi & qu'il me conduiroit,
» parce qu'il sçavoit le chemin pour
» aller à la grande Eau, que je voulois
» voir depuis que j'en avois entendu
» parler. Je partis avec lui dès que les

» neiges furent fondues & que le tems
» fut aſſuré, & nous évitions les Na-
» tions. Nous nous repoſions ſouvent
» en chemin, parce que ce Pays eſt
» plein de pierres qui nous faiſoient
» mal aux pieds ; mais à moi ſur-tout
» qui n'y étois pas accoutumé comme
» lui.

» Après avoir marché pluſieurs jours, nous vîmes la grande Eau : quand je la vis, je fus ſi content que je ne pouvois parler, & mes yeux me ſembloient être trop petits pour la regarder à mon aiſe ; mais comme la nuit nous prit, nous nous couchâmes auprès ſur une hauteur ; l'eau étoit près de nous, mais en bas. Le vent étoit grand, & ſans doute qu'il fâcha la grande Eau ; car elle fit tant de bruit que je ne pus dormir ; je craignois que les coups qu'elle donnoit contre la hauteur où nous étions ne la briſaſſent, quoiqu'elle fût de pierre. — Il arrive au bord de la Mer.

» Le Soleil ne paroiſſoit pas encore, quand je me levai pour voir la grande Eau ; mais je fus bien ſurpris de la voir bien loin.

» Je fus long-tems ſans parler à mon Camarade, qui croyoit, à me voir

» toujours regarder ſans parler, que
» j'avois perdu l'eſprit.

» Je ne pouvois comprendre d'où
» cela pouvoit venir; enfin le vent
» ayant ceſſé avant que le Soleil fût
» levé, la grande Eau n'étoit plus ſi
» fâchée que la nuit précédente, & je
» vis avec ſurpriſe qu'elle revenoit à
» nous; cela me fit peur; je me levai
» promptement & m'enfuis de toute
» ma force.

» Mon Camarade me crioit que je
» n'euſſe point peur; je lui criai à mon
» tour que la grande Eau venoit à nous
» & qu'elle nous noyeroit. Il me raſſûra
» encore, diſant que des Hommes rou-
» ges qui avoient vû la grande Eau,
» avoient remarqué qu'elle marchoit
» toujours tantôt en reculant, tantôt
» en avançant; mais qu'elle ne venoit
» pas plus loin ſur la terre dans un
» tems que dans l'autre. Quand il
» m'eut ainſi raſſuré, nous retournâ-
» mes au bord de la grande Eau, nous
» y reſtâmes juſqu'au milieu du jour,
» alors je la vis encore aller bien loin
» à reculons.

» Nous partîmes pour aller coucher
» bien loin de ce bruit qui me ſuivoit
» par-tout, & juſqu'au ſoir je ne par-

» lai d'autre chose à mon Camarade. Nous arrivâmes au bord d'une petite Riviere où nous couchâmes ; mais j'y pensai toute la nuit. Nous reprîmes la même route que nous avions suivie en allant ; & nous arrivâmes chez lui où l'on fut bien content de nous voir.

» Ce Village est dans les terres assez loin de la grande Eau d'où nous venions, & il ne l'avoit vûe qu'entre deux terres où la grande Riviere de leur Pays se perd. En cet endroit qu'ils avoient vû, elle avance & recule aussi, mais bien moins que dans l'endroit où nous l'avions vûe. Ces gens-là croyoient que la grande Eau par où les François viennent avec leurs Villages flottans, que le vent pousse par les grandes toiles qui y sont (1), ils croyoient, dis-je, que cette grande Eau étoit comme plusieurs grandes Eaux qu'ils ont dans

(1) Les Naturels nomment nos Vaisseaux des Villages flottans, parce qu'il s'y trouve un grand nombre d'hommes ; quand un Vaisseau a deux ponts, ils disent qu'il y a deux Villages dans cette grande pirogue qui est le nom général qu'ils donnent à tous les Bâtimens qui vont sur mer ; les toiles que le vent pousse sont les voiles.

» leur Pays, & qui sont entourées de » terres & dont l'eau est bonne à boire ; » (2) au lieu que celle où nous avions » été est salée & amére ; je le sçavois » parce que j'en avois mis dans ma » bouche. Les François d'ailleurs disent » qu'ils sont plus de deux Lunes pour » venir à nôtre terre, au lieu que les » grandes Eaux de leur Pays peuvent » se traverser en deux ou trois ou tout » au plus en quatre jours pour les plus » grandes, & tout ce que j'ai vû répond » à ce que les François m'ont dit, qui » est que cette Eau touche à toutes » les terres, & qu'elle est aussi grande » que toute la terre.

» Ils m'écouterent long-tems avec » plaisir, & un homme âgé qui étoit » là, me dit qu'il avoit été dans un » endroit, où la grande Riviere de leur » Pays (le Fleuve S. Laurent) se jet- » toit de si haut & avec tant de bruit, » qu'on l'entendoit d'une demie jour- » née de chemin ; que comme j'étois » curieux, je ferois bien d'aller voir » cet endroit quand le froid seroit

(1) Ce sont les Lacs que les Naturels nomment grandes Eaux, mais *grande Eau* simplement signifie *la Mer*.

» passé (3). Je pris la résolution d'y
» aller ; je le dis à mon Camarade qui
» étoit venu avec moi voir la grande
» Eau, il me promit de m'y accompa-
» gner ; j'avois en vérité une grande
» envie de voir cet endroit qui parois-
» soit mériter d'être vû.

» Je passai le froid en cet endroit, &
» je m'impatientois assez, parce qu'il y
» est long ; on ne peut sortir pour aller
» à la chasse qu'avec des Raquettes aux
» pieds, à quoi j'eus bien de la peine à
» m'acoutumer ; c'est dommage, car
» les terres y sont bonnes. Enfin le
» froid étant passé, les neiges fondues,
» le tems assez beau & nos vivres prêts,
» nous fîmes nos charges, & mon
» Camarade prit une hache dont il
» sçavoit bien se servir : c'étoit pour
» me faire une pirogue, sur laquelle,
» suivant le conseil que l'on m'avoit
» donné, je m'embarquerois sur la
» Riviere Ohyo, que l'on nomme ainsi
» dans ce Pays, & que nous nommons
» Ouabache dans le nôtre ; & de cette
» sorte j'aurois plus aisément retour-
» né à mon Village & en moins de tems
» que si je m'en retournois à pied.

(1) Cet endroit est le Sault de Niagara ; on entend de plus de trois lieues le bruit qu'il fait.

» Nous partîmes donc, & nous mar-
» châmes bien des journées avant de
» trouver la grande Riviere de ce Pays-
» là ; nous ne manquions point de
» viande dans notre route ; le Bœuf y
» est en abondance & bien d'autre
» gibier ; mais comme ces animaux
» ont beaucoup de peine à vivre durant
» le tems des neiges, ils n'étoient point
» encore gras.

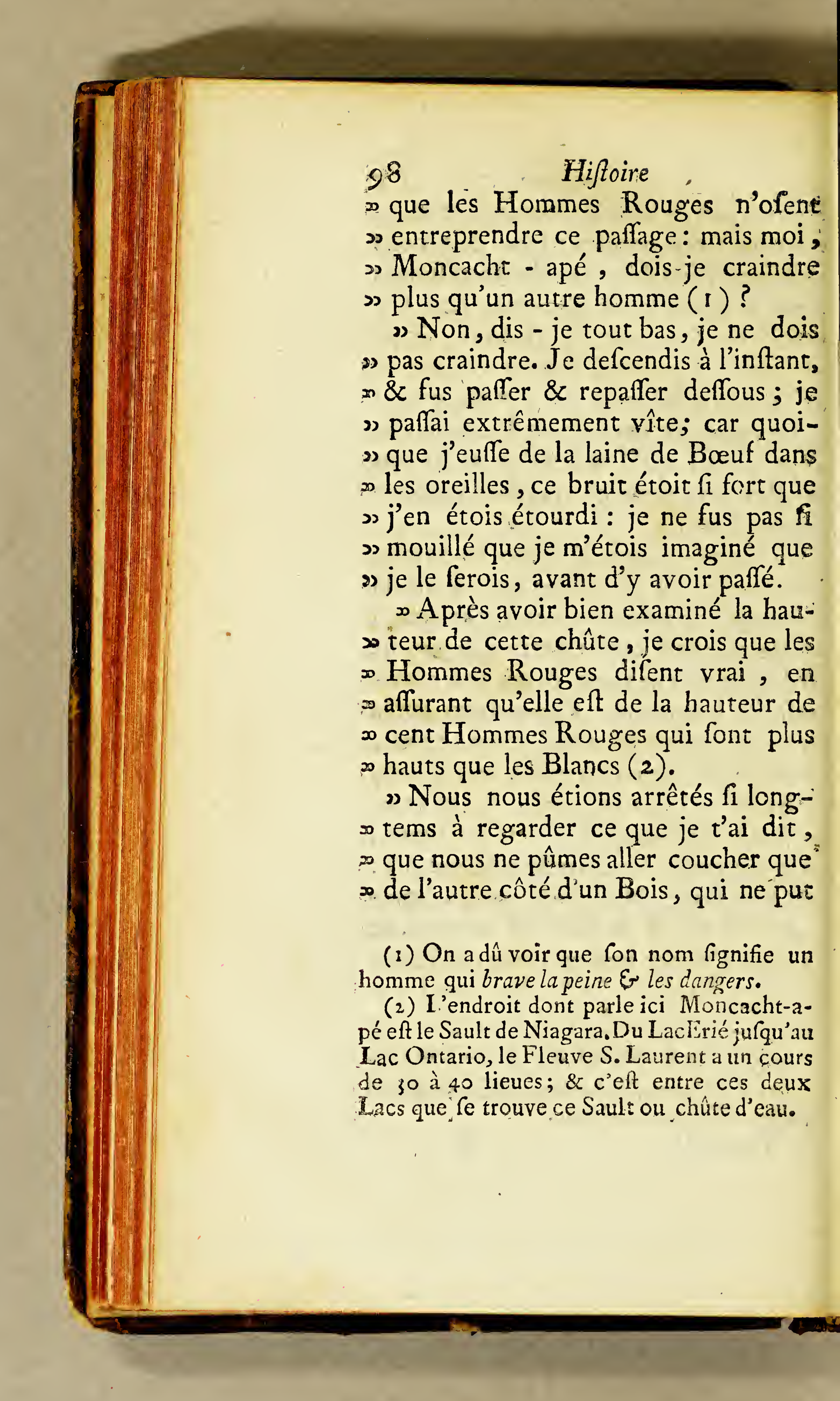
» Quand nous fumes arrivés sur le
» bord de cette grande Riviere, nous
» nous y arrêtâmes. Le lendemain nous
» marchions comme l'eau, parce que
» nous étions trop haut pour l'endroit
» que nous allions voir. Suivant ce
» que l'on nous avoit dit, nous ne
» pouvions nous tromper pour trou-
» ver cette chûte d'eau, puisque l'on
» entendoit le bruit de très-loin, ce
» que nous connumes en approchant
» de-là ; nous passâmes la nuit où le
» bruit parut déja fort, mais pas trop
» grand pour nous empêcher de dor-
» mir.

» Dès que le jour parut, nous partîmes
» pour cet endroit dont tous les hom-
» mes parlent avec étonnement ; heu-
» reusement qu'un Vieillard nous avoit
» fait prendre, avant de partir du Villa-
ge,

» ge un peu de laine de Bœuf pour met-
» tre dans nos oreilles ; sans cela nous
» serions véritablement devenus sourds
» par le grand bruit que cette Eau fai-
» soit en tombant de si haut ; & je
» n'avois jamais pû croire ce que le
» Vieillard m'avoit dit ; mais quand
» mes yeux & mon esprit l'eurent vû,
» je pensai qu'il ne m'en avoit pas
» assez dit, pour ce que mes yeux en
» voyoient.

» Cette grande Riviere ne tombe
» pas ; elle est de même que si on la
» jettoit, de même qu'une fléche quand
» elle tombe à terre ; cette vûe me fit
» dresser les cheveux, & ma chair souf-
» froit beaucoup. Cependant après
» avoir regardé assez long tems,
» mon cœur reprit sa place, car il sem-
» bloit qu'il avoit voulu la quitter.
» Aussi-tôt que je le sentis en repos,
» je me parlai à moi-même & me dis :
» Quoi donc! Ne suis-je pas un hom-
» me? Ce que je vois est naturel, &
» bien d'autres hommes ont passé sous
» cette Riviere (1) ; Pourquoi n'y
» passerois je pas? Il est vrai qu'il n'y
» a que des François qui y passent, &

(1) Le Fleuve S. Laurent laisse un grand vuide dessous en tombant.



» que les Hommes Rouges n'oſent » entreprendre ce paſſage: mais moi, » Moncacht - apé, dois-je craindre » plus qu'un autre homme (1)?

» Non, dis-je tout bas, je ne dois » pas craindre. Je deſcendis à l'inſtant, » & fus paſſer & repaſſer deſſous; je » paſſai extrêmement vîte; car quoi- » que j'euſſe de la laine de Bœuf dans » les oreilles, ce bruit étoit ſi fort que » j'en étois étourdi: je ne fus pas ſi » mouillé que je m'étois imaginé que » je le ſerois, avant d'y avoir paſſé.

» Après avoir bien examiné la hau- » teur de cette chûte, je crois que les » Hommes Rouges diſent vrai, en » aſſurant qu'elle eſt de la hauteur de » cent Hommes Rouges qui ſont plus » hauts que les Blancs (2).

» Nous nous étions arrêtés ſi long- » tems à regarder ce que je t'ai dit, » que nous ne pûmes aller coucher que » de l'autre côté d'un Bois, qui ne put

(1) On a dû voir que ſon nom ſignifie un homme qui *brave la peine & les dangers.*

(2) L'endroit dont parle ici Moncacht-apé eſt le Sault de Niagara. Du Lac Erié juſqu'au Lac Ontario, le Fleuve S. Laurent a un cours de 30 à 40 lieues; & c'eſt entre ces deux Lacs que ſe trouve ce Sault ou chûte d'eau.

» malgré son épaisseur arrêter le bruit
» de cette Eau ; car nous l'entendions
» encore. Il est vrai que nos oreilles,
» quoique bouchées, s'en étoient si
» fortement remplies, que plus de dix
» jours après, je croyois l'entendre
» encore (1).

» Le lendemain nous prîmes le che-
» min le plus court pour aller joindre
» la Riviere Ohyo ; quand nous y
» fumes arrivés, nous descendîmes le
» long de cette Riviere, jusqu'à ce
» qu'elle n'eût plus de Bois pour m'em-
» pêcher de suivre ses eaux jusqu'à la
» grande Riviere de nôtre Pays (le
» fleuve S. Louis,) & qui passe tout près
» d'ici ; c'étoit le chemin que je vou-
» lois prendre, comme je t'ai dit d'a-
» bord pour me rendre à mon Vil-
» lage.

» Quand nous fûmes à l'endroit où
» je devois aller sur l'eau, nous jettâ-
» mes à bas un arbre de bois tendre ;
» nous eumes fait en peu de tems ma
» petite Pirogue ; à la vérité elle n'é-

(1) Dans une nouvelle Carte du Canada on ne donne à ce Sault qu'une chute de 135 pieds, ce qui ne feroit tout au plus que le quart de la hauteur que lui donne notre Voyageur.

» toit pas bien finie ; mais comme
» c'étoit pour descendre avec l'Eau,
» elle étoit meilleure que la plus lé-
» gere.

» Ma Pirogue étant faite, je façonnai
» une Pagaïe ; je fis aussi une Corde
» d'écorce ; nous mîmes à l'eau la Piro-
» gue que j'attachai bien avec la Cor-
» de, puis nous fûmes à la chasse ;
» nous tuâmes deux Bœufs dont nous
» fîmes boucanner la chair. Mon Cama-
» rade en prit sa charge, & je mis le
» reste dans ma Pirogue. Nous nous
» quittâmes le cœur serré comme deux
» bons amis qui s'aiment bien ; & s'il
» n'eût eu ni femme ni enfans, il seroit
» venu avec moi dans mon Voyage du
» Couchant, dont je lui avois parlé.

» J'entrai dans ma Pirogue, & des-
» cendis à mon aise la Riviere d'Ohyo
» jusqu'à nôtre grande Riviere, que
» nous nommons *Meact - Chact - Sipi*,
» (le Fleuve S. Louis) (1) sans trou-
» ver aucun homme dans la Riviere
» Ohyo. Je n'étois pas encore loin
» dans notre grande Riviere, que je
» rencontrai deux Pirogues pleines
» d'Arkansas, qui alloient porter le

(1) C'est de ce mot que les François avoient fait celui de *Mississipi*.

» Calumet aux Illinois qui font leurs
» freres. De-là je defcendis toujours
» jufqu'à nôtre petite Riviere dans la-
» quelle j'entrai; mais fans un de nos
» voifins que je trouvai heureufement,
» je n'aurois jamais pû remonter juf-
» qu'à nôtre Village. Je vis avec joye
» mes parens qui furent contens de me
» voir gras (1).

Tel fut le récit que me fit Moncacht-apé de fon Voyage de l'Eft, où il n'avoit rien appris de ce qu'il cherchoit; il eft vrai qu'il avoit vû la Mer, il l'avoit vûe en couroux, il avoit été témoin du flux & reflux : il avoit examiné de près le fâmeux Sault de Niagara, & il pouvoit en parler pertinemment : tout cela n'étoit que fatisfaifant pour un homme curieux, & qui n'avoit rien autre chofe à faire que de voyager pour s'inftruire; de cette forte il n'avoit point de peine à faire des courfes telles que celles qu'il avoit faites de ce côté.

(1) Ils fe fervent de ce terme pour dire qu'ils font en bonne fanté.

CHAPITRE VII.

Suite de l'Origine des Peuples de l'Amérique Septentrionale : Voyage de Moncacht-apé dans les terres de l'Ouest & Nord-Ouest de la Louisiane.

LE peu de ſuccès des mouvemens que ſe donna Moncacht-apé pen-pendant pluſieurs années, loin d'éteindre en lui le déſir qu'il avoit d'apprendre, ne fit que l'irriter; & déterminé à tout tenter pour diſſiper les tenebres dont il ſe ſentoit enveloppé, il perſiſta dans le deſſein de découvrir leur origine : deſſein qui demandoit autant d'eſprit que de courage, & qui ne vient jamais dans la penſée d'un homme médiocre. Il réſolut donc d'aller de Nation en Nation, juſqu'à ce qu'il ſe trouvât dans le Pays d'où leur peres étoient ſortis, perſuadé qu'il y apprendroit beaucoup de choſes dont l'éloignement leur avoit fait perdre la connoiſſance. Il entreprit le Voyage de l'Oueſt dont il ne revint qu'au bout de cinq ans ; il m'en fit le détail ſuivant le len-

demain qu'il m'eût raconté celui de l'Est.

» Il y avoit bien des années que nos » Vieillards m'avoient dit, que l'ancienne » ne Parole leur apprenoit que tous » les Hommes Rouges du froid, (du » Nord,) venoient de bien plus haut & » de bien plus loin que la source du » Missouri; & depuis long-tems j'avois » faim de voir par mes yeux qu'elle » étoit cette terre d'où venoient nos » premiers Peres. Mes précautions » étoient prises; & quand le Bled fut » mûr, je me fis faire des vivres pour » mon Voyage, & je partis en suivant » les terres hautes que nous habitons, » (à l'Est du Fleuve jusqu'à l'Ouabache » che). Je remontai environ un » quart de journée au-dessus de l'en- » droit où elle se perd dans la grande » Riviere, afin de pouvoir la traverser » sans entrer dans l'autre. Quand je » me vis assez haut, je fis un Cajeux » avec des cannes, & un petit paquet » de cannes qui me servit de Pagaïe; » je passai ainsi l'Ouabache, & me mis » à marcher dans les Prairies où l'her- » be ne faisoit que de naître. Le lende- » main vers le milieu du jour, je trou- » vai un petit troupeau de Bœufs qui

Voyage de Moncacht-apé dans les terres de l'Ouest.

Il passe la Rivivière d'Ouabache.

» me laisserent approcher si près d'eux, » que je tuai une Vache assez grasse. » J'en pris les filets, la bosse & la langue & laissai le reste aux Loups: » j'étois assez chargé; mais je n'avois » pas beaucoup de chemin à faire pour » arriver aux Tamaroas, l'un des Villages de la Nation des Illinois. Quand » je fus dans cette Nation, je m'y reposai peu de jours, afin de poursuivre » mon Voyage.

» Après ce petit repos, je continuai » ma route en montant au froid jusqu'au Missouri. Aussi-tôt que je fus » vis-à-vis de cette Riviere, je me disposai à traverser la grande Riviere de » façon que j'arrivasse au froid du » Missouri. Pour y réussir je remontai » assez haut & fis un Cajeux comme » j'avois fait pour passer l'Ouabache; » je traversai la grande Riviere du » Levant au couchant: lorsque je fus » près du bord je me laissai aller au » courant (dériver,) jusqu'à ce que je » fusse à la Battûre (1) où les deux » Rivieres se joignent.

Il traverse le Fleuve S. Louis

» En descendant sur cette pointe, » j'y trouvai des Outardes qui n'avoient » point peur des hommes: j'en tuai

(1) Batture est une pointe de sable.

» une ; comme j'allois pour la ramaſſer,
» j'apperçus mon Cajeux que j'avois
» abandonné, parce que je n'en avois
» plus beſoin. Il avoit été entraîné
» aſſez doucement par le courant le
» long du bord ; mais dès qu'il fut à la
» rencontre des deux Eaux, elles le
» culbuterent & ſembloient ſe battre
» à qui l'auroit ; je regardai ſi loin que
» je pus, car je n'avois jamais vû des
» Eaux ſe combattre comme celles-là :
» il me parut qu'elles l'avoient rompu,
» comme ſi elles euſſent voulu en avoir
» chacune une partie ; enfin je le per-
» dis de vûe. Ce qui me parut extraor-
» dinaire & à quoi je pris plaiſir, fut
» de voir les deux Eaux ſe mêler en-
» ſemble. Leur différence eſt grande ;
» car la grande Riviere que je venois
» de paſſer étoit très-claire au-deſſus
» du Miſſouri, quoiqu'il ſoit trouble
» au deſſous juſqu'à la grande Eau ; ce
» qui vient du Miſſouri dont les Eaux
» ſont toujours troubles dans tout ſon
» cours qui eſt très-long : je vis auſſi
» que ces deux Eaux marchoient long-
» tems à côté l'une de l'autre ; du côté
» du Couchant c'eſt une eau trouble,
» & du côté du Levant l'eau eſt claire.
» Je remontai le Miſſouri du côté

Jonction du Fleuve S. Louis & du Miſſouri.

» du froid, & je marchai plusieurs jours » avant d'arriver à la Nation des Missouris que j'eus peine à découvrir. » J'y restai assez long-tems, non-seulement pour me reposer, mais encore pour apprendre la Langue que » l'on parle un peu plus loin. Je m'étois rassassié en route de bosses & de » filets de Bœufs que j'avois tués : je » n'avois jamais tant vû de ces animaux que dans ce Pays, où l'on ne » voit que des Prairies de la longueur » d'une journée de marche & plus, » qui sont toutes couvertes de Bœufs.

Il arrive chez les Missouris.

» Les Missouris ne vivent presque » que de viande, & ils ne font du » Mahiz que pour se délasser du Bœuf » & de tout autre gibier qu'ils ont en » très-grande quantité. Je passai le froid » avec eux, pendant lequel il tomba » tant de neige, qu'elle étoit sur la » terre plus haute que la ceinture.

» Lorsque le froid fut passé je me » remis en chemin, & je remontai le » Missouri jusqu'à ce que je fusse arrivé » à la Nation de l'Ouest (1). Là je » m'informai de ce que je voulois sçavoir pour me conduire dans la suite. » On me dit que pour aller du côté

(1) Ils nommoit ainsi les Canzés.

» d'où nous étions venus & eux aussi,
» j'aurois bien de la peine, parce que
» les Nations étoient éloignées du Mis-
» souri ; qu'ainsi lorsque j'aurois mar-
» ché environ une Lune (un mois,) je
» devois prendre sur ma droite en ti-
» rant droit au froid, où je trouverois
» à quelques jours de marche une autre
» Riviere qui court du Levant au Cou-
» chant, par conséquent toute con-
» traire à celle du Missouri ; que je sui-
» vrois cette Riviere jusqu'à ce que je
» trouvasse la Nation des Loutres, où
» je pourrois me reposer, m'instruire
» plus amplement, & même trouver
» des personnes qui m'accompagne-
» roient ; qu'au reste je pourrois des-
» cendre cette Riviere en Pirogue, &
» faire beaucoup de chemin sans me
» fatiguer.

» Avec cette instruction je conti-
» nuai ma route, toujours en rencon-
» trant le Missouri pendant une Lune,
» & quoique j'allasse assez vîte, je n'o-
» sois encore prendre sur la droite,
» comme on m'avoit dit, parce que
» depuis quelques jours j'y voyois
» beaucoup de Montagnes où je crai-
» gnois de passer de peur de me blesser
» les pieds. Cependant il fallut m'y

» déterminer. Ayant pris ce parti » pour le lendemain, je résolus de » coucher où je me trouverois, & je fis » du feu. Peu après en regardant le » Soleil qui baissoit déja beaucoup, » j'apperçus de la fumée à quelque dis- » tance de moi, je ne doutai point que » ce ne fût quelque parti de Chasseurs » qui se proposoient de passer la nuit » en ce lieu, & il me vint en pensée » qu'ils pourroient être de la Nation » des Loutres. Je partis sur le champ, » afin de pouvoir être guidé vers eux » par la fumée pendant qu'il restoit » encore du jour. Je les joignis, & ils » me virent avec surprise arriver seul : » ils étoient une trentaine d'hommes » & quelques femmes ; leur Langue » m'étoit inconnue, nous ne pûmes » nous entendre que par signes. Cepen- » dant à la surprise près ils me reçurent » assez bien, & je restai trois jours » avec eux. Au bout de ce tems une » des femmes dit à son mari qu'elle se » croyoit prête d'accoucher ; sur cela » les autres renvoyerent cet homme & » sa femme au Village, & leur dirent » de m'emmener avec eux, afin de me » faire marcher par un chemin plus » commode que celui que j'étois sur le » point de prendre.

» Nous remontâmes encore le Mis-
» souri pendant neuf petites jour-
» nées, puis nous tournâmes droit au
» froid, & marchâmes pendant cinq
» autres jours, au bout desquels nous
» trouvâmes une Riviere d'une eau
» belle & claire; aussi la nomment-ils
» la Belle-Riviere. Cet homme & sa
» femme me demanderent par signe si
» je ne voulois pas me baigner comme
» eux, parce qu'il y avoit long-tems
» qu'ils ne s'étoient baignés; je leur
» répondis de même que j'en avois
» grand besoin aussi, mais que je crai-
» gnois les Crocodiles; ils me firent
» entendre qu'il n'y en avoit point là;
» sur leur assurance je me baignai & je
» fis avec plaisir dans cette belle eau.

» Nous descendimes la Belle Ri-
» viere pendant le reste du jour, que
» nous arrivâmes sur les bords d'un
» Ruisseau que nous rencontrâmes, où
« cette Troupe de Chasseurs avoit ca-
» ché ses Pirogues. Mon Guide ayant
» tiré la sienne, nous entrâmes tous
» trois dedans & descendîmes à leur
» Village, où nous n'arrivâmes que de
» nuit. Je fus aussi bien reçu de cette
» Nation que si j'avois été un des leurs.
» Pendant le Voyage j'avois appris

» quelques mots de leur Langue, & » je la sçus bien-tôt, parce que j'étois » toujours avec les Vieillards qui ai- » ment à instruire la jeunesse, comme » les jeunes gens aiment à être instruits » & s'entretiennent beaucoup entr'eux : » c'est ce que j'ai remarqué générale- » ment dans toutes les Nations que j'ai » vûes.

Il arrive à la Nation des Loutres.

» Cette Nation étoit justement celle » des Loutres que je cherchois : comme » j'y étois fort bien traité, j'y aurois » fait volontiers un plus long séjour, » & il me parut qu'ils le souhaitoient » aussi ; mais mon dessein m'occupant » toujours, je me déterminai à partir » avec ceux de cette Nation qui alloient » chanter un Calumet à une Nation où » je devois passer, & qui étant freres » de ceux que je quittois, parloient la » même Langue à quelque différence » près.

» Je partis donc avec les Loutres & » nous descendîmes la Belle Riviere » dans une Pirogue pendant dix - huit » jours, mettant à terre de tems à au- » tre pour chasser, & le Gibier ne nous » manquoit pas. J'aurois bien désiré » pousser plus loin en suivant toujours » la Belle Riviere ; car je ne fatiguois

» point dans la Pirogue ; mais il fallut » me rendre aux raisons que l'on m'op» posa. On me dit que les chaleurs » étoient déja grandes, les herbes hau» tes & les Serpens dangereux dans » cette saison ; que je pourrois en être » mordu en allant à la chasse, & que » d'ailleurs il étoit nécessaire que j'ap» prisse la Langue de la Nation où je » voulois aller, ce qui me seroit beau» coup plus facile lorsque je sçaurois » celle du Pays où je me trouvois.

» Je suivis le conseil que me don» noient les Vieillards de cette Nation » avec d'autant moins de peine, que » je voyois que leurs cœurs parloient » comme leurs bouches : ils m'aimoient, » & je n'allois à la chasse que pour mon » plaisir. Pendant le froid que je pas» sai avec eux, je m'attachai à appren» dre la Langue de ce Peuple où je de» vois aller, parce que l'on m'avertit » qu'avec elle je me ferois entendre de » toutes les Nations que je trouverois » jusqu'à la Grande Eau qui est au Cou» chant, la différence n'étant pas gran» de entre toutes leurs Langues.

» Le chaud n'étoit pas encore en» tierement passé, que je me mis dans » une Pirogue avec beaucoup de vian-

» des en farine, (viandes seches) parce que ces Nations ne cultivent point de Mahiz, quoique la terre y paroisse très bonne; ils en ont seulement quelques pieds par curiosité. Je n'avois dans ma Pirogue que mes vivres, un pot, une gamelle & ce qu'il me falloit pour me coucher; & si j'eusse eu du bled, il ne m'auroit rien manqué. Ainsi n'étant embarrassé de de rien, je navigeai à mon aise, & en assez peu de tems j'arrivai à une très-petite Nation qui fut fort étonnée de me voir arriver seul. Cette Nation porte les cheveux longs, & regarde comme Esclaves ceux qui les portent courts, & à qui on les auroit coupé pour les reconnoître. Le Chef de cette Nation qui se trouva sur le bord de la Riviere me dit brusquement : *Qui es-tu ? D'où viens-tu ? Que cherches-tu ici avec tes cheveux courts ?* Je lui répondis, je suis Moncacht-apé ; je viens de la Nation des Loutres ; je cherche à gagner de l'esprit & je viens te voir pour que tu m'en donnes ; mes cheveux sont courts, afin qu'ils ne m'embarrassent point ; mais mon cœur est bon : je ne viens pas pour te demander des vivres,

On arrête Moncacht-Apé : Sa répon-

» j'en ai encore pour aller bien loin ; & » quand je n'en aurois pas, mon arc & » mes fléches m'en fourniroient plus » qu'il ne m'en faut : pendant le froid » je fais comme l'Ours qui ſe met à » couvert, & l'été j'imite l'Aigle qui » ſe promene pour ſatisfaire ſa curioſi- » té. Eſt-ce qu'un homme ſeul & qui » marche le jour doit te faire peur ?

» Il me répliqua que quoique je » vinſſe de la Nation des Loutres, il » voyoit bien que je n'en étois pas ; » mais que je pouvois reſter, puiſque » j'avois le cœur bien-fait, ajoutant » qu'il ne comprenoit pas comment je » parlois ſa Langue, qu'aucun des Peu- » ples du Levant de cette terre n'en- » tend. Je lui dis que je l'avois appriſe » d'un Vieillard nommé *Pleur-Salé*, & » en même tems je me rembarquai pour » m'en aller, parce que ſes paroles me » tenoient au cœur ; mais au nom de » *Pleur-Salé* qui étoit de ſes amis, il me » retint, en m'aſſurant que je lui ferois » plaiſir de reſter dans ſon Village tant » que je voudrois. Je mis donc à terre » plutôt pour m'inſtruire que pour me » repoſer, car je n'étois pas content de » ſes paroles. Quoi, diſois-je en moi- » même, quand deux Ours ſe rencon-

» trent, ils s'arrêtent, se frottent nez
» contre nez, & marmotent quelques
» tons, qu'ils comprennent sans doute,
» & semblent se caresser, & ici les hom-
» mes parlent rudement à d'autres hom-
» mes.

» Etant donc débarqué, je lui dis
» que *Pleur-Salé* m'avoit chargé de
» voir de sa part un Vieillard qui s'ap-
» pelloit le *Gros Chevreuil*. C'étoit jus-
» tement le pere de celui à qui je par-
» lois. Il le fit appeller: le Vieillard
» vint étant conduit par la main, car il
» ne voyoit presque plus clair; & sça-
» chant de quelle part je venois il me
» reçut comme son enfant, m'emmena
» dans sa cabanne, & y fit porter tout
» ce qui étoit dans ma Pirogue.

Il passe chez plusieurs Nations du Nord.

» Le lendemain il m'instruisit de tout
» ce que je voulois sçavoir, & il m'assu-
» ra que toutes les Nations du bord de
» la Grande Eau me recevroient bien
» en leur disant que j'étois ami du *Gros
» Chevreuil*. Je ne restai donc que deux
» jours chez lui, pendant lesquels il fit
» préparer du gruau de certains petits
» grains plus petits que les pois des
» François, & qui sont très-bons; ce
» qui me fit d'autant plus de plaisir,
» qu'il y avoit long-tems que je n'avois

» mangé que de la viande. M'étant re-
» mis dans ma Pirogue je descendis la
» Belle Riviere, sans m'arrêter plus d'un
» jour chez chaque Nation que je ren-
» controis dans mon chemin.

» La derniere de ces Nations est à
» une journée de la Grande Eau, &
» éloignée de la Riviere de la course
» d'un homme (près d'une lieue); elle
» se tient dans les Bois pour se cacher,
» dit-elle des hommes barbus. Je fus
» reçu dans cette Nation comme si je
» fusse arrivé dans ma famille, & j'y
» fis bonne chere de toute façon; car
» on a dans ce Pays quantité de ces
» grains dont le *Gros Chevreuil* m'avoit
» fait faire du gruau; & quoiqu'il vien-
» ne sans être semé, il est meilleur que
» tous les autres grains que j'aye jamais
» mangé. De gros Oiseaux bleus vien-
» nent manger ces grains, mais on les
» tue parce qu'ils sont fort bons. Ces
» Peuples ont encore de la viande d'eau:
» c'est un animal qui vient à terre man-
» ger l'herbe; il a la tête formée com-
» me un jeune Bœuf, mais il n'en a pas
» la couleur. Ils mangent aussi beau-
» coup de poissons de la Grande Eau
» qui sont plus gros que nos grosses
» Barbues & beaucoup meilleurs, ain-

» si qu'une infinité de coquillages, parmi lesquels il y en a de très-beaux.

Les Japonois viennent dans ces terres.

» Mais si l'on vit bien dans ce Pays, » il faut toujours y être sur ses gardes » contre les hommes barbus, qui font » tout ce qu'ils peuvent pour enlever » des jeunes gens, sans doute pour les » faire Esclaves, car ils n'ont jamais » pris d'hommes quoiqu'ils l'eussent pû. » On me dit que ces hommes étoient » blancs, qu'ils avoient une barbe lon- » gue & noire qui leur tomboit sur la » poitrine; qu'ils paroissoient gros & » courts, la tête grosse & couverte » d'étoffe; qu'ils étoient toujours ha- » billés, même dans les plus grosses » chaleurs, que leurs habits tomboient » jusqu'au milieu des jambes, qui étoient » couvertes ainsi que les pieds d'étoffe » rouge ou jaune; qu'au reste on ne » sçavoit pas de quoi leur habillement » étoit fait, parce que l'on n'avoit ja- » mais pû en tuer aucun, leurs armes » faisant un grand bruit & un grand » feu; qu'ils se retiroient cependant » quand ils voyoient plus d'hommes » rouges armés qu'ils n'étoient: qu'a- » lors ils se mettoient à couvert dans » leur grande Pirogue (sans doute une » Barque) où ils étoient quelquefois » trente & jamais plus.

» On ajoute que ces Etrangers ve-
» noient d'où le Soleil se couche, pour
» chercher sur la Côte un bois jaune
» & puant, & qui teint en beau jaune :
» que comme on avoit remarqué que
» ces hommes barbus venoient tous les
» ans lorsque le froid finissoit pour en-
» lever de ce bois, on avoit détruit
» tout ces arbres en les faisant mourir
» selon le conseil d'un Vieillard ; desor-
» te qu'ils ne venoient plus, parce
» qu'ils ne trouvoient plus de ce bois.
» En effet les bords de la Riviere qui en
» étoient couverts auparavant, étoient
» alors nuds, & il ne restoit plus de ce
» bois que dans les terres & en petite
» quantité, seulement pour les teintu-
» res de ces Peuples.

» Deux Nations voisines l'une de
» l'autre, & peu éloignées de celle chez
» qui j'étois, n'avoient pû imiter celle-
» ci dans ce qu'elle avoit fait, parce
» qu'elles n'avoient point d'autre bois
» que ce bois jaune ; & les hommes
» barbus l'ayant découvert y alloient
» tous les ans, ce qui incommodoit
» beaucoup ces Nations qui n'osoient
» aller sur la Côte de peur de perdre
» leurs jeunes gens : aussi pour les chas-
» ser une bonne fois, elles avoient in-

» vité toutes les Nations voisines à se
» rendre chez elles en armes vers le
» commencement du chaud (de l'Eté)
» suivant, à uue Lune marquée, & ce
» tems approchoit.

» Comme je dis que j'avois vû des
» armes à feu, & que je n'en avois
» point peur, ces Peuples m'inviterent
» à aller avec eux en me disant que ces
» deux Nations étoient sur le chemin
» que je devois tenir pour aller au Pays
» d'où nous sommes sortis, & qu'au
» reste il y auroit tant d'hommes rou-
» ges, que l'on détruiroit aisément les
» hommes barbus, ce qui en empêche-
» roit d'autres de revenir. Je leur ré-
» pondis que mon cœur trouvoit qu'il
» étoit bon que j'allasse avec eux, &
» en cela j'avois une envie que je vou-
» lois satisfaire; j'avois faim de voir ces
» hommes barbus, qui ne devoient res-
» sembler ni aux François, ni aux An-
» glois, ni aux Espagnols que j'avois
» vûs, qui tous se coupent la barbe,
» & sont différemment vêtus. Ma bon-
» ne volonté fit grand plaisir à ces
» Peuples, qui pensoient avec raison
» qu'un homme qui avoit vû des Blancs
» & plusieurs Nations, devoit avoir
» plus d'esprit que des gens qui n'é-

» toient jamais ſortis de chez eux, &
» n'avoient vû que des hommes rouges.

Je dis à Moncacht-apé de prendre du repos juſqu'au lendemain : je lui donnai de l'eau de vie, & me mis à écrire à mon ordinaire ce qu'il venoit de me raconter.



CHAPITRE VIII.

Suite du Voyage de Moncacht-apé dans les terres du Nord-Oueſt de la Louiſiane : Preuve de l'origine des Nations qui ſont au Nord de l'Amérique : De la fameuſe Mer de l'Oueſt.

PENDANT la ſeconde nuit que Moncaht-apé reſta chez moi, je me rapellai ce que ce Naturels m'avoient dit de la grande Eau dans laquelle ſe décharge la belle Riviere ; je penſai que cette Mer dont il parloit, pouvoit bien être la Mer de l'Oueſt que l'on déſiroit de trouver depuis long-tems. Ainſi je me propoſai de lui faire des queſtions à ce ſujet avant qu'il reprît le récit de ſon voyage de l'Oueſt.

Le lendemain comme il ſe préparoit à continuer, je lui demandai quelle route il avoit ſuivi par rapport au Soleil ; lorſqu'on voyage en Europe on ne regarde point ſi on va du Nord au Sud ou de l'Eſt à l'Oueſt, parce que l'on ſuit les chemins qui conduiſent à l'endroit où on va, ſans s'inquiéter du

cours

cours des Aſtres ; mais dans les Régions qui ne ſont preſque point habitées que de loin à loin, il faut que le Soleil ſerve de bouſſole, n'y ayant aucun chemin ; & les Naturels par habitude & par néceſſité remarquent exactement le cours du Soleil dans leurs Voyages : ainſi j'étois aſſuré d'une réponſe juſte de la part de Monchact-apé.

Il me répondit donc, qu'en remontant le Miſſouri juſques à la Nation de ce nom il avoit marché, ſelon ſon eſtime, entre le Froid & le Couchant ; que de cette Nation aux Canzés il avoit marché au Froid & que depuis les Canzés en ſuivant le Miſſouri il avoit toujours marché entre le Froid & le Couchant, & que le Miſſouri alloit ainſi ; que quand il avoit quitté le Miſſouri pour aller à la Belle Riviere, il avoit marché tout droit vers le Froid, qu'en deſcendant la Belle Riviere il avoit toujours marché entre le Froid & le Couchant juſqu'à la Grande Eau ; que le *gros Chevreuil* lui avoit dit que le Miſſouri & la Belle Riviere avoient leurs cours toujours également diſtans l'un de l'autre. Après m'avoir ſatisfait ſur mes demandes, il continua le récit de ſon Voyage en ces termes.

» Lorsque le tems fut venu, je par-
» tis avec les Guerriers, & nous mar-
» châmes cinq grandes journées: étant
» arrivés, nous attendîmes long-tems
» les hommes barbus, qui cette année
» vinrent plus tard que les autres. En
» attendant on me montra l'endroit où
» ils mettoient leur grande Pirogue.
» C'étoit entre deux Rochers assez
» hauts & longs qui tenoient à la gran-
» de Terre, entre lesquels couloit une
» Riviere toute bordée de bois jaune;
» mais cette Riviere étant trop plate
» (trop peu profonde) pour que leur
» grande Pirogue y pût entrer, ils en
» avoient une petite avec laquelle ils
» y entroient. On me dit encore qu'ils
» ne se méfioient de rien, parce que
» les Peuples se retiroient à deux jour-
» nées dans les terres, aussi-tôt qu'ils les
» appercevoient venir sur la grande
» Eau, & ne paroissoient plus jusqu'à
» leur départ; que cependant on les
» faisoit toujours observer, mais sans
» jamais se découvrir.

Moncacht-apé instruit ces Peuples sur la maniere de détruire les Japonois.

» Après m'avoir instruit de toutes
» ces choses, on tint Conseil, & les
» avis étoient qu'il falloit se cacher der-
» riere ces deux Rochers, & que lors-
» que les hommes barbus y arriveroient,
» tout le monde crieroit & tireroit sur

» eux tous à la fois pour les empêcher » de mettre à terre. Je n'avois jamais » voulu parler le premier ; mais enfin » voyant le parti qu'ils prenoient, je » leur dis, que quoique je n'euſſe point » fait la Guerre contre les Blancs, je » ſçavois qu'ils ſont braves & habiles, » & que quoique j'ignoraſſe ſi ceux-ci » reſſembloient aux autres, je penſois » néanmoins qu'ils ne leur feroient pas » grand mal de la façon qu'ils vouloient » s'y prendre, & que ce ſeroit beau- » coup s'ils pouvoient remporter trois » ou quatre chevelures ; ce qui ne fe- » roit guéres d'honneur à tant de Guer- » riers qui ſeroient mal reçus dans leurs » Nations à leur retour, parce que » l'on croiroit qu'ils auroient eu peur.

» Je leur conſeillai donc de mettre » deux hommes ſur les deux Rochers, » pour épier les hommes barbus ſans ſe » faire voir, & avertir de leur arrivée : » qu'alors on leur donneroit le tems » de venir à terre couper du bois, & » que lorſqu'ils y ſeroient occupés, » une partie des Guerriers monteroit » ſur les Rochers, une autre ſe cache- » roit dans le Taillis des années dernie- » res, & le reſte les attaqueroit à la » pointe du jour. Il ne faut pas dou-

» ter, ajoutai-je, qu'il ne se sauve beau-
» coup d'hommes barbus, mais quand
» ils voudront regagner leur petite
» Pirogue ceux qui seront cachés dans
» le Taillis en tueront beaucoup, &
» ceux des Rochers en feront autant
» lorsqu'ils approcheront de la grande
» Pirogue. Cette Embuscade devoit se
» préparer la nuit. Tous les Guerriers
» furent de mon sentiment, & se trou-
» verent fort heureux de ce que j'avois
» bien voulu aller avec eux.

» Nous attendîmes les hommes bar-
» bus pendant dix-sept jours, au bout
» desquels on les vit paroître dans deux
» grandes Pirogues, & ils vinrent se
» placer entre les deux Rochers, où ils
» s'occuperent d'abord à remplir d'eau
» douce des vaisseaux de bois pareils à
» ceux où les François mettent l'eau de
» feu (de vie.) Ce ne fut que le quatrié-
» me jour qu'ils allerent tous à terre
» couper du bois. On fit contr'eux tout
» ce que j'avois conseillé, cependant
» on n'en put tuer qu'onze; car je
» ne sçais pourquoi les hommes rou-
» ges qui tirent si bien sur le gibier, ti-
» rent si mal sur leurs ennemis. Le
» reste de ceux-ci gagna ses Pirogues
» & s'enfuit sur la grande Eau, où nous
» les suivîmes long-tems de l'œil, &

Ils battent & mettent en fuite les hommes barbus.

» ensuite les perdîmes de vûe ; ils
» avoient autant peur de notre grand
» nombre, que nous en avions de leurs
» armes à feu.

Portrait & habillemens des Japonois.

» Nous allâmes ensuite examiner les
» morts qui nous restoient. Ils étoient
» bien plus petits que nous ne sommes
» & fort blancs ; ils avoient la tête grosse
» & le corps assez gros pour leur
» hauteur. Leurs cheveux n'étoient
» longs que vers le milieu de la tête.
» Ils ne portoient point de chapeaux
» comme vous autres ; mais leur tête
» étoit entortillée de beaucoup d'étoffe,
» leurs habits n'étoient ni de laine
» ni d'écorce (il veut dire de soye),
» mais de quelque chose de semblable
» à vos vieilles chemises (sans doute de
» coton) très-doux & de différentes
» couleurs. Ce qui couvroit leurs jambes
» & leurs pieds étoit d'une seule
» piéce : je voulus essayer une de ces
» chaussures, mais mon pied n'y put
» jamais entrer (1). Toutes les Nations
» qui s'étoient assemblées en ce lieu

(1) Les chaussures étoient des bottines qui n'avoient que la couture de derriere ; les Naturels ne peuvent les chausser, parce qu'ils ont les doigts des pieds, & sur-tout le gros doigt fort écartés les uns des autres.

» se partagerent leurs habillemens, » leurs barbes & leurs chevelures.

» De ces onze qui avoient été tués, » deux seulement avoient des armes à » feu, de la poudre & des balles. Quoi- » que je ne connusse pas alors les fusils » aussi-bien qu'à présent, comme j'en » avois vû en Canada, je voulus éprou- » ver ceux-ci, & je trouvai qu'ils ne » tuoient pas aussi loin que les vôtres : » ils étoient beaucoup moins légers : la » poudre étoit mêlée de grosse, de » moyenne & de fine, mais la grosse » étoit en plus grande quantité. Voilà » ce que j'ai remarqué sur les hommes » barbus & de quelle façon on s'en dé- » barrassa ; après quoi je ne pensai plus » qu'à continuer mon voyage.

Des armes des Japonois.

» Pour cet effet laissant les hommes » rouges retourner chez eux, je me » joignis à ceux qui habitoient plus » avant sur cette Côte vers le Cou- » chant, & nous marchâmes tous en- » semble en suivant à peu-près la Côte » de la grande Eau qui va droit entre » le Froid & le Couchant. Quand je » fus arrivé chez cette Nation, je m'y » reposai plusieurs jours, pendant les- » quels je m'informai du chemin qui me » restoit à faire. J'y remarquai que les » jours étoient beaucoup plus longs

» que chez nous, & les nuits très-cour-
» tes ; je voulus sçavoir d'eux quelle en
» étoit la raison, mais ils ne purent me
» la dire.

» Les Vieillards m'apprirent qu'il
» étoit inutile que j'entreprisse d'aller
» plus loin. Ils me dirent que la Côte
» s'étendoit encore beaucoup entre le
» Froid & le Couchant, qu'elle tour-
» noit ensuite tout court au Couchant,
» & qu'enfin elle étoit coupée par la
» grande Eau directement du Chaud au
» Froid. L'un d'eux ajouta qu'étant
» jeune, il avoit connu un homme très-
» vieux qui avoit vû cette terre (avant
» que la grande Eau l'eût mangée) qui
» alloit bien loin, & que dans le tems
» que la grande Eau étoit basse, (dans
» les basses marées) il paroît dans l'eau
» des rochers à la place où étoit cette
» terre. Tous ensemble me détourne-
» rent donc d'entreprendre ce Voyage,
» parce qu'ils m'assurerent que le Pays
» étoit rude & froid, sans gibier, &
» par conséquent sans Habitans, & ils
» me conseillerent de reprendre le che-
» min de mon Pays.

Isthme qui joignoit l'Asie à l'Amérique.

Moncacht-apé revint chez lui par la même route qu'il avoit tenue en allant, ce qu'il me conta en peu de mots.

Après quoi je lui demandai s'il pouvoit m'expliquer combien de journées il pourroit y avoir de marche seulement, il me dit que la Belle Riviere étant très-grosse & très-rapide, il l'avoit descendu fort vîte, & qu'en réduisant cette marche en journées de terre, il comptoit avoir marché en tout trente-six Lunes, c'est à-dire pendant trois ans. Il est vrai qu'il convint qu'allant dans des Pays qui lui étoient absolument inconnus, il avoit suivi toutes les sinuosités du Missouri, & que s'il avoit à retourner dans les mêmes lieux il abrégeroit beaucoup son chemin, & ne marcheroit pas plus de trente deux ou trente trois Lunes. Il est encore vrai, suivant ce qu'il me dit, qu'il marchoit plus vîte qu'un homme rouge ne fait ordinairement, lequel ne fait qu'environ six lieues par jour quand il est chargé de deux cent livres au moins: mais comme Moncacht-apé ne portoit pas plus de cent ou même quelquefois pas plus de soixante livres, il devoit souvent faire jusqu'à neuf & dix lieues. Je sçais par expérience en revenant de mon Voyage dans les terres, que ne m'amusant point à faire des recherches, mes gens quoique chargés faisoient près de dix lieues en un jour.

Ainsi en estimant ses journées de marche à sept lieues, il doit avoir fait avec quelque certitude au moins dix-huit cent lieues. Voici comment je raisonne.

Il a marché environ trente-six Lunes tant en allant qu'en revenant; il faut rabattre la moitié de ce tems pour son retour; à sept lieues par jour il resteroit trois mille sept cent quatre-vingt lieues. Je rabats encore la moitié pour les détours qu'il a été obligé de faire & qui ont été en grand nombre, & je trouve encore dix-huit cent quatre-vingt dix lieues qu'il y a des Yazoux à la Côte où il a été au Couchant de la Belle Riviere. Il fut cinq ans à faire ce voyage de l'Ouest (1).

Moncacht-apé alla passer quatre à cinq jours aux Natchez & dans le voisinage, avant de s'en retourner à sa Nation. Il m'avoit promis de me venir voir avant son départ, c'est pourquoi pendant son absence je lui préparai quelques marchandises de présent; ces marchandises, quoique de bas prix, lui convenoient mieux que de plus cheres; je connoissois son goût, je sçavois qu'il

(1) Les Yazoux habitoient les bords d'une petite Riviere de leur nom quarante lieues au-dessus des Natchez.

étoit curieux. Je mis dans le présent que je lui destinois un petit miroir qui m'avoit couté trois sols; il étoit de figure ronde de deux pouces & demi de diamêtre, le verre en étoit convexe & rendoit le visage gros & large comme une bassinoire & tous les traits à proportion.

Il revint comme il l'avoit dit pour prendre congé de moi. Il me fit souvenir de lui expliquer pourquoi les jours étoient plus grands dans les Pays froids que dans les Pays chauds; je lui expliquai autant qu'il me fut possible par quelle raison cela arrivoit; il est même difficile de leur faire comprendre certaines choses qui regardent les Sciences, parce que leur Langue n'a point de termes pour exprimer ce qu'on veut leur faire entendre, & qu'ils ne peuvent comprendre les expressions Françoises, sur tout dans les Sciences abstraites, dont les termes même sont inconnus à ceux qui sçavent leur Langue, & qui n'ont point étudié ces Sciences. Pour mieux lui faire concevoir mes idées, je lui montrai mon cadran, qui étoit une Sphére qui montroit tout à la fois l'heure qu'il étoit dans chaque Pays du Monde: là je lui démontrai plus sen-

siblement la raison pour laquelle les jours étoient plus longs dans des Pays que dans d'autres.

Je lui montrai le présent que je voulois lui faire; il lui plut beaucoup, mais le miroir fut pour lui une merveille, il lui parut si extraordinaire & il lui convenoit si bien, qu'il ne l'auroit pas changé pour le plus beau qu'il avoit vû chez les François. Il m'assura qu'il me quittoit à regret; je lui en dis autant & je le pensois de même; car j'estimois cet homme, & j'avois pour lui une véritable amitié: il partit pour son Village & je ne l'ai point vû depuis.

Preuves de l'origine de ces Nations.

La Tradition constante & uniforme de toutes les Nations par lesquelles ce Naturel avoit passé, quoique plus récente, s'accordant parfaitement avec celle des Naturels de la Louisiane & même de ceux du Canada, & ce que le Vieillard de la derniere Nation lui avoit dit sur le Pays de leur origine & sa situation, ne permettent pas de douter que les Peuples de l'Amérique Septentrionale, que l'on nomme *Hommes Rouges*, ne soient venus des extrémités de l'Asie; & que ces deux parties du Monde ne fussent anciennement liées ensemble par une Isthme sur laquelle la

Mer a gagné & qu'elle a enfin rompue. Si nous en croyons l'Antiquité, un pareil événement a séparé la Sicile de l'Italie, & l'Asie mineure de l'Europe. Mon sentiment est absolument confirmé par un fait qui a actuellement à Paris plusieurs témoins. Dans un tems de Guerre, un Détachement de François Canadiens conduisant au secours de la Louisiane une Troupe de Naturels du Canada, trouva dans un marais sur la Riviere d'Ohyo les squelettes de deux gros & de deux petits Eléphans. Or il est certain que l'on n'en a jamais vû dans toute l'Amérique : ceux-ci n'ont donc pû venir que de l'Asie dans le tems que les deux Continens étoient unis (1).

Cette Histoire ayant été répandue en France, on a envoyé pour vérifier le fait. On m'a assuré que ceux qui étoient chargés de cette commission avoient trouvé les parties de ces squelettes très-en état d'être transportées,

(1) Il paroît très-vraisemblable que les Chat-kas de la Louisiane, ne sont autres que ce peuple qui est à l'extrémité de l'Asie près l'Isthme dont j'ai parlé, & qui se nomme *Kam-Chat-kas*, ce qui signifie Royaume de Chat-kás.

& qu'ils en devoient envoyer quelques dents machelieres, une côte & autres parties encore assez saines, pour faire juger qu'il n'y a pas un long espace de tems que ces squelettes sont dans ce marais : que ces ossemens devoient être envoyés à l'Académie Royale des Sciences, qui les a reçus, m'a-t-on ajouté, mais sans avoir encore jugé à propos d'en dire son sentiment.

Après avoir prouvé par la Tradition unanime de toutes les Nations de l'Amérique Septentrionale & par le Voyage de Moncacht-apé, que ces Peuples ne peuvent être venus que de l'Asie, j'ai lieu de croire que leur Pays originaire est celui des Scythes que nous nommons aujourd'hui Tartares. Ce qui me fait porter ce jugement, c'est la conformité de mœurs & de coutumes qu'ils ont les uns avec les autres.

En effet si nous les considérons du côté de la Religion, nous trouverons que ceux du Midi en ont conservé quelques vestiges ; ce que l'on peut remarquer aisément par la créance qu'ils ont d'un Etre suprême, tout-puissant & Créateur de toutes choses ; auquel ils ont peur de déplaire, par leurs Tem-

Preuve tirée des mœurs de ces Peuples.

ples, par le Feu éternel & par les Fêtes qu'ils célébrent en des tems marqués : tout cela dénote, avec ce que j'en ai dit plus haut, qu'ils tirent leur origine de quelque Peuple fameux de l'Orient.

Ceux du Nord au contraire, de même que la plûpart des Tartares, n'ont ni véritable connoiſſance de la Divinité, ni Religion, ni aucun Culte qui puiſſe faire croire qu'ils en ayent. Ils ont à la vérité un Temple dans chaque Village, mais pour lequel ils n'ont aucun reſpect : ces Temples, à le bien prendre, ne ſont que des Charniers dans leſquels ils dépoſent les os de leurs morts ; ces os ſont dans des paniers de cliſſes de cannes ; & ils les tranſportent avec eux lorſqu'ils vont ailleurs faire Village.

Les Naturels du Sud ont conſervé, de même que les Orientaux, le reſpect le plus profond pour leurs Souverains. La ſupériorité chez les Peuples du Nord n'eſt qu'un vain titre ; ils choiſiſſent le Vieillard qu'ils croyent le plus ſage ; ils le nomment *Mingo*, qui ſignifie ſimplement Chef : ils ont encore un *Tachca-Mingo* ; c'eſt le Chef de Guerre qui eſt ordinairement le plus fanfaron. S'il arrive que le Chef de Guerre

ne soit pas de l'avis du Chef Vieillard, ce dernier n'est plus alors qu'un radoteur; & le sentiment du Chef de Guerre prévaut sur le sien. Ainsi il paroît que cette sorte de Gouvernement est plutôt Démocratique que Monarchique. Il est vrai que les grandes Nations du Nord font les choses un peu mieux, & c'est tout au plus un Gouvernement Aristocratique. Ce sont en un mot des gens qui se gouvernent à peu-près comme les Tartares, c'est-à-dire qu'ils vivent ensemble sans autre regle que ce qui leur vient dans le tems en fantaisie.

La plus grande partie des Peuples du Nord qui ne vivent que de viande, sont obligés d'être errans comme les troupeaux de Bœufs, qui à force d'être chassés s'éloignent; ce qui oblige ces Peuples à les suivre. Telle est aussi à peu-près la vie des Tartares, de même que pour le Gouvernement.

De ces Naturels du Nord il y en a qui sont plus sédentaires; ce sont ceux qui sont dans des Climats plus doux, ils sément du Mahiz, & par là ne sont pas obligés de courir toujours après le gibier.

Tout ce que je viens de dire de ces

Naturels du Nord & qui paroît les rendre moins estimables que quelques-uns de ceux qui habitent la partie Méridionale de la Louisiane, & sur-tout ceux qui sont restés vers le Méxique, tout cela, dis-je n'empêche pas que ces Peuples du Nord ne pensent juste, & ne soient généreux de ce qu'ils ont; & j'ose dire, sans risquer de trop avancer, qu'ils ont trop d'humanité pour être regardés comme Sauvages; le Voyage de Moncacht-apé en fait foi, & je ne rapporte rien qui ne soit très-connu de tous les François qui les ont fréquentés; car il y a beaucoup de différence entre les fréquenter & sçavoir parler comme eux, ou avoir été dans la Colonie & ne les avoir vûs seulement qu'en passant.

De la fameuse mer de l'Ouest

Revenons maintenant à la Mer de l'Ouest. La nouvelle Carte de M. de l'Isle fait voir la possibilité d'une continuité de terrein entre l'Asie & l'Amérique. Un canal qui n'est point sans Isles, sépare l'Asie d'une terre qui ne peut être autre que l'Amérique : la traversée des Russes de l'Asie à l'Amérique où ils ont abordé, nous prouve que les terres peuvent s'étendre dans un sens conforme à la Relation de Mon-

cacht-apé ; & celle où ils ont touché en revenant, pourroit bien être le Pays des hommes barbus qui alloient couper du bois jaune, à moins que l'on ne veuille ſuppoſer quelque Iſle plus méridionale & plus voiſine des Iſles du Japon, ces Hommes ayant une reſſemblance ſi marquée avec les Japonois & les Chinois.

Au reſte je ne puis diſſimuler que la partie de cette Carte dreſſée ſur l'Extrait de la Relation de l'Amiral Eſpagnol *de Fonté*, ne s'accorde en aucune façon avec la Relation que Moncacht-apé m'a faite de ſon Voyage. Le bon ſens que je connu à cet homme, qui n'avoit ni ne pouvoit avoir aucun intérêt à m'en impoſer, me fit ajoûter foi à tout ce qu'il me dit ; & je ne puis me perſuader autre choſe, ſinon qu'il alla ſur les bords mêmes de la Mer du Sud, dont la partie la plus Septentrionale peut ſe nommer, ſi l'on veut, Mer de l'Oueſt. La Belle Riviere qu'il a deſcendue eſt un Fleuve conſidérable, que l'on n'aura point de peine à découvrir, lorſqu'une fois on ſera parvenu aux ſources du Miſſouri ; & je ne doute point qu'une ſemblable ex-

pédition, si elle étoit entreprise, ne fixât entiérement nos idées sur cette partie de l'Amérique Septentrionale & sur la fameuse Mer de l'Ouest dont on parle tant dans la Louisiane, & dont il paroît que l'on désire la découverte avec ardeur.

Pour moi, je suis fort porté à croire qu'elle n'existe qu'en imagination. Car enfin où veut-on qu'elle soit? Où la prendre? Où la trouver? Je ne vois aucune place dans tout l'Univers que dans les rêveries de l'Amiral *de Fonté* vers le Nord-Ouest de Santa-Fé. Mais supposons qu'il y ait quelque étendue de Mer de ce côté qui entre dans la partie Septentrionale de l'Amérique, cette Mer de l'Ouest doit-être à présent bien resserrée dans ses bornes, depuis que l'on sçait que le Missouri prend sa source à huit cens lieues du Fleuve S. Louis, & qu'il y a un autre Fleuve appellé la Belle-Riviere, qui a un cours opposé & parallele à celui du Missouri, mais au Nord, & que (1)

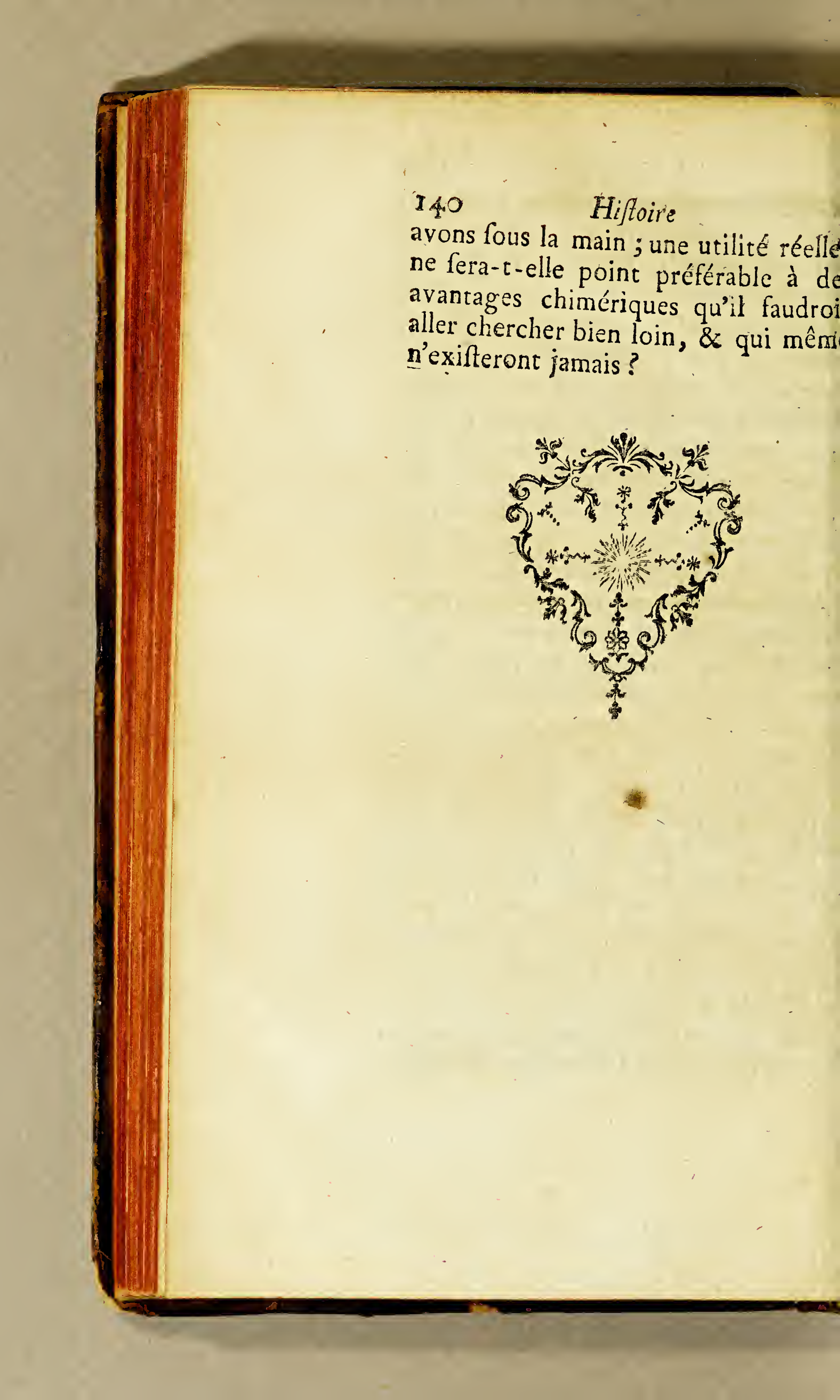
(1) M. le Baron de la Hontan rapporte dans le second volume de ses Voyages, que des Naturels du Nord du Missouri lui donnerent une Carte de ce Pays-là dessinée sur une

cette Belle-Riviere tombe à l'Oueſt dans une Mer dont la côte va gagner l'Iſthme dont on a parlé, & qui par cette deſcription n'annonce que la Mer du Sud ou Mer Pacifique : & c'eſt-là la Mer de l'Oueſt. Il eſt vrai que ſi l'on eût agi conſéquemment en donnant ce nom aux différentes Mers, on auroit nommé Mer de l'Oueſt celle qui eſt à l'Oueſt de l'Amérique, au lieu qu'on lui a donné le nom de Mer du Sud fort mal à propos ; la queſtion de la Mer de l'Oueſt n'auroit jamais été agitée.

Au reſte quel avantage peut-on retirer de la connoiſſance de cette Mer? Seroit-ce connoître ſes intérêts, de vouloir aller chercher des richeſſes imaginaires dans des Pays qu'on ne découvrira pas, dont les terres ſeront toujours moins fertiles que celles que nous poſſédons, & que nous négligeons ? Mettons à profit ce que nous

peau de Cerf; ſur cette Carte qu'on voit une Riviere au Nord du Miſſouri qui court à l'Oueſt, & qui ne peut-être autre que la Belle Riviere dont Moncacht-apé parle dans ſon Voyage de l'Oueſt, & ſur laquelle il deſcendit juſqu'à la Mer du Sud ou Mer Pacifique.

avons sous la main ; une utilité réelle ne sera-t-elle point préférable à des avantages chimériques qu'il faudroit aller chercher bien loin, & qui même n'existeront jamais ?



CHAPITRE IX.

Voyage de Monsieur de Bourgmont Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de S. Louis, Commandant du Fort d'Orléans dans la Riviere du Missouri, pour aller aux Padoucas, mettre par ordre du Roi cette Nation en paix avec toutes les Nations voisines du Missouri : Sujet de ce Voyage : Harangue du Grand Chef des Canzés à M. de Bourgmont : Harangue de M. de Bourgmont aux Canzés & aux autres Nations présentes : Les Canzés se servent de chiens pour traîner leurs bagages : M. de Bourgmont envoye aux Padoucas.

LEs Padoucas sont à l'Ouest quart-Nord-Ouest des Missouris. Ils étoient en guerre avec les Nations voisines & amies des François, ce qui portoit obstacle à notre Commerce. Pour remédier à cet inconvénient, M. de Bourgmont manda toutes les Nations nos Alliées & les engagea à l'accompagner aux Padoucas, afin de

les mettre tous en paix, & par ce moyen faciliter la Traite entr'eux tous & nous, & faire Alliance avec les Padoucas.

A cet effet M. de Bourgmont partit du Fort d'Orleans près des Missouris le 3 Juillet 1724, pour se rendre aux Missouris qui habitent les bords de la Riviere de ce nom, & delà aux Canzès où étoit le rendez-vous des Nations qui devoient être de son Voyage, faire une Paix durable entre eux tous, & une Alliance solemnelle entre les François & toutes ces Nations.

Cette Paix & cette Alliance devoient être d'autant plus solides, qu'elle devoit se faire en présence des Députés de toutes ces Nations & du Commandant François, lequel en qualité de Ministre de cette Paix pour le Roi, l'autorisoit au point que les Nations qui l'auroient rompue auroient eu toutes les autres pour ennemies,

M. de Bourgmont avoit sous ses ordres dans ce Voyage Messieurs Renaudiere, de Bellerive, deux Soldats, un Tambour, un Canadien, un Engagé de M. Renaudiere & un Domestique; il avoit en outre cent Missouris com-

mandés par leur Grand Chef & huit Chefs de Guerre de la Nation, & 64 Oſages commandés par quatre Chefs de Guerre. Le 25 Juin précédent il avoit fait partir par eau dans une Pirogue M. de S. Ange, Enſeigne, qui commandoit, un Sergent, deux Caporaux, onze Soldats, cinq Canadiens, & deux Engagés de M. Renaudiere. Cette Pirogue portoit en même tems les uſtenciles, les marchandiſes de préſent, les munitions & les vivres.

Cette premiere journée, le lendemain & le cinq on fit ſix lieues chaque jour. Ce troiſiéme jour du Voyage les Naturels firent voir leur adreſſe à la chaſſe; ils tuerent une vingtaine de Biches ou Chevreuils, & un bon nombre de Dindons le long des Ruiſſeaux. Le 6 on partit à 4 heures du matin, & à cinq on entra dans des Bois clairs au bout deſquels on paſſa une belle Riviere: Ce même jour on rencontra deux Canzès que leur Grand Chef envoyoit à M. de Bourgmont, pour lui dire que les Chefs de la Nation l'attendoient ſur la hauteur des Prairies. En effet ſur les quatre heures après midi, on trouva le Grand Chef avec ſix Chefs de Guerre & pluſieurs Guerriers qui

l'attendoient, de même que les François qu'ils attendoient avec le Calumet de Paix & de grands témoignages de joye, puis donnerent à fumer au Commandant & à tous les François : ils mirent enſuite la nate de Cérémonie, & régalerent tous les François avec des viandes qu'ils avoient préparées à ce ſujet. Ils firent auſſi aux Miſſouris & aux Oſages les honneurs uſités en pareil cas.

Le ſept on traverſa de grandes Prairies & des Bois. Sur les quatre heures après midi on arriva ſur le bord du Miſſouri vis-à-vis le Village des Canzès ; on y campa après avoir fait ſept lieues.

Le huit ſur les neuf heures du matin les François paſſerent le Miſſouri ſur une Pirogue, les Naturels le traverſerent ſur des Cajeux & les Chevaux à la nage. On débarqua à une portée de fuſil des Canzès & on y campa. Les Naturels de cette Nation vinrent en troupe recevoir M. de Bourgmont avec le Calumet : le Grand Chef lui fit préſent de deux Chevaux & le harangua en ces termes :

» Mon pere, il y a long-tems que » nos yeux ſont ouverts pour te voir ;

le

» le moindre bruit remuoit notre cœur,
» croyant que tu arriverois; mais te
» voilà enfin, nôtre cœur en rit de
» joye, car tu nous apportes de beaux
» jours. Nos femmes pillent & prépa-
» rent les vivres pour notre Voyage,
» tu viens essuyer leurs larmes, elles
» vont danser à ton arrivée, & nos en-
» fans vont sauter comme des Che-
» vreuils. C'est la parole de toute notre
» Nation que nous t'apportons, ouvres
» tes oreilles pour la recevoir, & la
» renferme dans ton cœur; nous som-
» mes ici sept Chefs qui te l'apportons
» au nom de toute la Nation. Elle
» nous obéit, & t'assure par notre bou-
» che que tous nos Guerriers & nos
» jeunes gens veulent aller avec toi
» aux Padoucas, manger & danser avec
» ceux qui étoient nos ennemis; car
» nous t'assurons pour toute notre
» Nation que nous n'aurons jamais
» d'autre volonté que la tienne; ainsi
» tu peus nous commander comme à
» tes Guerriers: nous ne laisserons chez
» nous que les Vieillards, nos femmes
» & nos enfans: car nous t'avons vû il
» y a un Eté & un Hyver; tu nous lais-
» sas ta parole, elle est encore dans
» notre cœur, parce que tu nous a tou-

» jours dit vrai. Depuis tu as paffé la
» grande Eau pour aller à ton ancien
» Village dans ton ancienne Terre ; tu
» nous avois promis de revenir, tu
» nous as tenu parole, comme doit faire
» un vrai homme tel que tu es ; parles,
» & tu feras obéi dans le moment.

Tous les autres Chefs haranguérent M. de Bourgmont à peu près dans le même goût, & lui donnerent à fumer & aux François de fa fuite pour affurer ce qu'ils venoient de dire : enfuite ils étendirent une robe de Bœuf, fur laquelle ils mirent M. de Bourgmont, & le porterent dans la cabanne du Grand Chef, où ils lui réitérerent les mêmes proteftations d'amitié & de fidélité ; ils lui firent préfent de quelques Pelleteries & de Vivres. Ils le tranfporterent de même dans les cabannes de tous les autres Chefs qui lui firent les mêmes complimens, puis le frotterent (1) ainfi que MM. Renaudiere, & de Bellerive qui l'accompagnoient. Ils mirent en un mot tout en ufage pour lui prouver combien il leu étoit cher, & lui donnerent toutes lesr mar-

(1) C'eft ainfi q u'ils marquent leur joye de voir une perfonne, & qu'ils lui font leurs careffes.

ques poſſibles d'attachement : ils menerent tous les François qui étoient préſens dans pluſieurs cabannes pour les régaler ; ils furent enſuite au Camp chercher les autres pour leur en faire autant à leur tour.

Sur les cinq heures du ſoir il arriva un François avec un Naturel. M. de S. Ange qui commandoit le Convoi par eau, les envoyoit par terre, pour avertir M. de Bourgmont que pluſieurs François étoient attaqués de la fiévre, & qu'il ne pouvoient ſe rendre ; il demandoit auſſi cinq François, & qu'on lui envoyât de la viande. On lui accorda tout ce qu'il demandoit. M. de Bourgmont lui marqua de faire diligence pour accélerer ſon Voyage, parce qu'il avoit cent ſoixante hommes à nourrir, ce qui l'obligeoit de traiter tous les jours pour leur ſubſiſtance.

Le jour ſuivant, partirent dans une Pirogue cinq Soldats avec de la viande pour les Malades ; on envoya auſſi avec eux neuf Canzés, les uns pour emmener les Pirogues, les autres pour chaſſer. M. de Bourgmont envoya en même tems cinq Miſſouris chez les Othouez pour les avertir de ſon arri-

vée aux Canzés. Pendant tous ces arrangemens, les Canzés continuerent à aller chercher les François pour les régaler; ils en faisoient de même aux Naturels Etrangers, qu'ils emmenoient chez eux par bandes de vingt-cinq ou trente à la fois.

Les Missouris envoyés chez les Othouez arriverent le dix au soir. Ils dirent à M. de Bourgmont qu'ils avoient rencontré une Troupe de cette Nation, qu'ils étoient en chasse & qu'ils chasseroient pour le régaler & ses Guerriers aussi; qu'ils feroient sécher des Viandes pour faire le Voyage; & que leur Chef partiroit incessamment pour venir voir M. de Bourgmont, & lui apporter la parole de toute la Nation.

Le lendemain mourut une des Esclaves Padoucas que M. de Bourgmont avoit rachetée, pour la renvoyer à sa Nation avec sa liberté avant qu'il y arrivât; il en avoit racheté plusieurs qu'il devoit renvoyer de même avant lui, afin de prévenir en sa faveur les Padoucas par cette générosité. Les jours suivant ce Commandant eut quelques accès de fiévre. Les Chasseurs apportoient souvent du Che-

vreuil : pluſieurs des Naturels qui nous avoient ſuivis tomberent malades ; M. de Bourgmont leur fit prendre des purgations, ils furent ſoulagés : les Canzés continuoient à traiter les François chez eux & à leur fournir des vivres, & à leur ſuite : ils apporterent auſſi aux François quantité de raiſins, dont ceux-ci firent du vin qu'ils trouverent bon & en bûvoient à leur aiſe.

Le ſeize M. de Bellerive partit le matin pour aller au-devant des Pirogues, qui arriverent enfin le même jour ſur les deux heures après midi. Le lendemain matin on déchargea les Pirogues ; à huit heures on déballa les Marchandiſes, & M. de Bourgmont fit faire des lots pour correſpondre au préſent que les Canzés lui avoient fait, & un autre lot pour le préſent qu'il leur avoit promis l'année précédente, lorſqu'il ſeroit de retour de France, en leur laiſſant un Pavillon blanc au nom du Roi.

Quand les Marchandiſes furent étalées & loties comme il convenoit, M. de Bourgmont envoya chercher les Chefs des Canzés : dès qu'ils furent arrivés il les fit aſſeoir & leur dit:

» Mes chers amis, je vous fais venir
» pour vous donner des marques de la

» satisfaction que j'ai eue à mon arrivée,
» voyant que vos cœurs étoient ou-
» verts,& que vous avez conservé sans
» tache le Pavillon que je vous avois
» laissé ; je l'ai vû en arrivant chez
» vous aussi blanc que quand je vous
» l'ai donné : je vous exhorte à le con-
» server toujours de même (à être tou-
» jours aussi fidéles.) Vous me voyez
» de retour de l'autre côté de la grande
» Eau où j'étois allé:je vous assure avec
» une forte parole de la part du Souve-
» rain de tous les François, qu'il veut
» que toutes les Nations de ce Pays
» vivent en paix entr'elles & avec les
» François ; qu'il ne m'a envoyé en ce
» Pays-ci que pour y apporter la paix
» & des Marchandises, pour secourir
» les Nations, rendre les Peuples plus
» humains & plus sociables ; mais que
» ceux qui refuseront d'entendre sa pa-
» role que je vous apporte, ou qui
» troubleront la paix, il les rejettera,
» il donnera à leurs ennemis des Mar-
» chandises, des Armes, de la Poudre
» & des Balles avec des Guerriers Fran-
» çois, & il en agira ainsi pour détrui-
» re tous ceux qui n'auront point d'o-
» reilles pour entendre à la paix où il
» veut vous engager tous.

» Son cœur est rempli de toutes les

» Nations ; il regarde comme ses en-
» fans tous ceux qui écoutent sa parole,
» & qui aiment la paix comme les vé-
» ritables hommes doivent l'aimer.

» Quoi donc ! vous qui dites à haute
» voix que vous êtes des hommes ; vous
» vivez ensemble comme les Loups
» avec les Chevreuils. Ne marchez-
» vous sur la terre que pour tâcher de
» mettre les autres dessous, ou pour
» les fouler aux pieds ? Les Bœufs,
» les Cerfs, les Ours & les autres Ani-
» maux vous montrent depuis long-
» tems à vivre en paix ; & vous qui
» vous donnez le nom d'hommes rou-
» ges & prudens, vous êtes toujours en
» Guerre ? Où est donc cette prudence ?
» Qui sont les Blancs qui vous deman-
» dent des Esclaves ? S'il y en a qui
» vous en demandent, ils sont ennemis
» de tous les hommes & leur cœur est
» tout fiel. Vivez donc en paix, mes
» chers amis ; & alors notre Souverain
» sera votre Pere comme il est le nôtre
» à nous tous.

» Vous voyez que je conduis avec
» moi des Missouris, des Osages, des
» Othouez &c. pour que tous soient
» témoins, & consentent à l'alliance so-
» lemnelle que nous allons tous faire

» ensemble avec les Padoucas, & que
» toutes les Nations n'ayent qu'un cœur.
» Vous m'avez promis à mon arrivée
» de venir avec moi & avec les autres
» Nations aux Padoucas, j'en suis très-
» content. Mais aussi je vous recom-
» mande de vivre ensemble comme fre-
» res; car si votre cœur les rebute, le
» mien vous rebutera à jamais; & les
» François seront ennemis de ceux qui
» les premiers rompront les chemins.

» Je vous l'ai dit, & je vous le répé-
» te encore; je suis venu vous revoir
» de la part du Souverain de tous les
» François, dont les uns sont dans nô-
» tre ancienne terre en aussi grand
» nombre que les brins d'herbes sont
» dans vos Prairies, les autres sont dans
» de nouvelles terres fort éloignées, d'au-
» tres sont dans cette terre au Levant, au
» Midi & ici, dont le nombre est égal
» aux feuilles des arbres: je suis re-
» venu, dis-je, pour vous apporter sa
» parole; il m'a donné ordre & plein
» pouvoir de faire la paix de toutes les
» Nations avec les Padoucas; & que
» s'il s'en trouvoit qui gâtasse le
» chemin que je ferois, je n'avois qu'à
» les faire détruire.

» Qu'a-t-il besoin de vous? Il ne
» vous demande rien que la paix en-

» tre vous : il n'a pas besoin de vos » présens, il a tout ce qu'il veut ; il » n'a pas besoin de vos Guerriers, il » en a plus que vous n'avez tous de che- » veux à la tête ; encore une fois il ne » vous demande rien que la paix entre » vous tous ; si vous la faites, alors il » vous protégera & vous secourera : » ainsi je vous annonce à tous, que quand » vous viendrez chez les François, vous » y serez bien reçus à traiter avec eux » les Pelleteries que vous apporterez » pour les Marchandises dont vous au- » rez besoin.

» Puis adressant la parole au Grand » Chef, il lui dit : tu peux dès à présent » faire parler à toute la Nation, afin » qu'on vienne dès ce jour traiter ce » qu'ils ont aux François : faites-moi » aussi amener les Chevaux qu'ils ont » afin que je les traite, parce que j'en » ai besoin pour mon Voyage aux Pa- » doucas.

Les Canzés applaudirent à cette harangue par des *houhou* alongés & répétés à pleine voix : ils dirent à M. de Bourgmont que leurs cœurs étoient remplis de la Parole, qu'ils ne la perdroient jamais, parce qu'ils la mettroient avec leur ancienne Parole, qu'ils la donne-

roient à toute la Nation, pour qu'elle l'enfermât dans son cœur ; qu'ils en feroient de même aux jeunes gens & aux enfans, si-tôt qu'ils auroient les oreilles ouvertes.

Le lendemain dès le matin, toute la Nation ne manqua point de venir au Camp des François & d'amener des chevaux : M. de Bourgmont fit étaler les Marchandises qu'il vouloit donner pour chaque Cheval. Les Canzés après les avoir examinées dirent qu'il n'y en avoit pas assez. M. de Bourgmont leur répondit qu'il n'en avoit jamais tant donné ; cependant après avoir parlé quelque tems, il fit encore mettre deux mesures de Poudre, trente Balles, six branches de Rassade (1) & quatre coûteaux de plus qu'il n'avoit fait sortir pour chaque Cheval. Les Naturels resterent encore environ demie heure à considérer ces Marchandises, puis dirent qu'il n'y en avoit pas encore assez. M. de Bourgmont dit, qu'au moyen de ces Marchandises un Cheval étoit plus que payé : à quoi ils répliquérent que l'année précédente il étoit venu des François qui leur en avoient donné le double, qu'un Parti des Illinois étoit venu

(1) Chaque branche de rassade fait un collier double.

de même pour traiter leurs Chevaux & leurs Esclaves, qu'ils leur avoient offert le double des marchandises que M. de Bourgmont leur présentoit ; mais qu'il n'avoient pas voulu leur en traiter, sçachant que M. de Bourgmont en auroit affaire pour son Voyage des Padoucas, & qu'ils ne leur avoient traité qu'une quinzaine d'Esclaves dont ils avoient payé le double de l'ordinaire. On parla encore long-tems de part & d'autre : dans cet intervalle un des Canzés qui avoit amené un Cheval pour traiter, s'en retourna au galop jusqu'à son Village.

Monsieur de Bourgmont voyant cela, sortit de sa Tente paroissant fâché, ou au moins de fort mauvaise humeur, & fut se promener le long de la Riviere. Après deux heures d'absence, il revint & défendit à tous les François de traiter quoi que ce fût avec les Canzés ; ceux-ci crurent avec raison que M. de Bourgmont étoit en colére, parce qu'ils venoient d'apprendre que ce Commandant avoit pris ses mesures avec le Grand Chef des Missouris pour aller aux Padoucas sans eux. En conséquence, de ce qu'ils voyoient & de ce qu'ils sçavoient, les Canzés s'assemblerent

& tinrent Conseil pendant quatre heures, après lequel le Grand-Chef de la Nation & douze Chefs de Guerre vinrent avec le Calumet de paix trouver M. de Bourgmont, lui donnerent à fumer & aux François de sa suite, se mirent à pleurer à ses pieds, & à le frotter avec leurs mains de haut en bas suivant leur usage, en lui demandant s'il étoit fâché. M. de Bourgmont leur répondit qu'il ne l'étoit point, que chacun étoit maître de sa Marchandise : ils furent contens de cette réponse, & dans l'instant ils étendirent par terre une robe de Bœuf, sur laquelle ils mirent M. de Bourgmont & le porterent à la cabanne du Grand Chef qui le harangua en ces termes:

» Mon Pere, nous avons remarqué » que tu étois fâché contre nous, car » tes yeux nous ont blessé le cœur com- » me des flêches; avant de te voir, nous » nous sommes informés de ce que di- » soit ton cœur, & nous avons appris que » tu voulois nous abandonner; nos cœurs » depuis ces paroles ont toujours pleuré » & pleurent encore. Quoi donc! tu veux » nous laisser, & partir demain par eau » dans tes Pirogues avec les Missouris » & les Osages que tu feras aller par » terre pour passer chez les Othouez,

» les Aïaouez & les Panimahas qui
» iront tous avec toi aux Padoucas ?
» Nous te prions de nous prendre avec
» toi & les autres ; nous sommes au
» moins cinq cens Guerriers tous prêts
» à te suivre & à faire tout ce que tu
» diras ; ils porteront tout ce que tu as
» à porter pour ton Voyage , quand
» même tu en aurois deux fois plus :
» nous te promettons de ne point t'aban-
» donner, soit que tu fasses la paix, soit
» que tu fasses la guerre; tu peux comp-
» ter sur nous comme sur les François
» qui sont avec toi : tu n'auras qu'à
» parler, & tu seras obéi à l'instant mê-
» me. Voilà cinq Esclaves dont nous te
» faisons présent, deux Chevaux & des
» Pelleteries que nous te prions de re-
» cevoir de la part de toute la Nation
» qui te prie par nôtre bouche de croire
» que nous sommes tes enfans.

M. de Bourgmont satisfait de leur harangue, leur répondit qu'il acceptoit leur service & qu'ils auroient lieu d'être contens de lui ; mais qu'ils ne fussent point menteurs & ne le quittassent point à sept ou huit journées dans les Prairies sur le chemin des Padoucas ; & que si cela arrivoit, il sçauroit bien le leur faire payer chérement : ils lui promirent qu'ils ne l'abandonneroient pas.

M. de Bourgmont avant de retourner à son Camp leur dit : » vous n'avez qu'à » haranguer dans votre Village, & » amener demain vos Esclaves & vos » Chevaux ; apportez aussi ce que vous » aurez à traiter, parce que je veux par- » tir incessamment.

Le lendemain les Canzés vinrent à six heures du matin ; ils amenérent six Esclaves, cinq Chevaux qui leur restoient, & des Vivres qu'ils traiterent à M. de Bourgmont, & tout le monde fût content. Dans ce même tems plusieurs Missouris étant tombé malades, leurs camarades firent des Cajeux pour les conduire à leur Village par eau sur ces voitures, ne pouvant faire le Voyage par terre. Le même jour mourut l'autre femme Padoucas que M. de Bourgmont emmenoit avec lui pour la rendre à sa Nation.

Le jour suivant, les Canzés vinrent de grand matin avec des Vivres & des Pelleteries qu'ils traiterent aux François. Les Osages frappés de la crainte de gagner la maladie, partirent tous le même jour dès le matin pour retourner chez eux ; de sorte que de tous les Naturels qui avoient suivi M. de Bourgmont jusqu'à ce moment, il ne lui restoit plus que le Grand Chef des Missouris

& une vingtaine de ses Guerriers, qui promirent tous à ce Commandant de ne point l'abandonner.

Les Canzés de leur côté, pour prouver à M. de Bourgmont combien ils l'aimoient, lui présenterent en grande cérémonie la fille de leur Grand Chef, qui n'étoit âgée que de treize à quatorze ans au plus, & lui dirent qu'ils la lui amenoient pour qu'il se mariât avec elle, afin qu'il fût leur gendre & qu'il protégeât leur Nation. Ce Commandant leur répondit qu'il l'accepteroit volontiers s'il n'étoit point marié; mais qu'il n'étoit point permis aux François d'avoir deux femmes. Ils lui répliquérent qu'il le pouvoit, puisqu'il étoit Chef (1); il leur dit de nouveau qu'il ne le pouvoit & qu'il devoit donner l'exemple aux François. Les Canzés voyant qu'il n'y avoit rien à espérer de son côté, la lui présenterent pour son fils, afin, disoient ils: » que l'ayant » épousé il soit notre Grand Chef: » de cette sorte tu seras notre verita- » table Pere & nous te prions de ne la » pas rebuter. Le Commandant ré-

(1) Il est permis aux Chefs de ces Nations d'avoir plusieurs femmes qui ne demeurent jamais ensemble..... Le Grand Chef en a ordinairement une dans chaque Village.

pondit que ſon fils étoit encore trop jeune pour le marier, puiſqu'il n'avoit encore que dix ans; que quand il ſeroit grand, s'il vouloit la prendre pour ſa femme, il y conſentiroit volontiers. Le Grand Chef parut content, & ajouta qu'il la garderoit quelques années pour attendre ſa volonté. M. de Bourgmont ſe débarraſſa ainſi d'eux par cette défaite.

Le vingt-un M. de Bourgmont fit partir ſix Canzés, pour aller aux Othouez les avertir de venir le joindre dans le chemin des Padoucas, comme ils le lui avoient promis. Le lendemain les Canzés furent au camp prendre M. de Bourgmont avec trois François pour le régaler.

Le vingt-trois les Pirogues partirent pour le Fort d'Orléans, chargées des Malades, des Eſclaves & des Pelleteries que les François avoient traités. M. de Bourgmont ſeroit auſſi parti par terre avec ſa troupe, ſi ce n'eût été qu'un Cheval ſe trouva de moins. Sur le ſoir quatre Chefs Canzés arriverent, accompagnés de pluſieurs Vieillards, & menans deux Chiens à l'attache. Ils ſe mirent à pouſſer des gémiſſemens & à lui dire : » Voilà deux Chiens que » nous t'amenons pour te régaler & tes

» Guerriers: nous te donnons avis en » même tems que nous sçavons celui » qui a pris le Cheval que tu crois per- » du ; c'est un Aïaouez avec une de » nos femmes qui l'ont enlevé cette » nuit ; nous l'avons fait poursuivre » par trois de nos jeunes gens, ils lui » donneront la chasse jusqu'à son Villa- » ge, & s'ils l'attrapent, ils t'apporte- » ront sa chevelure ; nous te prions de » n'être pas fâché contre nous, car ce » n'est pas notre faute, & nous vou- » lons te rapporter la Marchandise que » tu nous a donnée pour ce Cheval ». M. de Bourgmont leur répondit : » Je » crois bien que ce n'est pas votre fau- » te ; mais vous deviez m'avertir plu- » tôt : d'ailleurs faute de ce cheval, je » serai embarassé pour faire porter mes » effets & mes munitions «. Les Canzés lui repartirent aussi tôt : » Tu sçais bien » ce que nous t'avons promis ; nous » avons assez de monde pour porter » tes munitions, en aurois-tu six fois » autant «. En effet le lendemain les Canzés se rendirent au Camp, & firent porter par les jeunes gens les havresacs des soldats & tout ce qui n'avoit pû se mettre sur les chevaux. On partit ce même jour vingt-quatre Juillet à six heures du matin, & cette petite armée

se rangea en bataille sur la hauteur du Village, & de-là on marcha Tambour battant.

Le Grand Chef des Canzés donna ordre à son Mestre de Camp de commander ses Guerriers ; il joignit ensuite M. de Bourgmont. Après avoir marché environ une lieue & demie le long d'une petite Riviere, on campa, le Grand Chef des Canzés ayant ordonné à son Mestre de Camp de marquer le Camp sur deux lignes, la tête faisant face à l Ouest où on alloit. Les François étoient à droite, ensuite les Missouris, & les Canzés à la seconde ligne. Cet ordre n'étant pas fort intéressant, je ne parlerai point des autres campemens, non plus que de beaucoup d'autres choses que je regarde comme inutiles dans ce Voyage, puisque le Lecteur n'en seroit pas plus instruit.

Quand on eut campé, les Canzés vinrent dire à M. de Bourgmont : » Ne » t'étonnes pas si nous avons fait si peu » de chemin aujourd'hui ; c'est ici que » nous devons nous assembler ; nous » emmenerons avec nous nos femmes, » & une partie de nos plus grands en- » fans que nous avons résolu entre nous » de mener avec ta permission jusqu'à » cinq ou six petites journées d'ici,

» où il y a beaucoup de Bœufs : nous
» en tuerons, nos femmes feront sé-
» cher la viande & l'emporteront à
» notre Village ; ces Viandes leur aide-
» ront à vivre jusqu'à notre retour, &
» nous continuerons notre Voyage avec
» toi jusqu'aux Padoucas, comme nous
» t'avons promis avant de partir.

M. de Bourgmont envoya le lendemain matin un Canadien & deux Canzés aux Othouez, pour avertir le Grand Chef de ne pas manquer de le venir joindre avec une troupe de ses Guerriers sur son passage, pour l'accompagner aux Padoucas.

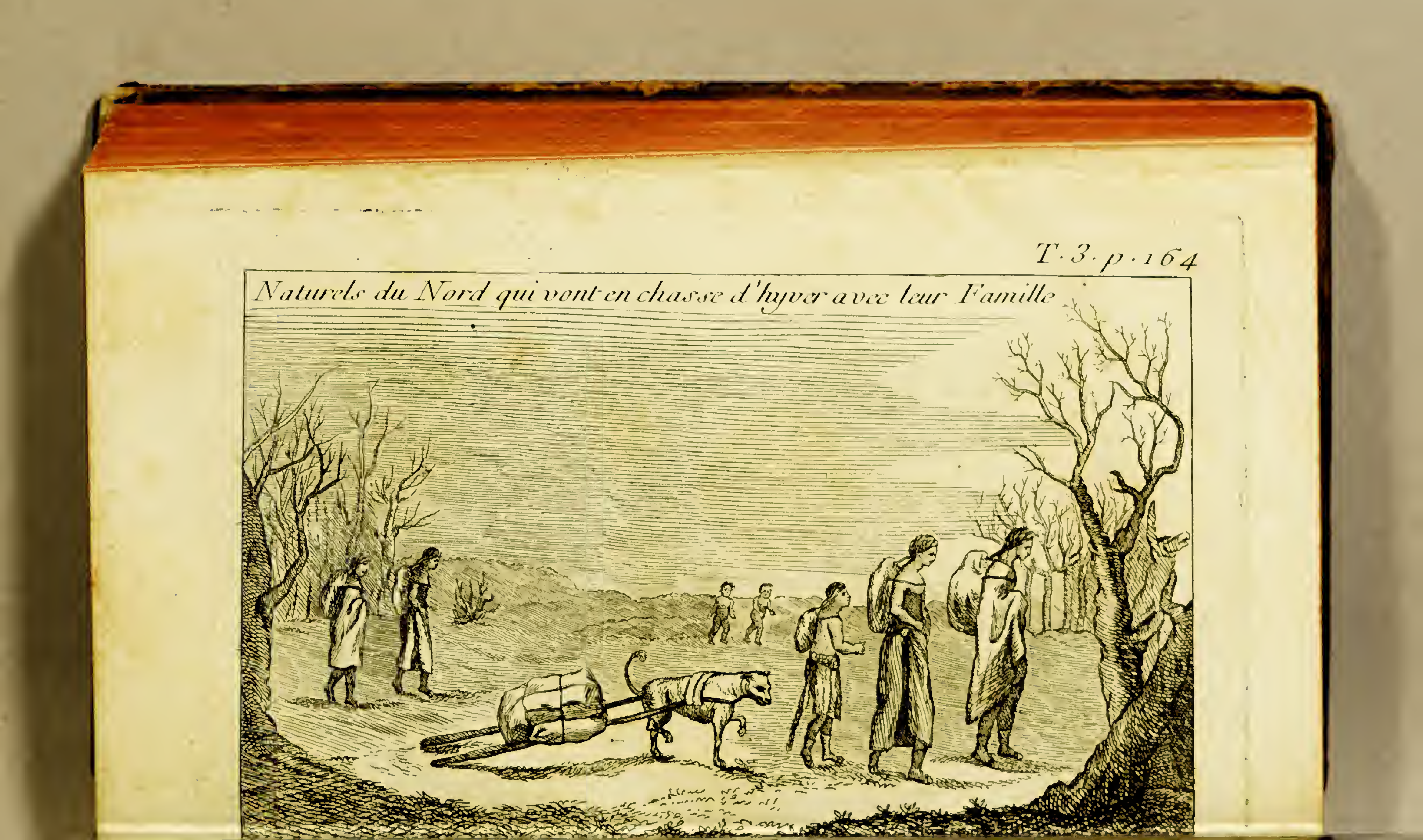
Le vingt-cinq, le vingt-six & le vingt sept, on ne fit en tout que cinq lieues & demie; on passa trois Ruisseaux & deux petites Rivieres ; on alloit à très-petites journées, à cause des femmes & des enfans qui portoient de bonnes charges. M. Renaudiere se posta sur le chemin où toute la Troupe défilloit: il compta trois cens Guerriers, y compris les Chefs des Canzés, trois cens femmes, environ cinq cens enfans, & au moins trois cens chiens qui trainoient une partie de leur bagage. Voici comment ils s'y prennent pour se servir de ces chiens, comme ailleurs on se sert

de chevaux. Ils couvrent le dos du chien d'une peau avec ſon poil, ils le ſanglent & lui mettent un poitrail : ils choiſiſſent deux perches groſſes comme le bras & de la longueur de douze pieds, ils attachent les deux bouts des perches à un demi-pied de diſtance, mettant ſur la ſelle du chien la courroye qui lie les deux perches ; ils attachent un cercle en long ſur les deux perches derriere le chien, ſur lequel ils diſpoſent leurs charges. Un chien traîne les peaux néceſſaires pour faire une cabanne à loger dix à douze perſonnes, ils traînent en outre les plats, les chaudieres & autres uſtenciles.

Les femmes portent des charges qui étonnent les François qui n'ont pas encore vû cette Nation : les filles portent auſſi des charges aſſez peſantes pour leur âge ; auſſi ne font-elles que trois à quatre lieues par jour.

Les Naturels dans ces petites journées tuoient plus de Chevreuils qu'il n'en falloit pour nourrir toute la Caravanne : les jeunes gens, outre les havreſacs qu'ils portoient, racommodoient les ſouliers des François, leur en faiſoient même de neufs : dans ces Voyages les François & les Naturels

T. 3. p. 164



Naturels du Nord qui vont en chasse d'hyver avec leur Famille

portent les mêmes souliers ; j'en ai donné la description (1).

Le vingt-huit & le vingt-neuf on passa plusieurs Ruisseaux & quelques petites Rivieres, des Prairies, des Bosquets, & par-tout on trouvoit beaucoup de gibier.

Le trente M. de Bourgmont se trouva fort mal. Il avoit fait tous ses efforts pour cacher sa maladie ; mais enfin ne pouvant plus même se tenir à cheval, il se fit faire un brancard pour retourner au Fort d'Orleans où il comptoit se rétablir ; avant de partir il donna ordre à tout. Il envoya le nommé Gaillard avec des Esclaves Padoucas, pour dire à leur Nation que M. de Bourgmont étant tombé malade en allant chez eux, il étoit contraint de s'en retourner chez lui pour se remettre en bonne santé, & qu'aussitôt qu'il seroit rétabli, il reprendroit la route des Padoucas, pour les mettre en paix avec toutes les Nations ; enfin qu'ils n'avoient qu'à dire aux Padoucas tout ce qu'ils sçavoient au sujet de ce Voyage. Ensuite il recommanda fortement aux Canzés de ne faire aucun mal à ces Esclaves Padoucas ; ils

(1) Voyez Tome II. Chap. XIV.

le promirent & aſſurerent qu'ils en auroient ſoin pendant leur chaſſe.

Les Canzés continuerent leur marche pour faire leur chaſſe, & dirent qu'ils donneroient deux de leurs jeunes gens pour conduire les deux Eſclaves, à chacun deſquels ce Commandant donna une couverte de Limbourg rouge, deux chemiſes à Gaillard, une à chaque Eſclave que celui-ci reconduiſoit ; un petit paquet de Vermillon, de la Raſſade, une Chaudiere, une Hache, des Halênes & quelques coûteaux : trois livres de Poudre à Gaillard & des Balles à proportion pour être en état de ſe ſervir de ſon fuſil. M. de Bourgmont lui donna auſſi des Lettres pour les Eſpagnols en cas qu'il en trouvât, de même qu'un Paſſeport écrit en Eſpagnol auquel il appoſa ſon cachet ; il écrivit auſſi une Lettre en Latin pour l'Aumônier s'il y en avoit un : il inſtruiſit Gaillard & les deux Eſclaves Padoucas de ce qu'ils avoient à faire & à dire ſelon les circonſtances.

Sur le ſoir du même jour, le Grand Chef des Othouez arriva au Camp avec quatre de ſes Guerriers : il venoit pour ſçavoir où étoit M. de Bourgmont.

Il le trouva, & lui dit qu'une bonne partie de ses Guerriers l'attendoient sur le chemin des Padoucas pour aller avec lui; qu'il venoit prendre ses ordres, & qu'il étoit bien fâché de le voir malade.

M. de Bourgmont lui parla, retourna aux Canzés, laissa toutes les Marchandises dans la cabanne du Grand Chef des Canzés, & un Sergent avec un Soldat pour les garder jusqu'à son retour, qui seroit aussi-tôt sa guérison. Il recommanda expressément au Sergent de lui faire sçavoir des nouvelles du François qu'il avoit envoyés aux Padoucas, & de lui mander tout ce qu'il pourroit apprendre de cette Nation par les Naturels.

Enfin ce Commandant partit des Canzés le 4 Août dans une Pirogue; il avoit avec lui Messieurs de Bellerive & Renaudiere, un Soldat, le Grand Chef des Missouris avec un de ses Guerriers: il arriva le cinq au Fort d'Orleans.

CHAPITRE X.

Harangue de M. de Bourgmont aux Nations assemblées : Harangue du Député des Padoucas & des autres Chefs : Départ des Canzés : Arrivée aux Padoucas : Réception honorable que les Padoucas font aux François.

LE six Septembre le sieur Dubois, Sergent, écrivit à M. de Bourgmont au Fort d'Orleans, que le François & les deux Esclaves Padoucas étoient arrivés à cette Nation le vingt-cinq Août ; qu'ils avoient rencontré des Chasseurs Padoucas à une demie-journée du Village de ces Chasseurs ; que les Esclaves avoient fait le Signal de leur Nation, en jettant trois fois leurs robes par-dessus leurs têtes, & que le François avoit salué avec le Pavillon que M. de Bourgmont envoyoit au Grand Chef des Padoucas. On s'approcha, on se parla, on se reconnut ; mais les deux Canzés qui les accompagnoient eurent grande peur se voyant seuls parmi des gens avec qui

qui ils étoient en Guerre. Les deux Esclaves qui s'en apperçurent parlerent à leurs Compatriotes qui caresserent les Canzés, les firent fumer & les menérent tous à leur Village. Les Esclaves arrivés chez eux, parlerent beaucoup de la générosité de M. de Bourgmont qui les avoit rachetés, ils dirent tout ce qu'il faisoit pour les mettre tous en paix; enfin ils exaltérent les bontés, le mérite & la valeur des François, ensorte que leur discours fait en présence du Grand Chef & de toute la Nation répandit la joye dans ce Village, d'où on l'envoya annoncer à toute la Nation.

Le François fut conduit en pompe chez tous les petits Chefs, qui lui firent toutes les politesses & amitiés possibles à leur maniere : ils en firent à peu près autant aux deux Canzés qui l'accompagnoient. On leur avoit dit que le Pavillon qu'ils voyoient, étoit le Symbole de la Paix & la parole du Souverain des François, & que dans peu toutes les Nations seroient comme freres & n'auroient qu'un cœur.

L'allégresse étoit générale, & on attendoit la fin de tout cela avec impatience, & on n'avoit d'autre désir

que la santé de M. de Bourgmont.

Le Grand Chef des Padoucas ayant vû le fusil du François, étoit dans la plus grande admiration, ne pouvant encore comprendre ni sa construction ni ses effets extraordinaires, n'en ayant jamais vû d'autres : le François le tira en présence du Grand Chef & de tous les Guerriers qui en furent également épouvantés ; le Grand Chef l'auroit bien voulu avoir en propre ; mais il ne sçavoit pas s'en servir : le François lui apprit à le charger & à le tirer, & le lui donna. Le Grand Chef lui fit présent d'un beau Cheval & d'une belle robe de Bœuf.

Le Grand Chef fut si rassuré, & crut si bien qu'il n'y avoit plus de Guerre, qu'il envoya vingt Padoucas avec le François & les deux Canzés, pour aller joindre les autres Canzés qui étoient encore en chasse où on les avoit laissés. Les Canzés furent d'abord surpris de voir une troupe de Padoucas ; mais ils en revinrent dès qu'ils virent le François & les deux Canzés qui prirent le devant & vinrent à eux.

Les Canzés les reçurent très-bien & les régalerent pendant trois jours. Le quatriéme jour les Padoucas retour-

nerent à leur Nation, où ils raconterent la bonne réception que les Canzés leur avoient faite, ce qui les confirma que les François mettoient toutes les Nations en paix; & pour leur en donner des preuves constantes & réelles, ils emmenerent avec eux cinquante Canzés, & trois de leurs femmes, qui tous furent reçus à leur tour par les Padoucas avec toutes les marques d'amitié qu'ils auroient pû témoigner à leurs propres freres.

Les Canzés en arrivant donnerent aux Padoucas, suivant l'usage, leurs fusils & leurs robes, sçachant bien qu'ils en seroient indemnisés; les Padoucas les reçurent avec de grandes cérémonies & démonstrations de joye: en même tems les Padoucas firent présent aux Canzés de douze Chevaux d'Espagne, avec une grande quantité de robes matachées (peintes) & des peaux de Chevreuils matachées & garnies de Porc-Epi; ils les menerent ensuite dans leurs cabannes, où ils les régalerent pendant deux jours avec profusion. Au bout de ce tems le François les renvoya avec la Lettre pour M. de Bourgmont, qui contenoit la bonne réception qu'ils s'étoient

faite les uns aux autres. Ils avoient avec eux cinq Padoucas pour aller voir le Commandant François : il lui mandoit encore que pour lui il avoit été retenu par le Grand Chef des Padoucas, qui devoit le conduire dans les autres Villages, & prouver par sa présence avec le Pavillon & les Armes des Canzés, que tout ce qu'il leur avoit fait dire étoit réellement vrai.

Quoique toutes ces Nations dussent se regarder comme étant dès-lors en paix les unes avec les autres, cependant les dernieres cérémonies n'étant point faites encore solemnellement, elles n'étoient point sans quelque crainte de part & d'autre ; il pouvoit y avoir quelque Parti en campagne, qui ne sçachant point les préparatifs que l'on faisoit pour conclure la Paix dans les regles, viendroit fondre sur eux à l'improviste. Les cinq Padoucas arriverent chez les Canzés dans un tems qui fit renaître avec raison la frayeur qui étoit éteinte en eux.

Les cinq Padoucas furent en très bonne intelligence avec les Canzés jusques à trois journées de la Nation de ces derniers. Comme on cabannoit pour passer la nuit, il arriva plusieurs

Canzés qui venoient de leur Village, & qui apprirent aux arrivans la mort d'une Conſidérée : la différence de la Langue ne permit pas aux Padoucas d'entendre ce qu'ils ſe diſoient. Les Canzés à la nouvelle de cette mort jetterent les hauts cris : les Padoucas qui en ignoroient le ſujet, crurent que les autres s'animoient pour les tuer ; ils en prirent l'épouvante, ils eurent grande peur & s'enfuirent furtivement chez eux.

Les Canzés à leur arrivée dans leur Village, raconterent cet événement au Sergent & au Soldat qui gardoient les Marchandiſes, afin qu'on ne leur imputât point une faute ſemblable. Le Sergent en donna avis ſur le champ à M. de Bourgmont, qui envoya M. de S. Ange à cheval aux Canzés avec trois Soldats, pour être mieux inſtruit. Cet Officier rendit compte à ſon Commandant de ce qu'il avoit appris & comment la choſe s'étoit paſſée.

Quoique M. de Bourgmont ne fût que convaleſcent, il ſe prépara pour ſon départ, & partit en effet du Fort d'Orleans par eau le 20 Septembre, & arriva aux Canzés le 27 du même mois avec M. ſon fils, M. Renaudiere,

le Chirurgien Major & neuf Soldats; il envoya le même jour aux Othouez, pour avertir leur Grand Chef de venir le joindre avec une partie de ses Guerriers pour l'accompagner aux Padoucas.

Il y a apparence que le retour des cinq Padoucas effrayés avoient répandue l'allarme dans la Nation, & que le nommé Gaillard qui y étoit resté jusqu'alors, avoit jugé à propos pour les rassurer, d'aller lui-même avec des Padoucas au devant de son Commandant, qui de son côté devoit être inquiet de l'effet qu'auroit produit le retour précipité des cinq Padoucas dans leur Village. On vit donc arriver ce François le 2 Octobre au Camp des Canzés, avec trois Chefs de Guerre des Padoucas & trois de leurs Guerriers. M. de Bourgmont en ayant été averti, les reçut avec son Pavillon déployé, fut au-devant d'eux, leur fit beaucoup d'honnêteté à leur façon, fit mettre les Troupes sous les armes; on fit trois décharges. Les Chefs des Padoucas se tinrent fort honorés & furent très-contens de cette réception, quoique ces décharges les étonnassent beaucoup par ce bruit qui leur étoit nouveau.

M. de Bourgmont les fit ensuite asseoir dans sa Tente, & fit mettre sur eux des couvertures de Limbourg rouges, ce qui, suivant eux, les couvrit de gloire : il leur fit aussi présent de plusieurs Marchandises à leur usage. D'un autre côté les Canzés avoient commencé la réception, en enlevant leurs arcs, leurs fléches & leurs robes de Bœuf; ce qui n'étonna point les Padoucas qui sçavoient bien n'y devoir rien perdre.

Gaillard expliqua à son Commandant le sujet de son Voyage, qui étoit qu'après l'allerte que les cinq Fuyards avoient donnée, il avoit si bien rassuré le Chef des Padoucas & toute sa Nation, que ce Grand Chef s'étoit déterminé à venir au devant du Chef François avec six cens Guerriers & leurs familles, pour le recevoir honorablement à sept journées de ce Camp; que l'on attendoit encore beaucoup d'autres Padoucas qui venoient & n'étoient pas bien loin, puisqu'en partant il avoit vû la fumée qui étoit leur Signal; que ce Grand Chef s'avançoit encore plus près, pour être plus à portée d'apprendre des nouvelles du Chef François; que c'étoit pour l'en avertir qu'il l'avoit envoyé

vers lui ; qu'il lui avoit donné ces six hommes pour venir aux Canzés & sçavoir s'il seroit en état d'arriver dans peu.

Le Grand Chef des Padoucas avoit recommandé à ces six hommes d'aller par où il leur disoit ; il leur fixa sept jours de marche pour aller aux Canzés, quatre jours de séjour ; & leur enjoignit de revenir au bout de sept autres jours lui donner des nouvelles du tems que pourroit arriver le Chef François, afin qu'il pût le recevoir en cérémonie & avec les honneurs convenables.

Le sieur Quenel, Canadien, arriva le 4 Octobre. Il venoit des Othouez, où M. de Bourgmont l'avoit envoyé pour les avertir de venir le joindre à son Camp des Canzés ; le Grand Chef & sept Chefs de Guerre de cette Nation arriverent avec lui. Le lendemain de grand matin, arriverent aussi six Chefs de Guerre des Aïaouez. M. de Bourgmont fit aux uns & aux autres un très-bon accueil & les reçut d'une maniere qui les satisfit.

Ce Commandant fit faire un grand feu vis-à-vis & auprès de sa Tante qui étoit à la tête du Camp, assembla tous les Chefs qui étoient en ce lieu, s'assit

à la porte de sa Tante faisant face au feu, fit asseoir les Chefs des Padoucas à sa droite, ensuite le Grand Chef des Missouris, puis les Chefs des Othouez, & après eux ceux des Aïaouez, & enfin les Chefs des Canzés tout autour du feu, avec quantité de Guerriers de toutes ces Nations; il fit placer à sa gauche Messieurs de S. Ange & Renaudiere.

Quand tous furent ainsi placés, M. de Bourgmont se leva, & adressant la parole à tous ces Chefs, il leur fit la harangue suivante :

» Mes amis, je suis bien aise de vous » voir tous assemblés ici dans ce jour, » pour vous annoncer que je suis venu » de la part du Souverain de tous les » François, qui est de l'autre côté de » la grande Eau dans notre ancienne » Terre, d'où il fait entendre sa Parole » à tous les François qui sont dans » notre ancienne Terre, de même qu'à » ceux qui sont répandus dans toutes » les Terres éloignées : je viens aussi » de la part du Grand Chef des Fran» çois de ce Pays qui est près de la » grande Eau, pour vous déclarer » que la volonté de notre Souverain » est que vous viviez tous en paix

» comme des freres,si vous voulez qu'il
» vous aime & qu'il vous protége.
» Cessez donc de répandre le sang des
» hommes : contentez-vous de répan-
» dre celui des animaux pour en man-
» ger la viande ensemble ; dormez à
» présent en repos : je viens essuyer vos
» larmes, chasser la crainte loin de
» vous & vous mettre tous en paix ;
» goûtez-en les douceurs si long-tems,
» que vos arriére-petits-fils ne sça-
» chent pas même ce que signifie le
» nom de Guerre ; vivez donc tous en
» bons amis, & traitons tous ensemble
» les choses dont nous avons besoin ;
» & puisque dès ce jour vous voilà
» presque tous assemblés ici, il est bon
» que vous fassiez tous ensemble la
» Paix,& que vous fumiez tous dans le
» même Calumet, pour ensuite trai-
» ter tous les uns avec les autres com-
» me nous faisons avec tous nos Alliés.

Tous les Chefs de ces différentes Nations se leverent & dirent tous d'une voix : » Nous en sommes très-
» contens, nous te l'avons promis, &
» tu verras que nos pieds n'iront que
» suivant notre parole, puisque nous
» n'avons d'autre volonté que la tien-
» ne « : Dans le même moment ils se

donnerent à fumer dans leurs Calumets de Paix ; ils se firent les uns aux autres des honnêtetés selon leurs coûtumes, & l'on vit paroître sur leurs visages cette joye qui satisfait, & qui est le fruit délicieux que la Paix fait goûter à ceux qui l'aiment.

Quelque tems après, le Chef des Padoucas harangua & dit : » Mes amis, » il n'y a que trop long-tems que le » Soleil est rouge & couvert de nuages. Puisque le Chef François nous » améne les beaux jours, profitons-en ; » nettoyons les chemins qui vont de » vos Villages aux nôtres : jusqu'à présent ils ont été pleins de ronces & » d'épines, il est bon que vous & nous » les nettoyions, & que nous ne marchions plus que par le même chemin : » ne nous cachons plus dans les Bois » pour nous surprendre ; marchons » dans les Prairies en plein air, afin » que ce même Soleil nous éclaire ; » soyons à l'avenir autant amis que » nous avons été ennemis : notre cœur » n'est point double, je crois que le » vôtre ne l'est pas non plus. Il est donc » bon que nous fassions la Paix dès ce » jour, en attendant que le Chef François qui vient à nos Villages l'appor-

Harangue du Député des Padoucas.

» te à toute la Nation. Alors vous
» verrez que nous avons beaucoup de
» Chevaux, de Pierres bleues & de Pel-
» leteries, qui ne nous sont point ché-
» res, & nous ne les regrettons pas,
» mais nous les donnons volontiers.

Après cette harangue, on les fit manger des viandes apprêtées pour eux. A six heures du soir, les Padoucas chanterent & firent les danses de Paix, qui sont des espéces de Pantomimes qui représentent les plaisirs innocens de la Paix. Ils danserent en présence de tous les Chefs à qui ils donnerent à fumer pour terminer la Fête : cette danse est agréable pour ceux qui la comprennent.

Le 6 Octobre, M. de Bourgmont fit faire trois lots de Marchandises, un pour les Othouez, un pour les Aïaouez, & un pour les Panimahas qui étoient arrivés dans ces intervalles. Ce Commandant fit mettre dans ces lots de la Poudre, des Balles, du Vermillon, de grands & petits Couteaux, de la Rassade, des Haches, des Pioches, des Alênes, des Tireboures, des Pierres à fusils & autres Marchandises à leurs usages. Il fit ensuite venir les Chefs de ces trois Nations ; lorsqu'ils furent arrivés il leur dit :

» Mes chers amis, je vous ai envoyé
» chercher, pour vous emmener avec
» moi aux Padoucas faire la paix tous
» ensemble avec eux ; je suis bien-aise
» que vous soyiez arrivés, afin qu'en at-
» tendant vous fassiez la Paix avec les six
» qui sont ici : voyez entre-vous si vo-
» tre cœur n'y répugne point. « Ils ré-
pondirent tout haut : » Cela est bon,
» mon Pere, nous n'avons point d'autre
» volonté que la tienne, & en cela nos
» cœurs & nos paroles n'ont qu'une
» même bouche.

Tous ces Chefs donnerent à fumer aux Chefs Padoucas, & fumerent tous ensemble dans le même Calumet de Paix; ils se firent des harangues les uns aux autres, & se donnerent les plus sincéres témoignages d'une véritable réconciliation.

Après cette cérémonie, le Grand-Chefs des Panimahas fit sa harangue à M. de Bourgmont en ces termes: » Mon
» Pere, il est bon que nous fassions la
» paix avec les Padoucas pour plusieurs
» raisons. D'abord nous serons plus as-
» surés chez nous, & nous en dormi-
» rons mieux ; de plus nous ferons nos
» chasses sans crainte : en outre nous
» aurons des Chevaux pour porter nos

» bagages quand nous irons hyverner ;
» ils rapporteront nos viandes, & ni
» nous, ni nos femmes, ni nos enfans,
» ne seront point écrâsés sous la charge
» quand nous reviendrons.

Monsieur de Bourgmont leur dit :
» Cela est bon, mes amis, demain je fe-
» rai tout préparer afin de pouvoir par-
» tir après demain. La veille du départ,
» le Grand-Chef des Canzés fut avec son cortége ordinaire inviter M. de Bourgmont, M. son fils, & M M. de Belle-Rive & Renaudiere de venir en festin dans sa cabanne; il envoya aussi chercher les six Padoucas, les Chefs des Aïaouez, des Othouez, des Missouris & des Panimahas.

Quand tous les Conviés furent assis sur des nates autour du feu qui est toujours au milieu de la cabanne, le Grand-Chef des Canzés dit à M. de Bourgmont : » Mon Pere, je t'ai prié de ve-
» nir chez moi manger avec les Fran-
» çois de ta Suite ; j'ai aussi invité les
» Chefs des Nations qui sont ici avec
» toi, parce que j'ai pensé que tu n'en
» serois pas fâché «. M. de Bourgmont
» lui dit : » Tu as bien fait d'en agir
» ainsi.

Ils mangerent de toutes les viandes

apprêtées, qui sont ordinairement en profusion; elles sont toutes ou bouillies ou rôties; la diversité des viandes fait celle des mets.

Après le repas, le Grand-Chef des Canzés dit à M. de Bourgmont : » Mon Pere, comme tu veux partir de» main, tu n'as qu'à dire ce que tu sou» haites que je fasse & mes Guerriers » aussi, pour t'accompagner aux Pa» doucas «. M. de Bourgmont leur répondit : » N'en prends que cinq ou six » avec toi, il y en aura assez; car je » veux faire diligence à cause que le » froid approche «. Puis il dit aux Chefs des autres Nations, qui étoient présens : » Vous pouvez renvoyer vos » Guerriers chez eux, je ne vous de» mande que deux Chefs par Nation. Ils lui répondirent : » Tu es le maître, » ainsi tu peux parler, tu seras obéi ; » & ceux qui doivent aller avec toi vont » se préparer «.

M. de Bourgmont leur dit ensuite : » Je n'emmène que peu des gens avec » moi, parce que vous voyez ici les » six Padoucas qui sont venus ap» porter la parole de toute leur Na» tion; vous avez fait alliance dès ici » avec eux, vous avez fumé tous en-

» semble dans le Calumet de Paix : vous
» avez dansé & mangé en ma présence
» plusieurs fois ; de plus vous m'avez
» donné votre parole, & je crois que
» vous me la tiendrez «, Tous les Chefs
» de ces Nations lui dirent : » Oui mon
» Pere, nous te tiendrons parole, &
» tu ne pourras point dire que nous
» sommes des menteurs : tu sçais que ta
» volonté est la nôtre ; mais nous souf-
» frons d'être si éloignés des François,
» car nous manquons de Marchandises.
» sur-tout de Poudre & de Balles «. M.
de Bourgmont leur promit qu'il leur
envoyeroit desFrançois leur porter des
Marchandises pour les traiter avec eux,
Ils lui dirent : » Cela est bon, car nous
» avons beaucoup des Pelleteries,& sur-
» tout de Castors ; nous les leur trai-
» terons,& ils seront contens.

Le lendemain matin huit Octobre ; on partit des Canzés avec tout le bagage & le Pavillon déployé. M. de Bourgmont à la tête, les François de sa suite & les Naturels qu'il avoit choisi faisoient en tout quarante personnes. Les Marchandises dePrésent furent chargées sur dix Chevaux. Comme on n'étoit parti qu'à neuf heures, on ne fit que cinq lieues, & dans cet espace on tra-

versa une petite Riviere & deux Ruisseaux dans un beau Pays peu boisé.

Avant qu'il fût le neuviéme du mois, on fit partir Gaillard, Quênel & deux Padoucas, pour aller avertir leur Nation de la marche des François. On fit ce jour là dix lieues, on passa une Riviere & deux Ruisseaux.

Le dix on fit huit lieues : on passa deux petites Rivieres& troisRuisseaux. On avoit à droite & à gauche plusieurs Côteaux sur lesquels on appercevoit des Rochers à fleur de Terre. Le long des Rivieres il y a de l'Ardoise ; & dans les Prairies des pierres rougeâtres marbrées, d'un, de deux & de trois pieds hors de terre ; il y en a qui ont plus de six pieds de diamêtre.

Le lendemain onze à huit heures du matin on passa plusieurs Ruisseaux, une petite Riviere, puis celle des Canzés qui n'avoit que trois pieds d'eau ; cependant il fallut décharger les Chevaux. L'on trouvoit sur la route plusieurs Ruisseaux qui sortoient des Côteaux voisins. Cette Riviere des Canzés va droit de l'Ouest à l'Est,& se jette dans celle du Missouri ; elle est très-grosse dans les grandes eaux, parce qu'au rapport des Padoucas elle vient

de fort loin. Les Bois qui bordent cette Riviere retirent quantité de Bœufs & d'autre Gibier. Les Naturels commis pour la Chasse ce jour-là, tuerent deux Bœufs dans le tems qu'on passoit la Riviere. On voit sur la gauche de grands Côteaux d'où sortent des pierres : on fit huit lieues.

Le douze Octobre on fit aussi environ huit lieues. Cette journée, ainsi que la précédente, fut extrêmement diversifiée par la variété des objets ; on traversa huit Ruisseaux, de belles Prairies couvertes de Troupeaux de Cerfs & de Bœufs : la vûe n'étoit point bornée sur la droite, mais l'on voyoit au loin sur la gauche des Côteaux qui présentoient de tems à autres d'anciens Châteaux à les voir de loin.

Le treize on ne marcha que jusqu'à dix heures, pour donner du repos à la Troupe ; pendant ce tems les Chasseurs tuerent tant de Gibier qu'ils voulurent, car les Prairies n'étoient remplies que de Bœufs, de Cerfs & de Chevreuils ; de telle sorte qu'à peine distinguoit-on un Troupeau d'avec l'autre, tant ils étoient nombreux & communs. Ce même jour on traversa un Bois qui avoit près de deux lieues, & un Côteau

assez rude, ce qui parut extraordinaire, parce que jusques là on n'avoit trouvé que de petits Bosquets, dont les plus gros avoient à peine une centaine d'arbres droits comme des Cannes, & trop petits pour retirer le quart des Bœufs & des Cerfs.

Quoique délassés par le séjour, on ne fit le quatorze que huit lieues, parce qu'il avoit fallu passer par des hauteurs, d'où sortent beaucoup de Sources d'une eau très pure, qui forment plusieurs Ruisseaux, dont les eaux réunies font de petites Rivieres qui vont se précipiter dans celle des Canzés; c'est sans contredit cette multitude de Ruisseaux, qui traversant & arrosant ces Prairies à perte de vûe, attirent ces Troupeaux innombrables de Bœufs; mais on éprouva que si la vûe ne se lasse jamais de voir & d'admirer des objets charmans & souvent répétés, le goût au contraire se lasse des mêts les plus recherchés, puisque la Troupe, du moins les François, étoient ennuyés de ne manger que des Filets, des Bosses & des Langues de Bœufs. Ce jour là M. de Bourgmont, pour s'égayer & faire voir son adresse aux Naturels, tua un Bœuf à la course, lui ayant tiré un coup de pistolet dans l'oreille.

Le lendemain quinze, on passa plusieurs Ruisseaux & deux petites Rivieres : c'est sur-tout sur le bord des eaux que l'on trouve ces Bosquets si flatteurs garnis d'herbe dessous, & si nets de toute autres choses, que l'on y pourroit courrir le Cerf à son aise. Le seize on continua le même terrein ; & ses beautés n'ennuyoient point. Outre le gros Gibier, ces Bosquets retirent aussi beaucoup de Dindons ; les Naturels portés à plaire à la Troupe, croyoient flatter son goût en lui apportant le plus délicat du Bœuf ; mais s'étant apperçus qu'elle en étoit dégoûtée, ils tuerent pendant ces deux jours des Poules d'Inde en profusion. On ne fit que treize lieues en ces deux jours.

Le dix-sept on fit assez peu de chemin, parce que l'on ne marcha, pour ainsi dire, qu'à tâton, pour regagner la véritable route, de laquelle on s'étoit écarté les deux jours précédens. On fut enfin rassuré, & on s'apperçut que l'on avoit repris le bon chemin, lors qu'à peu de distance du Camp on vit un Campement des Padoucas, qui paroissoit n'avoir été abandonné que depuis une huitaine de jours. Cette rencontre fit d'autant plus de plaisir, qu'elle annonçoit la proximité de

cette Nation, ce qui encouragea & fut une occasion de camper après avoir fait six lieues seulement, pour de cet endroit faire des Signaux, en mettant le feu à des parties de Prairies que les flâmes avoient laissées à côté. Peu après on répondit par le même Signal, ce qui constata l'arrivée des deux François à qui on avoit donné l'ordre des Signaux.

Le lendemain dix-huit, on partit à cinq heures du matin selon la coûtume : vers les neuf heures on trouva une petite Riviere d'eau saumate (1) : ce fut sur le bord de cette petite Riviere que l'on rencontra un autre Campement des Padoucas, qui paroissoit n'être abandonné que depuis environ quatre jours ; une demie lieue plus loin on fit alte pour dîner ; mais à peine eut on déchargé les Chevaux, que l'on vit une grande fumée à l'Ouest & qui ne paroissoit pas fort éloignée : on y répondit en mettant le feu à de petites parties de Prairies épargnées du feu général (2).

Environ une demie heure après le Signal, on apperçut les Padoucas venir au galop avec le Pavillon que Gail-

(1) C'est-à-dire que l'eau en étoit un peu salée.

(2) Voyez Tome I. Chap. XVI.

lard leur avoit laissé à son premier Voyage. M. de Bourgmont à l'instant ordonna que les François se missent sous les armes ; il étoit à la tête de sa Troupe, & salua trois fois de son Pavillon déployé ces Etrangers : les Naturels qui accompagnoient les François saluerent aussi trois fois, les arrivans en élevant leurs robes autant de fois par dessus leurs têtes. Les Padoucas ayant mis pied à terre, saluerent les François, en leur donnant la main à tous l'un après l'autre.

Après cette premiere Cérémonie, M. de Bourgmont les fit tous asseoir, & leur donna à fumer dans le Calumet de Paix ; cette action étant le sçeau de la Paix répandit dans les deux Troupes une joye générale que l'on ne peut décrire ; les cris de joye qui faisoient retentir l'air d'un bruit éclatant & qui durerent aussi long tems que la Cérémonie, étoient seuls capables de la faire connoître & de l'exprimer.

Les Padoucas ayant fait monter sur leurs Chevaux les François & les Naturels de leur Suite, on partit. Après avoir fait trois lieues, on arriva à leur Camp ; mais on laissa une distance de la portée du fusil entre les deux

Camps. On tendit la Tente de M. de Bourgmont, auprès de laquelle on mit les Armes au Faisceau,& une Sentinelle pour garder l'un & l'autre.

Le Grand-Chef des Padoucas donna ses ordres dans son Camp à la vûe des François. Plusieurs de ses Guerriers vinrent ensuite au Camp ; ils étendirent quatre robes de Bœuf : sur la premiere ils placerent M. de Bourgmont, M. son Fils sur la seconde ; sur la troisiéme M. de S. Ange, & M. Renaudiere sur la quatriéme : ils les porterent à la Cabanne de Campement (Tente) de leur Grand-Chef, qui les régala & leur fit toutes les civilités & amitiés qu'il put à sa maniére. Ces Officiers se retirerent à leur Camp aux approches de la nuit.



CHAPITRE XI.

Harangue de M. de Bourgmont aux Padoucas : Présens que ce Commandant fait aux Padoucas : Belle harangue du Grand Chef des Padoucas : Caresses que ceux-ci font aux François : Mœurs des Padoucas : Arrivée au Fort d'Orléans : Bateaux de peaux : Leur Construction : Politesse naturelle de ces Peuples & de leurs voisins : Commerce avantageux qu'on peut faire avec ces Peuples : Nouvelle preuve de l'origine des Peuples de l'Amérique Septentrionale.

LE lendemain de l'arrivée aux Padoucas, M. de Bourgmont, fit déballer les Marchandises destinées pour cette Nation, & fit faire des tas de chaque espéce de Marchandises, qu'il leur donnoit en Présent : du Limbourg rouge, Limbourg bleu, des Chemises, Fusils, Sabres, Poudre, Balles, Pierres à Fusils, Tirebourres, Pioches, Haches, Miroirs, Coûteaux Flamans, Coûteaux Bucherons, Coûteaux Jambettes,

bettes, Cizeaux, Peignes, Sixtas de Vermillons, un de Chaudrons, gros Grelots, petits Grelots, Alênes, Aiguilles, grosse Rassade, petite Rassade, gros Fil de léton, petit Fil de léton, Boëtes de Vermillon & des Bagues.

Lorsque toutes ces Marchandises furent mises en tas séparés, M. de Bourgmont fit venir le Grand Chef, les autres Chefs & les Considérés des Padoucas, qui se rendirent au Camp des François au nombre d'environ deux cent. Ce Commandant se mit entr'eux & les Marchandises étalées, tenant en main un grand Pavillon & leur dit en présence des François & des Naturels qui l'avoient suivi:

» Mes amis, ouvrez vos oreilles pour » entendre la Parole du Souverain de » tous les François, renfermez la dans » votre cœur, de peur qu'elle ne se » perde; il m'envoye ici pour vous » apporter sa Parole, ouvrez vos oreil- » les. Il y a long-tems qu'il a entendu » les François lui dire que vous aviez » toujours la guerre avec les Nations » du Pays, & que vous étiez tous » nuds comme des enfans, n'ayant rien: » il m'a dit: vas dans ce Pays-là, por- » tes-leur ma Parole qui est une Parole

» de paix ; dis-leur que s'ils veulent
» vivre en paix & dans l'amitié des
» François, je ferai leur Pere. Portes
» leur ce Pavillon & des Marchandises:
» tant qu'ils le conserveront blanc &
» sans tache, je les soulagerai ; si-tôt
» qu'il sera souillé, je les rebuterai.
» Me voilà arrivé, & voilà sa Parole
» que je vous apporte, ne la perdez
» pas, vivez à présent en freres avec vos
» voisins les Panimahas, les Aïaouez,
» les Othouez, les Canzés, les Missouris, les Osages & les Illinois que
» vous connoissez tous ; recevez-les
» bien tous & ils vous recevront bien,
» parce qu'ils écoutent la Parole des
» François.

» Traitez (commercez) librement
» ensemble ; venez voir les François,
» ils vous recevront bien: quand les
» François viendront vous voir, recevez-les bien, & traitez avec eux ; s'ils
» vont aux Espagnols, donnez leur
» des Vivres & conduisez les, ils vous
» payeront bien. Si vous vivez ainsi
» avec tous nos Alliés, je vous promets de vous secourir contre ceux
» qui vous feront la Guerre, vous n'aurez qu'à avertir les François. Ensuite adressant la parole à tous les Padou-

cas : » Mes amis continua-t-il, toutes
» les Marchandises que vous voyez éta-
» lées sont pour toute votre Nation,
» vous n'avez qu'à les prendre, c'est
» notre Souverain qui vous les donne
» sans dessein (sans intérêt ;) il m'a en-
» voyé pour vous les donner, & pour
» vous apporter sa Parole de paix avec
» ce Pavillon qui en est le symbole &
» le lien «.

Il donna en même tems le Pavillon au Grand-Chef des Padoucas, qui l'accepta avec respect, & lui dit :

» Mon Pere, j'accepte ce Pavillon
» que tu me présentes de la part de ton
» Souverain & de la tienne ; je t'assure
» que je le reçois avec beaucoup de
» plaisir ; nos oreilles sont remplies de
» ta parole, nous la renfermerons dans
» notre cœur & elle ne se perdra que
» quand nous mourrons. Il y a très-
» long tems que notre cœur avoit faim
» d'être ami des François ; mais dès-à-
» présent & toujours nous ne ferons plus
» qu'un ; qui les battra, nous le tue-
» rons : nous irons les voir souvent, &
» nous marcherons sans crainte par le
» même chemin ; nos enfans sont cha-
» grins de n'être pas plus grands, pour
» mener des Chevaux aux François &

» les traiter avec eux. Notre cœur rit
» d'avance de ce que nous avons la
» paix avec toutes les Nations que tu
» nous as nommées & que nous irons
» voir ; je le dis devant eux, & je suis
» bien aise qu'ils l'entendent. A présent
» que le Soleil est beau, que les che-
» mins sont nets & l'eau claire, nous
» irons en Calumet chez eux, nous fe-
» rons nos chasses sans crainte. Mon Pe-
» re, nous te promettons pour toute
» notre Nation que nous ne ferons ja-
» mais la Guerre à aucuns de tes Al-
» liés ; au contraire quand ils viendront
» chez-nous, ils seront reçus comme
» nos freres : de même quand les François
» viendront, nous les recevrons bien ;
» s'ils veulent aller aux Espagnols, nous
» les y conduirons, il n'y a que douze
» journées de marche de notre Village
» jusques chez eux : ils viennent nous
» voir aux beaux jours ; ils nous ame-
» nent des Chevaux, ils nous appor-
» tent quelques Haches, quelques Coû-
» teaux, & quelques Alênes ; mais ils
» ne font pas comme toi, qui nous don-
» nes aujourd'hui plus de Marchandi-
» ses que nous n'en avons déja vûes, &
» tu nous les donnes sans dessein : com-
» ment ferons-nous ? Nous sommes

» trop pauvres pour couvrir tous ces
» Présens. (1).

Lorsque ce Grand-Chef eut fini sa harangue, M. de Bourgmont leur dit : » Prenez toutes ces Marchandises, mon » Souverain vous les donne en Présent. » pour moi je ne vous en demande » rien «.

Le Grand Chef dit à ceux de sa Suite : » Allons, mes enfans, voilà des » Marchandises que le Souverain des » François nous donne sans dessein, » que chacun en prenne ». Ce Grand-Chef commença par se partager le premier, ensuite les Chefs & les Considérés, enfin tout le Peuple qui avoit suivi les Guerriers prit le reste; mais avant d'en prendre, ils regardoient les François comme en demandant permission, & attendoient qu'on leur fît signe d'en prendre, ne pouvant s'imaginer qu'on leur donnât tant de Marchandises sans rien exiger.

Aussi-tôt que les Padoucas eurent enlevé les Marchandises, leur Grand Chef leur parla dans son Village, & une heure après on amena à M de Bourgmont sept Chevaux d'Espagne

(1) Couvrir un Présent signifie, rendre l'équivalent.

en Présent ; vint après le Grand Chef avec tous les Chefs de sa Nation & plusieurs de ses Guerriers ; il aborda M. de Bourgmont, lui donna la main & l'embrassa. M. de Bourgmont le fit asseoir à sa droite & les autres ensuite, il les fit tous fumer dans le Calumet de Paix. Après qu'ils eurent tous fumés, le Grand-Chef des Padoucas se leva, & adressant la parole à M. de Bourgmont lui fit le discours suivant :

» Mon Pere, je viens t'annoncer de la » part de toute notre Nation que nous » sommes bien contens de te voir dans » notre Village avec les François de » ta Suite ; il est bien vrai que vous êtes » de véritables hommes. Les deux per- » sonnes de notre Nation que tu as ra- » chetées de nos Ennemis & que tu as » renvoyées, m'avoient dit beaucoup » de bien de toi & des François ; mais » je n'aurois jamais crû ce que je vois, » si tu n'étois pas venu toi-même. Tiens, » mon Pere, voilà nos femmes qui ap- » portent de la viande pour toi & pour » tes Guerriers «. M. de Bourgmont lui donna à fumer, & environ une heure après les Padoucas s'en retournerent chez eux & les François rentrerent dans leur Camp.

Le lendemain vingt Octobre, le Grand-Chef des Padoucas accompagné de dix ou douze autres Chefs, vint au Camp dès que le Soleil fut levé pour viſiter M. de Bourgmont, qui les fit aſſeoir & leur donna à fumer. Il invita enſuite M. de Bourgmont & les plus Conſidérés de ſa Suite pour les régaler. Ce Commandant y fut avec ſes Officiers. Le régal fini, le Grand-Chef accompagna M. de Bourgmont & ſa Suite juſqu'au Camp. Un moment après il s'aſſembla plus de deux cens Guerriers Padoucas, & une grande quantité de femmes & de jeunes gens : le Grand-Chef ſe leva, ſe plaça au milieu de tout ſon Peuple auquel il dit :

» Vous voyez ici les François, que » le Grand-Eſprit nous a envoyés pour » faire alliance, & nous mettre en paix » avec toutes les Nations ; voilà qui eſt » fait, il nous a donné ſa parole & » beaucoup de Marchandiſes ſans nous » rien demander. Que tous les hommes » & toutes les femmes aillent chercher » à manger pour les François nos véri» tables amis. Voilà le Chef François » qui nous a mis en paix avec nos plus » grands ennemis ; ils viendront chez » nous, & en leur donnant des Che-

» vaux ils nous rameneront nos fem-
» mes & nos enfans qu'ils nous ont pris
» pendant la Guerre, & qui ſont Eſ-
» claves chez eux : le Chef François
» nous l'a promis, & vous l'avez déja
» vû nous en renvoyer deux chargés
» de Marchandiſes ſans nous en deman-
» der aucun payement, & il en ame-
» noit deux autres qui ſont morts en
» chemin. Ainſi, mes enfans, nous
» ſommes à préſent en paix, emmenez
» tous ces hommes nos amis dans vos
» cabannes, régalez-les de ce que vous
» avez de meilleur«. La plûpart de ces Etrangers coucherent dans le Village.

Le même jour ſur les deux heures après midi, le Grand Chef des Padoucas vint au Camp des François avec trois Chefs de Guerre, pour voir M. de Bourgmont, qui lui donna la main, le fit aſſeoir, puis fumer; demie-heure après il ſe raſſembla dans le Camp un grand nombre de Padoucas, avec quantité de femmes & d'enfans. Quand le Grand Chef les vit tous aſſemblés, il ſe leva, ſe mit au milieu de cette Troupe, fit venir l'Interpréte, pour expliquer à M. de Bourgmont ce qu'il alloit dire: mais avant de commencer, il dit à l'Interpréte qu'il don-

neroit volontiers deux doigts de sa main pour pouvoir se faire entendre par lui-même au Chef des François. Voici la teneur de sa harangue.

» Mon Pere, mon cœur est serré » comme s'il étoit entre deux pierres. » Que ne puis-je parler comme toi » pour me faire entendre? encore ne » pourrois-je parler comme mon cœur; » il vaudroit mieux que mon cœur eût » une bouche qui pût se faire enten- » dre.

» Depuis long-tems nos cœurs trem- » blent, comme des feuilles agitées par » les vents au moindre cri des Oiseaux » de nuit; tous nos Guerriers étoient » sur pied, & ne dormoient que les ar- » mes à la main, quoique les jeunes » gens fussent à la découverte dans le » jour.

» A peine avoit-on fini les pleurs » répandues pour un Guerrier tué, » qu'il falloit en pleurer un autre; nos » femmes n'osoient aller chercher du » bois pour nous faire à manger, & à » nos enfans qui crioient à la faim nuit » & jour; nous n'osions aller à la chas- » se, parce que le Soleil étoit rouge; » le tems étoit sombre, les chemins » étoient couverts de ronces & d'épi-

» nes, l'eau trouble nous cachoit le
» Poiſſon, le Gibier fuyoit loin de nos
» Villages, nous avions le ventre plat
» & les joues creuſes: les Oiſeaux qui
» perchoient près de nous ſembloient
» par leur triſte ramage ne nous chan-
» ter que des chanſons de mort.

» Mais aujourd'hui, mon Pere, tu
» nous apportes les beaux jours: ah!
» Que le Ciel eſt ſerein, que le Soleil
» eſt brillant! Les chemins ſont nets,
» l'eau eſt claire, le Gibier revient.
» Nos femmes vont rire, danſer, &
» faire à manger à leur aiſe; nos en-
» fans vont courrir & ſauter comme
» des Faons de Biche; & vivans en
» paix avec ceux qui étoient nos en-
» nemis, nous marcherons ſans crainte
» par le même chemin, le même Soleil
» nous éclairera, nous nous régalerons
» enſemble comme freres; & quoique
» nos Nations ſoient un peu éloignées,
» nous ferons comme ſi nous étions
» enſemble, nous portans les uns les
» autres dans nos cœurs.

» Ah! l'heureux jour qui t'a vû par-
» mi nous, mon Pere; à peine nos deſ-
» cendans ſe ſouviendront-ils de nous,
» qu'ils publieront ton nom & la bon-
» té du Souverain qui t'envoye ici

» nous apporter la paix & tant de bel-
» les Marchandises. Pourrions - nous
» oublier la bonté du cœur François,
» qui donne tant de choses sans dessein:
» tout ce que l'on m'a dit des François
» n'est rien en comparaison de ce que
» je vois. On m'a dit bien des cho-
» ses de votre valeur ; mais vous la
» prouvez encore mieux, en nous don-
» nant des armes effrayantes dont le
» seul bruit nous fait trembler. Les
» Espagnols au contraire ne nous trai-
» tent que des Chevaux, dont ils ont si
» grand nombre qu'ils n'en sçavent que
» faire ; d'un autre côté ils ne nous
» traitent que de mauvaises Haches de
» fer mol & quelques petits Coûteaux,
» dont souvent ils cassent la pointe, de
» crainte que nous ne nous en servions
» quelques jours contr'eux, & ils ne
» nous donnent que cela qu'ils nous
» traitent bien cher. Quelle différence
» des François aux Espagnols, dont je
» ne fais pas plus de cas à présent que
» de cette terre, (il se baissa, & prit
» un peu de terre qu'il jetta du côté
» des Terres Espagnoles) » au lieu que
» je regarde aujourd'hui les François
» comme le Soleil » (en le montrant
de la main).

» Tu vois ici, mon Pere, beaucoup
» de Guerriers; mais j'en ai encore
» bien d'autres qui n'ont pû arriver,
» étant très-éloignés d'ici; ils ont tous
» ta parole, ils l'ont reçue de ma part;
» ainsi tu peux les commander quand
» tu voudras & me commander aussi;
» je puis t'en fournir plus de deux mille
» qui t'obéiront comme à moi, & moi
» qui t'obéirai d'aussi bon cœur que tu
» nous as donné tant de belles Marchan-
» dises à notre usage. Que vous êtes
» heureux, nos amis les Missouris, les
» Osages, les Othouez, les Canzés, les
» Aïaouez, les Panimahas, de voir sou-
» vent les François vos amis! Rien ne
» leur est cher, ils sont généreux comme
» des peres à leurs enfans. Obéissons
» donc tous à de si bons voisins, & ne
» faisons tous ensemble avec eux qu'une
» même Nation, qu'un cœur & une
» même volonté.

» Sois assuré de tout ce que je te
» dis; car je suis promptement obéi
» quand je parle, & je ne dis rien que
» de vrai, parce que je suis un vrai
» homme. Ecoutes, mon Pere, je te
» prie pour moi & pour toute ma
» Nation de nous envoyer des François
» pour traiter avec nous; nous les rece-

» vrons bien, nous leur donnerons des » Chevaux & des Pelleteries. Auſſi-tôt » que tu ſeras parti, j'aſſemblerai les » Vieillards pour le Conſeil,& j'ordon-» nerai de paſſer des robes de Bœuf » pour traiter des Chevaux aux Eſpa-» gnols pour vous les donner; je dirai » auſſi qu'on faſſe beaucoup de Pelle-» teries pour les François; enfin je ferai » tout ce que tu voudras, pour que tu » voyes que nos cœurs ſont à toi & aux » François plus que s'ils étoient nos » freres : ſois certain que mes paroles » ſortent de mon cœur & que je ſuis » un vrai homme.

M. de Bourgmont lui répondit : » Mon ami, je te ſuis obligé de tes » Guerriers pour le préſent, nous ſom-» mes en paix avec toutes les Nations » du Pays; mais ſi quelque Nation » rompoit les chemins, je ne te refu-» ſerois pas. Le Grand Chef repartit : » Mon Pere, tu me feras plaiſir de » m'avertir quand tu auras beſoin de » moi & de mes Guerriers ; tu n'as qu'à » parler, tu ſeras obéi «.

De tems en tems des Soldats François donnoient à fumer aux Padoucas, & fumoient eux-mêmes dans la même pipe & du même tabac allumé.

La harangue & les entretiens finis ; le Grand Chef s'assit auprès de M. de Bourgmont qui lui donna à fumer, & tira de sa poche une boëtte de cuivre jaune gravée servant à mettre du tabac haché pour fumer ; cette boëte s'ouvroit par ressort. Le Grand Chef la voyant en eut envie ; M. de Bourgmont la lui donna ; mais il ne put l'ouvrir : ce Commandant lui en apprit la maniere ; il fut charmé de ce Présent qui étoit pour lui un bijou très-rare. Ses désirs ne se bornerent point à cette boëte ; il demanda à traiter l'habit que ce Commandant avoit sur le corps. Cet habit étoit de drap bleu doublé de rouge, à double rang de boutons de cuivre doré ; il lui demanda aussi à traiter un de ses pistolets d'arçon. M. de Bourgmont lui fit présent de l'un & de l'autre comme il avoit fait de la boëte.

Le Grand Chef s'en retourna à son Village avec une joye extrême ; & dès qu'il fut arrivé, il se mit à haranguer tout le peuple & à exhalter la générosité des François. Peu après il envoya un Cheval à M. de Bourgmont, & une demie-heure après on le vit arriver au Camp avec un grand nombre de fem-

mes & de filles qui défiloient les unes après les autres, & dont chacune portoit un plat rempli de viandes de différente espéce & cuisson; dans toute cette troupe il ne se trouva que deux plats de Mahiz; c'étoit tout ce qu'il y en avoit dans le Village.

En un mot on auroit bien de la peine à décrire toutes les caresses & les honnêtetés que cette Nation fit aux François à sa maniere, pendant le séjour que ceux-ci firent. Entr'autres choses ils vinrent le matin de cette journée enlever sur une robe de Bœuf. (1) le fils de M. de Bourgmont, & le conduisirent dans leur Village: c'étoit à qui l'auroit pour le régaler, lui faire des Présens selon leurs moyens & de grandes caresses. Le fils du grand Chef lui donna une douzaine de pierres bleues enfilées comme un chapelet à la Cavaliere. Ils le retinrent jusqu'au soir qu'ils le rapporterent au Camp.

Le 21 Octobre, le Grand Chef des Padoucas vint au Camp des François pour faire sa Cour à M. de Bourgmont, & pour lui demander quel jour il parti-

(1) Les Brancards servent de Carosses pour les longues courses; & les robes de Bœuf servent de Chaises à porteurs pour les visites.

roit. Ce Commandant lui répondit qu'il partiroit le lendemain matin. Le Grand Chef lui dit: » Mon Pere, je vais » parler pour que l'on t'apporte à » manger pour toi & pour tes Guer- » riers, puisque tu pars demain : je te » prie de te souvenir de moi & de » toute notre Nation, en nous envoyant » des François le plutôt que tu pourras, » & qu'ils nous apportent des Marchan- » dises; nous leur traiterons des Che- » vaux & des Pelleteries; & s'ils veu- » lent aller aux Espagnols, nous les y » conduirons & les ramenerons.

Avant de quitter les Padoucas, je donnerai un précis de leurs mœurs : on ne sera peut être point faché de connoître la différence qui se trouve entre leur maniere de se conduire, & les coutumes des autres Naturels.

Ceux des Padoucas qui sont éloignés des Espagnols ne cultivent aucun grain, & vivent seulement de chasse. Ils ne doivent pas être regardés comme errans, quoiqu'ils soient en chasse hyver & été, puisqu'ils ont de grands Villages composés de grandes cabannes qui contiennent les plus nombreuses familles; ce sont-là leurs demeures permanentes, d'où ils partent environ une

centaine de Chasseurs à la fois avec des Chevaux, leurs arcs & une bonne provision de fléches; ils vont ainsi à trois ou quatre journées de chez eux, où ils trouvent des troupeaux de Bœufs, dont les moindres sont de plus de cent de ces animaux. Pour faire leurs chasses, ils mettent sur les Chevaux le bagage, les tentes & les enfans: un homme à Cheval conduit ce convoi; par ce moyen les hommes, les femmes & les jeunes gens marchent librement & à la légére, & ne sont point fatigués de la route. Quand ils sont arrivés dans l'endroit de la chasse, ils y campent près d'un Ruisseau où il y a toujours du bois; ils attachent leurs Chevaux par un pied de devant à une longue corde qui tient par l'autre bout à un piquet ou à une brossaille.

Dès le lendemain matin ils montent chacun sur un Cheval, vont au premier troupeau ayant le vent au dos, afin que les Bœufs les éventent & qu'ils fuyent, à quoi ils ne manquent point, parce qu'ils ont l'odorat très fin. Alors les Chasseurs les suivent de près au petit galop & en croissant, jusqu'à ce que ces animaux tirent la langue pendante de fatigue, & qu'ils ne fassent plus que

marcher, parce qu'ils n'en peuvent plus; les Chaſſeurs ſautent à terre, leur tirent une fléche au défaut de l'épaule, & tuent chacun une Vache, quelquefois plus; car, comme j'ai dit ailleurs, ils ne tuent point de mâles: ils deſcendent, attachent leur Chevaux à un piquet pour les laiſſer paître; ils écorchent, vuident & coupent en deux ces Vaches qui n'ont plus que la chair; la tête, les pieds & tout l'intérieur étant abandonnés aux Loups & autres bêtes carnacieres: ils mettent la peau ſur le Cheval, la viande par-deſſus, & portent le reſte, s'il y en a: ils en font bouillir une partie en arrivant, pour la manger tout de ſuite; on fait griller le reſte pour ſervir pendant quelques jours. Deux jours après ils vont en faire autant; pour lors ils rapportent la viande déſoſſée, les femmes & les jeunes gens la font boucanner, pendant que les hommes retournent encore quelques jours à la chaſſe de la même façon. Ils rapportent au logis leurs viandes féches; ils laiſſent repoſer leurs Chevaux trois ou quatre jours. Au bout de ce tems, ceux qui étoient reſtés au Village, partent pour en faire autant que ceux qui viennent d'arriver; ce qui a fait dire à

T 3 · p · 210



des Voyageurs ignorans que ces Peuples & ceux qui les imitent, sont des Peuples errans.

Si cette Nation ne séme point ou que peu de Mahiz, elle ne plante aussi gueres de citrouilles & jamais de tabac; les Espagnols leur en portent en manoque en leur conduisant des Chevaux, qu'ils leur traitent pour des robes de Bœuf qui leur servent de couvertures.

La Nation des Padoucas est très-nombreuse, & s'étend près de deux cent lieues: ils ont des Villages jusqu'auprès des Espagnols du nouveau Méxique. Ils connoissent l'argent, & suivant ce qu'ils dirent alors aux François, ils firent connoître qu'ils travailloient aux Mines, & leur montrerent comment ils faisoient. Ceux des Villages éloignés des Espagnols ont des Coûteaux faits de pierres de feu, desquelles pierres ils font aussi des Haches; les plus grosses servent à abattre les moyens & petits arbres, les plus petites pour écorcher & découper les bêtes qu'ils tuent.

Ces Peuples ne sont point du tout farouches; on n'auroit pas même de peine à les familiariser, ce qui fait voir qu'il y a long-tems qu'ils pratiquent les Espagnols; car pour le peu de sé-

jour que les François y ont fait, ils s'étoient déja rendus très familiers. Ils auroient bien voulu que M. de Bourgmont leur eût laissé quelques François parmi eux, ajoutant qu'ils en auroient grand soin. Ceux qui parloient ainsi, étoient ceux du Village où les François firent leur paix avec les autres Nations. Ce Village est composé de cent quarante cabannes, où se retirent environ huit cens Guerriers, quinze cens femmes & au moins deux mille enfans. Il y a des Padoucas qui ont jusqu'à quatre femmes. Lorsque les Chevaux leur manquent, ils se servent de gros chiens qu'ils élevent exprès pour traîner leurs bagages.

Les hommes pour se couvrir, portent la plûpart des culottes de peaux passées, les bas y tiennent à la maniere des Espagnols. Les femmes se couvrent aussi avec des peaux passées, dont elles font des jupes ausquelles les corcets tiennent; la ceinture est couverte de franges de peau.

Les Padoucas sont presqu'entiérement dénués de Marchandises d'Europe; ils n'en ont même qu'une foible connoissance. Ils ne connoissoient point les armes à feu avant l'arrivée de M. de

Bourgmont ; aussi les craignent-ils beaucoup ; & dès qu'ils entendent tirer, ils tremblent & baissent la tête.

Lorsqu'ils vont en guerre, ils y vont ordinairement à cheval. Ils garnissent leurs Chevaux de peaux passées & pendantes tout autour, ce qui les garantit des fléches. Voilà ce que l'on a remarqué de particulier à ces Peuples, qui d'ailleurs ont les autres usages conformes à ceux des Nations de la Louisiane.

Le vingt-deux Octobre on partit des Padoucas à dix heures du matin ; on ne fit que cinq lieues. Le vingt-trois & les trois jours suivans on fit en tout quarante lieues. Le vingt-sept on en fit six, & le lendemain on en fit huit. Le vingt on fit six lieues, & le trente autant. Le trente-un on ne fit que quatre lieues, & ce jour on arriva à une demie lieue des Canzés. Des Padoucas jusqu'aux Canzés on suivit toujours l'Est. On peut donc à présent compter en toute sureté soixante-quinze lieues & demie des Canzés aux Padoucas, en suivant l'Ouest ; la Riviere des Canzés a son cours parallele à cette route.

Le premier Novembre on arriva à huit heures du matin sur le bord de la

Riviere du Missouri, où on fit alte. A midi les Chevaux la passerent à la nage ; on fit des Canots de peaux de Bœuf pour embarquer une partie de la troupe & les Naturels Missouris, & de-là descendre au Fort d'Orléans.

M. de Bourgmont s'embarqua le second Novembre sur un de ces Canots de peaux avec six François ; les Naturels Missouris dans deux autres Canots de peaux & quatre François avec eux, c'est-à-dire, douze hommes dans chacun de ces Canots, quoique de peaux. M. de S. Ange eut ordre d'aller par terre avec les autres François pour ramener les Chevaux au Fort d'Orléans.

M. de Bourgmont arriva enfin le cinq Novembre à midi au Fort d'Orléans avec tous ceux qu'il avoit emmenés. Il avoit laissé à ce Fort M. de S. Ange pere, pour y commander en son absence, lequel à l'arrivée de M. de Bourgmont mit le Pavillon, fit faire une décharge de canon & de mousqueterie. Ce Commandant, dès qu'il fut entré dans le Fort, fit chanter le *Te Deum*, en actions de graces de l'heureux succès de son Voyage.

A la fin de ce narré, j'ai rapporté que

l'on avoit fait des Canots de peaux de Bœuf. J'ai décrit ailleurs la conſtruction des Pirogues & celles des Canots d'écorce. Quoiqu'en France on ne ſe ſerve point de ces ſortes de voitures, on eſt cependant bien aiſe de ſçavoir comment on s'y prend pour les conſtruire, de maniere à s'en ſervir très-utilement dans les Pays où elles ſont de grand uſage. Ainſi je donnerai auſſi en peu de mots la deſcription des Canots de peaux, puiſque même on peut en France en faire plus aiſément que des Pirogues & des Canots d'écorces.

On choiſit des branches de bois blanc & ſouple, tel que peut-être le Peuplier, que dans la Louiſiane on nomme du Liard: on fait de ces branches les varangues ou courbes, on les attache en dehors de trois perches, une au fond & deux aux côtés qui forment le fond; on attache enſuite aux courbes deux autres perches plus fortes pour faire les bords, enſuite on ſerre ces côtés avec des cordes juſqu'à la concurrence de la largeur que l'on veut donner au Canot: après quoi on ſerre les bouts pour en faire les pinces, ces pinces étant la même choſe que le gabary d'un Canot. Quand tous les bois ſont

ainsi disposés, on coud les peaux, que l'on a eu la précaution de faire tremper assez long tems pour les rendre maniables. Cette description d'un Canot de peaux doit être suffisante pour mes Lecteurs, qui, je crois, n'ont point envie d'en faire construire : elle suffit aussi pour faire voir que quand on voyage dans de tels Pays, il faut être industrieux pour se tirer d'affaire dans l'occasion.

Ce Voyage détaillé que je viens d'offrir aux yeux du Lecteur, a été extrait & très abrégé du Journal du Voyage de M. de Bourgmont aux Padoucas : je l'ai tiré sur l'Original signé de tous les Officiers & Personnes en place qui ont fait le Voyage avec ce Commandant. On a dû voir en le lisant les soins & les attentions qu'il faut avoir dans de pareilles entreprises, les ménagemens & la politique nécessaire pour conduire les Naturels, & se conduire soi même avec eux d'une maniere affable.

L'on aura pû aussi y remarquer que ces Peuples, quoique très-peu habitués à fréquenter les Européens, n'ont rien de barbare que dans la Guerre ; que même ils n'ont rien de farouche ; on peut au-contraire voir en eux de la grandeur, de la bonne foi & beaucoup de

de reconnoissance. S'ils sont moins civilisés que ceux qui nous fréquentent, ils sont aussi moins rafinés pour nous surprendre; s'ils n'ont pas tant d'apprêts dans leur repas que ceux du Midi, du moins c'est de tout leur cœur quand ils présentent à manger, & tel que la vie simple qu'ils menent leur permet de donner à leur hôtes.

Si l'on considére ces Nations par rapport au Commerce, quel profit n'en tireroit-on pas par rapport à la Pelleterie : Commerce non-seulement très-lucratif, mais que l'on peut faire sans aucun risque, sur-tout si l'on vouloit suivre la route que je tracerai dans l'Article qui traitera du Commerce.

La Relation de ce Voyage, fait voir en outre que la Louisiane soutient ses bonnes qualités jusques au bout, & que les aturels de l'Amérique Septentrionale tirent leur origine du même Pays, puisqu'ils ont tous fonciérement les mêmes mœurs & usages, de même que la maniére de parler & de penser; ayant les mêmes sentimens les uns que les autres.

J'excepte cependant les Natchez, de même que ceux qu'ils nomment leurs freres, lesquels ont conservé des fê-

tes & des cérémonies qui font voir clairement qu'ils ont une origine bien plus noble : de plus la richesse de leur Langue les distingue encore de tous ces autres Peuples qui viennent de la Tartarie, dont la Langue au contraire est très-stérile, & que s'ils ressemblent aux autres dans certaines coûtumes, c'est qu'ils ont été contrains de se conformer à leurs usages pour pouvoir être en société avec les autres, comme dans la Guerre, dans les Ambassades ou Calumets, & dans tout ce qui regarde l'intérêt commun des Nations, & la société qu'elles doivent avoir entr'elles.

Plus on acquiert de connoissances touchant ces Peuples de l'Amérique Septentrionale, plus on est confirmé dans la pensée qu'ils viennent de la Scythie, dont les Peuples ont encore à peu près les mêmes usages & le même caractere. Mais si nous remontons deux ou trois mille ans plus haut, nous trouverons que les mœurs des Padoucas & de toutes les autres Nations du Nord de l'Amérique ont une parfaite ressemblance avec celles des Scythes; ausquels on a donné depuis long-tems le nom de Tartares. En effet voici ce

qu'en dit un Historien Contemporain (1).

» Les Scythes, dit cet Auteur, re-
» connoissent un Dieu Créateur du Ciel
» & de la Terre, auquel ils font leurs
» Sacrifices, l'adorant dans le Soleil
» qui est son image. Ces Peuples vi-
» vent dans l'innocence, & on les trai-
» te peut-être fort injustement de Sau-
» vages, puisqu'ils suivent la Nature
» toute pure, qu'ils ne connoissent
» point d'autres biens que ceux qu'el-
» le leur fournit dans les fruits de la
» Terre & dans les Animaux dont ils
» se nourrissent, qu'ils se gardent la
» foi les uns aux autres, que l'amitié
» regne dans les familles, l'hospitalité
» s'exerce envers les Etrangers, & l'hu-
» manité à l'égard de tous les hommes.
» Ils ont raison de préférer ces avanta-
» ges aux nôtres, leur simplicité à no-
» tre politesse, & ces mœurs antiques
» qu'ils tiennent des premiers Origi-
» naires du Monde, tels qu'ils se vantent
» d'être, à tous ces rafinemens dont
» le luxe & la mollesse ont corrompu
» les autres Etats de l'Asie. Leur fru-

(1) Je rapporte ici ce que dit des Scythes un Sçavant Grec qui les connoissoit pour les avoir fréquentés assez long-tems.

» galité leur a appris la justice; & comme ils ne convoitent rien, ils ne sont point la Guerre pour avoir le bien d'autrui; n'ayant point l'usage de l'or ni de l'argent, ils n'en ont point la cupidité. La Nature leur enseigne une Morale, où toute la Philosophie des Grecs a de la peine à parvenir: & l'ignorance des vices fait en eux avec plus d'efficace ce que fait la connoissance de la vertu chez les Nations les plus polies «.

Après ce que cet Auteur rapporte des Scythes plus de six ou sept cens ans avant l'Ere Chrétienne, après ce que j'ai dit des mœurs des Peuples du Nord de l'Amérique, on ne peut méconnoître l'origine de ces derniers, puisqu'on y voit, outre les preuves que j'en ai données ci-devant, la même maniére de penser, de vivre & de se gouverner. On demandera peut-être quelles raison pouvoit les déterminer à quitter leur Pays; la premiere raison que l'on en peut donner est celle qui a déterminé toutes les Nations à peupler toute la Terre: ces Nations se sont trouvées trop nombreuses pour le Pays qu'elles habitoient, elles se sont établies au loin & se sont

ainsi séparées ; la division, les Guerres y ont aussi donné lieu fort souvent. Mais je trouve pour ces Peuples dont je parle ici, une raison beaucoup plus forte, & qui se tire d'un objet qui n'aura pas manqué de les flatter & de les expatrier sans peine ; c'est la fertilité de l'Amériqne Septentrionale. La Scythie Septentrionale est extrêmement stérile ; ce ne sont que vastes Forêts & sables arides. Ceux qui y étoient restés ayant appris que leurs freres qui les avoient quittés, étoient dans un Pays d'une abondance prodigieuse, s'y sont transportés eux-mêmes, & plusieurs autres Peuplades ont suivi leur exemple.

Il est aisé de remarquer d'un côté que le Peuples de l'Amérique Septentrionale tirent tous leur origine du même Pays ; & on peut aisément, après tout ce que j'en ai dit se persuader qu'ils ne peuvent-être venus que de la Scythie que nous nommons aujourd'hui Tartarie.

CHAPITRE XII.

Troiſiéme Phénoméne : On donne à l'Auteur la régie de l'Habitation du Roi.

J'AI dit ailleurs que tous les Naturels généralement parlant étoient très-ſuperſtitieux ; les uns le ſont plus, les autres moins. Les Natchez n'étoient pas exemts de cette foibleſſe ; mais je leur rendrai cette juſtice, que ce n'étoit que dans des cas où bien des Européens auroient été pour le moins auſſi ſuſceptibles qu'eux, comme lorſqu'il arrive certains événemens ſi extraordinaires, qu'il ſemble que la Nature ſoit menacée de ſouffrir dans quelque partie de ſon tout.

J'ai rapporté dans leur tems deux événemens qui firent trembler toute la Louiſiane, ſans en excepter les François. Celui que je vais décrire n'ayant point été ni ſi général, ni ſi frappant, n'effraya que les Naturels & les François les plus craintifs.

Vers la fin du mois de Mai 1726 le Soleil fut caché toute une journée de grands nuages, mais très-diſtincts les uns des autres ; ces nuages laiſſoient

peu de vuide entr'eux pour permettre de voir l'azur du Ciel, encore n'étoit-ce qu'en très-peu d'endroits ; toute la journée fut très-calme, le soir sur tout ces nuages étoient entiérement joints : on ne voyoit point le Ciel ; mais on distinguoit toutes les différentes configurations des nuages : je remarquai qu'ils étoient fort élevés au-dessus de la terre. La solitude où je fus tout ce jour fut cause que je fis cette remarque, sans quoi je n'y aurois fait aucune attention.

Le tems étant ainsi disposé, le Soleil se préparoit à se cacher sous l'horison : je le vis dans l'instant qu'il y touchoit, parce qu'il y avoit un petit espace qui étoit net entre les nuages & l'horison. Le tems étoit beau & tranquille, je me mis à table pour souper dans ma cour : peu après ces nuages devinrent lumineux ou réfléchissoient la lumiere ; le contour de la plûpart de ces nuages sembloit être bordé d'or, d'autres n'en avoient qu'une foible teinture. Il seroit très-difficile de décrire toutes les beautés que ces differens coloris présentoient à la vûe ; mais le tout ensemble faisoit le plus beau coup d'œil que j'aye vû de ma vie dans ce genre.

J'avois le visage tourné du côté du Levant ; & dans le peu de tems que le Soleil formoit cette décoration, il avançoit & se cachoit de plus en plus. Quand il fut assez bas pour que l'ombre de la Terre pût paroitre sur la convexité des nuages, on vit comme si un voile tendu du Nord au Sud eût caché ou ôté la lumiere de dessus cette partie de nuages qui s'étendoient vers le Levant, & les rendoit sombres sans empêcher qu'on ne les distinguât parfaitement, ensorte que tous ceux qui étoient sur la ligne étoient partie lumineux & partie sombres. Ce charmant spectacle dura trop peu, de même que tous les objets qui frappent si fort les sens, & desquels on ne voudroit jamais voir la fin ; celui ci ne dura pas plus que le tems de le décrire.

Sur la fin mes deux plus proches voisins arriverent tout effrayés ; & me trouvant à souper tranquillement, ils me dirent que sans doute je n'avois pas vû les Signes qui avoient paru dans le Ciel. Je leur répondis que j'étois dans l'impossibilité d'avoir rien vû dans le Ciel, puisque les nuages le cachoient : mais la peur leur avoit fait voir des figures qui n'avoient point existé.

Je leur dis que ce qu'ils avoient vû étoit naturel & n'avoit rien qui dût effrayer; qu'au contraire j'en avois été charmé. Je leur expliquai ce qui y avoit donné occasion, & ils s'en retournerent un peu plus assurés : mais les Natchez ne prirent pas la chose ainsi : tout ce que je pûs leur dire ne les dissuada point de l'idée qu'ils avoient que les Hommes rouges étoient menacés de quelque malheur, parce que, disoient-ils, le Ciel avoit paru rouge & comme en colere.

Ce simple récit peut servir à désabuser plusieurs Habitans de ce tems-là de l'idée qu'ils ont encore que c'étoit un Phénoméne, qui annonçoit quelque chose de sinistre aux Louisianois. Et quoique le massacre de l'Etablissement François aux Natchez ne soit arrivé que près de quatre années après, la plûpart de ceux qui en ont réchappé sur-tout, sont toujours persuadés que c'étoit un avertissement de ce désastre ; tant il est vrai que la superstition s'empare de la plûpart des esprits avec une telle force, que ni la Religion ni la raison n'ont encore pû détruire ces restes malheureux de l'ignorance & de la crédulité Payenne.

La même année il me prit une forte envie de quitter le Poste des Natchez, où je demeurois depuis huit ans. J'en pris la résolution, malgré l'attachement que j'avois pour cet Etablissement. Je communiquai ma pensée à un ami qui l'approuva, & qui voulut en faire de même. Nous rendîmes nos effets, & nous descendîmes à la nouvelle Orléans qui avoit bien changé de face, puisqu'elle étoit entiérement bâtie. J'y trouvai M. de la Chaise Commissaire Ordonnateur, qui me connoissoit pour avoir fait de sa part la recherche des Simples qui furent envoyées en France par ordre de la Compagnie. Je comptois m'en revenir en Europe avec mon ami qui y repassa ; mais M. Perier Gouverneur & M. de la Chaise me presserent de telle sorte, que j'acceptai la régie de l'Habitation de la Compagnie, qui devint peu de tems après l'Habitation du Roi.

Cette Habitation paroissoit une Forêt à moitié défrichée ; les cabannes des Negres étoient éparses ça & là ; ces Negres avoient plusieurs petites Pirogues qui leur servoient à traverser le Fleuve, pour aller voler tous les Habitans de l'autre côté, qui étoit celui de

la Ville : tous les Dimanches il s'y trouvoit au moins quatre cent Negres sur l'Habitation, y compris deux cent cinquante qui en étoient. Je fis défricher & cultiver le terrein ; je fis briser les Pirogues des Negres & leur défendis d'en avoir jamais; je convins avec les autres Habitans de ce que nous avions à faire pour empêcher ces assemblées de Negres, qui ne pouvoient aboutir qu'au dommage de la Colonie, & je parvins à les abolir; je fis un camp pour les Negres de l'Habitation. Il étoit composé d'une Place dans le milieu,& de trois grandes Rues où je disposai leurs cabannes,entre lesquelles je laissai un espace convenable. J'entourai ce camp de fortes palissades, je n'y laissai qu'une porte qui étoit le seul endroit par où ils pouvoient sortir : je fis faire encore en dehors de cette porte deux cabannes dont l'une étoit pour le Commandeur blanc, & l'autre pour serrer les médicamens & faire les pansemens : un jeune Négre qui suivoit le Chirurgien couchoit & demeuroit dans cette derniere cabanne, afin d'être à portée de saigner ou de mettre un premier appareil si le cas étoit pressant. J'ai appris depuis plusieurs

années que ce Négre étoit un des bons Chirurgiens de la Colonie. J'avois attention que l'on eût grand soin des malades & des femmes en couche ; je faisois donner du lait à celles-ci & augmenter leur portion ; ce qui n'empêchoit point que lorsqu'ils manquoient à leur devoir de quelque maniere que ce pût être, je ne les fisse châtier comme ils le méritoient. Voyant que je faisois plaisir ou que je punissois suivant les occurences, ils se convertirent enfin malgré eux. Il y en avoit cependant qui avoient des disputes entr'eux à l'occasion des femmes ; & ces disputes occasionnoient des batteries, qui n'alloient pas à moins que de s'estropier ou même de se tuer. Je les faisois corriger, je n'y gagnai rien, sur-tout à l'égard de deux qui en vouloient à la même. Je fis venir la femme en particulier & lui demandai lequel elle aimoit ; lorsqu'elle me l'eut nommé, je fis avertir le Négre, qui me dit qu'il l'aimoit bien; je les unis ensemble & leur recommandai d'être tranquilles qu'autrement je serois obligé d'agir. J'en usai de même à l'égard de plusieurs autres, & la paix régna parmi eux. Dans les eaux basses je fis creuser vis à-vis de ma maison un petit Port,

qui pouvoit contenir un Vaisseau & les Pirogues de l'Habitation, de sorte que je ne craignois point les arbres que le Fleuve entraîne dans ses débordemens. Les choses étant ainsi en régle, je me trouvai plus commodément & plus satisfait; cette tranquillité dura jusqu'à la conspiration des Négres contre les François, de laquelle je parlerai après que j'aurai rapporté les Guerres suivantes.

CHAPITRE XIII.

Le Commandant du Poste des Natchez veut faire une Habitation au Village de la Pomme : Les Natchez tiennent Conseil, dans lequel il est arrêté que les François de la Louisiane périront tous le même jour & à la même heure : La vieille Soleille sœur du Souverain précédent decouvre le secret : Elle fait ce qu'elle peut pour avertir les François du malheur duquel ils sont menacés : Ceux-ci meprisent ses avis.

AU commencement du mois de Décembre 1729. on apprit à la Capitale avec la plus vive douleur le massacre du Poste François des Natchez. Mon Patron de Canot, Négre fort intelligent & qui m'étoit fort attaché, me dit tout chagrin : » Vas vîte » en ville, tu sçaura bien des nouvel- » les ; on dit que tous les François des » Natchez ont été tués par les chiens » de Sauvages «. J'y fus à l'instant, & le premier François que je vis en y arrivant fut M. de la Frêniere depuis

Conſeiller ; il m'embraſſa & me dit :
» Que vous êtes heureux, mon cher
» ami, d'avoir prévu ce qui vient d'ar-
» river aux Natchez, puiſque tous les
» François y ſont égorgés : c'eſt par la
» faute de cet étourdi de Commandant
» que ce malheur eſt arrivé. Vous m'a-
» viez bien dit qu'il vous tromperoit
» agréablement, s'il n'attiroit quelque
» diſgrace à ce Poſte.

Il me raconta ce qu'il en ſçavoit ; je m'en fûs au Gouvernement où on m'apprit le reſte ; je vais rapporter ce fait dès ſon origine.

Le ſieur de Chépart avoit été Commandant du Poſte des Natchez, & il en avoit été relevé pour y avoir fait des injuſtices. M. Périer Commandant Général arrivé depuis peu ſe laiſſa prévenir en ſa faveur, parce qu'il lui dit qu'il avoit commandé ce Poſte avec applaudiſſement ; de cette ſorte il obtint le Commandement de M. Périer qui ne le connoiſſoit point ; l'intégrité de ce Commandant Général lui auroit été un obſtacle inſurmontable.

Ce nouveau Commandant ayant pris poſſeſſion de ſon Poſte, projetta de former pour lui une Habitation des plus brillantes de la Colonie. A cet effet il

examina tous les terreins qui n'étoient pas occupés par les François ; mais il n'y trouva rien qui pût remplir la la grandeur de ses vûes ; il n'y eut que le Village de la Pomme Blanche, qui avoit au moins une lieue en quarré, qui fût capable de lui plaire, & sur le champ il prit la résolution de s'y établir : ce terrein étoit éloigné du Fort de près de deux lieues ; mais des maisons de campagne de conséquence n'ont pas besoin d'être si près des Villes, elles y perdroient de leur mérite. Entêté de la beauté de son dessein, ce Commandant fit venir au Fort le Soleil de la Pomme (1).

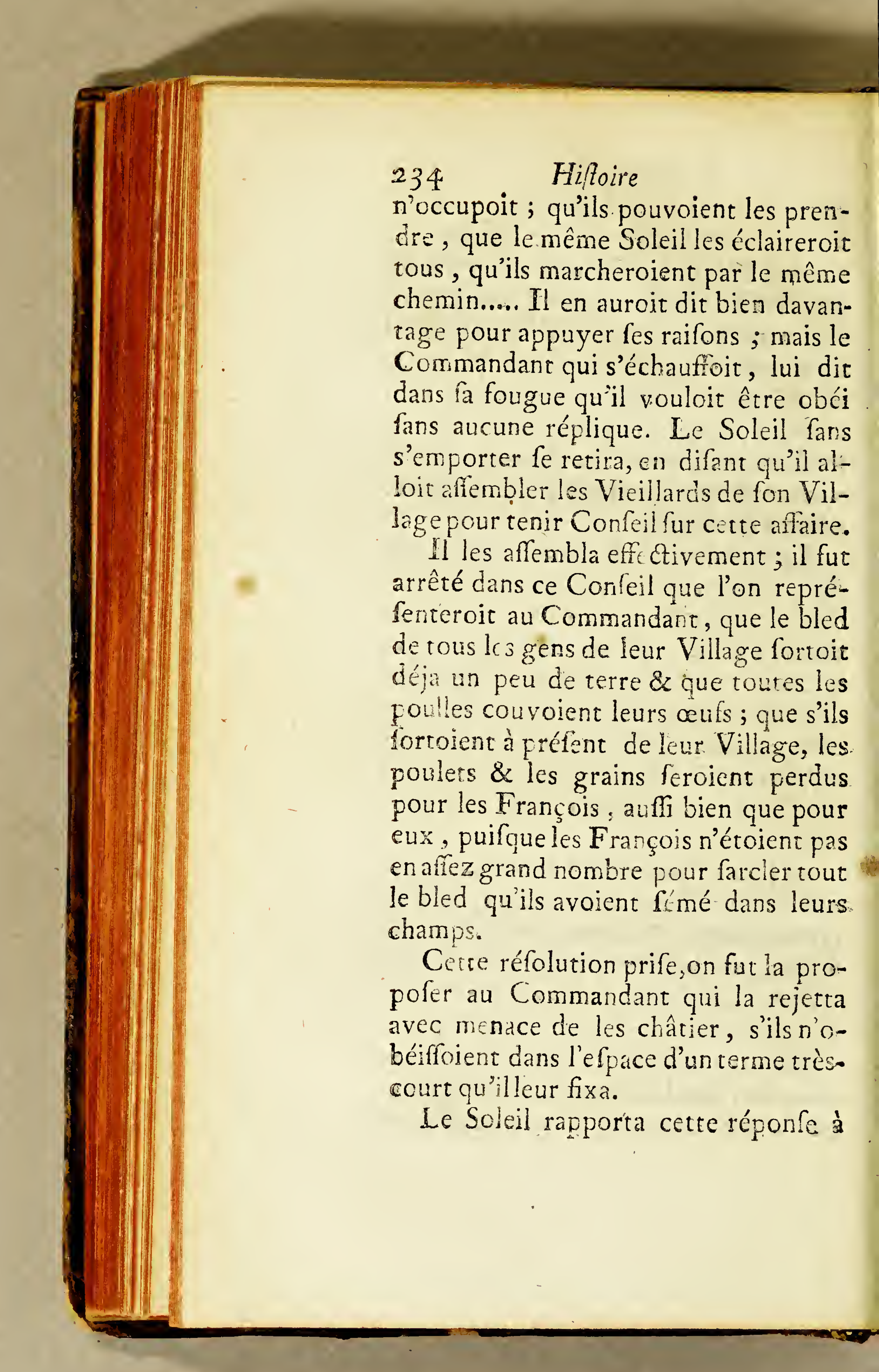
Lorsque ce Soleil fut rendu chez le Commandant, celui-ci sans autre compliment lui dit qu'il n'avoit qu'à chercher un autre terrein pour faire son Village, parce qu'il vouloit bâtir au premier jour dans le Village de la Pomme ; qu'il eût à faire vuider incessamment les cabannes & se retirer ailleurs ; & pour mieux couvrir son jeu, il avoit fait entendre à quelqu'un qu'il étoit bon que les François s'établissent sur

(1) Ce Village étoit de la Nation des Natchez & celui avec lequel on avoit eu la premiere Guerre.

le bord de la petite Riviere où étoit le grand Village & le séjour du Grand Soleil. Ce Commandant s'imaginoit sans doute parler à un Esclave auquel on commande d'un ton absolu : mais il ignoroit que les Naturels de la Louisiane sont si ennemis de l'esclavage, qu'ils lui préferent la mort ; les Soleils sur-tout accoûtumés à gouverner despotiquement, y répugnent encore davantage.

Le Soleil de la Pomme, crût qu'en lui parlant raison il pourroit l'entendre ; la pensée de ce Soleil se seroit trouvée juste, s'il eût eû affaire à un homme raisonnable. Il lui répondit donc que ces ancêtres avoient demeuré dans son Village autant d'années qu'il avoit de cheveux à sa cadenette, & qu'ainsi il étoit bon qu'ils y restassent encore.

A peine l'Interprête eut-il expliqué cette réponse au Commandant, qu'il se mit en colere, & menaça le Soleil que si dans peu de jours il ne sortoit de son Village, il s'en repentiroit. Le Soleil repliqua que quand les François étoient venus leur demander des terres pour s'établir, ils leur avoient dit qu'il y en avoit beaucoup, que personne



n'occupoit ; qu'ils pouvoient les prendre, que le même Soleil les éclaireroit tous, qu'ils marcheroient par le même chemin..... Il en auroit dit bien davantage pour appuyer ſes raiſons ; mais le Commandant qui s'échauffoit, lui dit dans ſa fougue qu'il vouloit être obéi ſans aucune réplique. Le Soleil ſans s'emporter ſe retira, en diſant qu'il alloit aſſembler les Vieillards de ſon Village pour tenir Conſeil ſur cette affaire.

Il les aſſembla effectivement ; il fut arrêté dans ce Conſeil que l'on repréſenteroit au Commandant, que le bled de tous les gens de leur Village ſortoit déja un peu de terre & que toutes les poules couvoient leurs œufs ; que s'ils ſortoient à préſent de leur Village, les poulets & les grains ſeroient perdus pour les François, auſſi bien que pour eux, puiſque les François n'étoient pas en aſſez grand nombre pour ſarcler tout le bled qu'ils avoient ſémé dans leurs champs.

Cette réſolution priſe, on fut la propoſer au Commandant qui la rejetta avec menace de les châtier, s'ils n'obéiſſoient dans l'eſpace d'un terme très-court qu'il leur fixa.

Le Soleil rapporta cette réponſe à

son Conseil qui agita la question. Elle étoit épineuse ; mais la politique des Vieillards décida que l'on proposeroit au Commandant de les laisser dans leur Village jusqu'à la récolte, & jusqu'à ce qu'ils eussent eu le tems de sécher & égrainer leur bled, à condition que chaque cabanne du Village lui donneroit dans tant de Lunes, qu'ils déterminerent, une manne de bled d'un baril (1) & une volaille ; que ce Commandant leur avoit paru très-intéressé, & que cette proposition seroit un moyen d'obtenir du tems ; que jusqu'à ce terme on prendroit de justes mesures pour se soustraire à la domination des François.

Le Soleil retourna chez le Commandant, & lui proposa de lui donner le tribut dont je viens de parler, s'il vouloit attendre jusqu'aux premiers froids ; qu'alors le bled seroit cueilli & assez sec pour être égrainé ; qu'en agissant ainsi, ils ne perdroient point leur bled & ne seroient point exposés à mourir de faim ; que lui Commandant y trouveroit son profit, & qu'aussitôt qu'il y

(1) Le baril pése cent cinquante livres. Ce Village de la Pomme étoit de plus de quatre-vingt cabannes.

auroit du bled égrainé, ils lui en apporteroient.

L'avidité du Commandant lui fit accepter la proposition avec joie, & lui ferma les yeux sur les suites de sa tyrannie ; il feignit cependant qu'il n'acceptoit leur offre que par grace, & dans la vûe de faire plaisir à une Nation qu'il chérissoit, & qui avoit toujours été amie des François. Le Soleil parut très-content d'avoir obtenu un délai suffisant pour prendre les précautions nécessaires à la sûreté de la Nation ; car il ne fut point duppe de la feinte bienveillance du Commandant.

Le Soleil fit assembler le Conseil à son retour ; il dit aux Vieillards que le Commandant François avoit acquiescé aux offres qu'il lui avoit faites, & qu'il lui avoit accordé le terme qu'ils demandoient. Il leur exposa ensuite qu'il falloit profiter sagement de ce tems, pour se soustraire au payement proposé & à la domination tyrannique des François, qui devenoient dangereux à mesure qu'ils se multiplioient ; que les Natchez devoient se souvenir de la guerre qu'on leur avoit faite, malgré le Traité de Paix conclu avec eux : que cette Guerre ayant été faite à leur seul Village, ils

devoient chercher les moyens les plus sûrs pour en tirer une juste & sanglante vengeance ; que cette entreprise étant de la derniere conséquence, elle demandoit beaucoup de sécret, des mesures solides & beaucoup de politique ; qu'ainsi il convenoit de faire au Chef François encore plus d'amitié qu'on ne lui en avoit fait jusqu'à présent ; que cette affaire exigeoit quelques jours de réflexions, avant d'en décider & de la proposer au Grand Soleil & à son Conseil ; qu'ils n'avoient qu'à se retirer ; que dans peu de jours il les assembleroit pour décider du parti que l'on prendroit.

Au bout de cinq ou six jours il fit venir les Vieillards, qui pendant cet intervalle s'étoient consultés les uns les autres ; ce qui fit que toutes les voix furent réunies pour le même & seul moyen de parvenir à la fin que l'on s'étoit proposée, qui étoit la destruction totale des François dans cette Province.

Le Soleil les voyant tous assemblés leur dit : » Vous avez eu le tems de » réflêchir sur la proposition que je vous » ai faite ; ainsi je crois que vous aurez » bien-tôt exposé le meilleur moyen

» de nous défaire sans risque de nos
» mauvais Voisins «. Le Soleil ayant cessé de parler, le plus ancien des Vieillards se leva, salua son Chef à sa maniere & lui dit :

» Il y a long-tems que nous nous
» appercevons que le voisinage des
» François nous fait plus de mal que
» de bien ; nous le voyons, nous au-
» tres Vieillards, mais les jeunes gens
» ne le voyent pas. Les Marchandises
» des François font plaisir à la jeunesse ;
» mais en effet à quoi tout cela sert-il,
» sinon à débaucher les filles & à cor-
» rompre le sang de la Nation, & à les
» rendre glorieuses & fainéantes ? Les
» jeunes hommes sont dans le même
» cas : & il faut que les hommes mariés
» soient tués de travail pour nourrir la
» famille & satisfaire les enfans. Avant
» que les François fussent arrivés dans
» ce Pays, nous étions des hommes
» qui nous contentions de ce que nous
» avions, & il nous suffisoit : nous mar-
» chions hardiment par tous les che-
» mins, parce qu'alors nous étions nos
» maîtres ; mais aujourd'hui nous n'al-
» lons qu'en tâtonnant, dans la crainte
» de trouver des épines ; nous marchons
» en Esclaves, & nous ne tarderons

» pas de l'être bien-tôt des François, » puisqu'ils nous traitent déja comme » si nous l'étions. Quand ils seront » assez forts, ils n'useront plus de poli- » tique; la moindre chose que nos jeu- » nes gens feront, les François les » attacheront au Poteau, & les fouet- » teront comme ils fouettent leurs » Esclaves Noirs : ne l'ont-ils pas déja » fait à un de nos jeunes gens, & la » mort n'est-elle pas préférable à l'es- » clavage?

Il fit une petite pose, & après qu'il eût repris haleine il continua ainsi :

» Qu'attendons-nous? Voulons- » nous laisser multiplier les François, » jusqu'à ce que nous ne soyions plus » en état de nous opposer à leurs » efforts? Que diront les autres Na- » tions? Nous passons pour les plus » spirituels de tous les Hommes rou- » ges; elles diront alors que nous avons » moins d'esprit que les autres Peuples. » Pourquoi donc attendre davantage? » Mettons-nous en liberté, & faisons » voir que nous sommes de vrais hom- » mes qui pouvons nous passer avec » ce que nous avons; commençons dès » ce jour à nous y disposer; faisons » préparer des vivres par nos femmes

» sans leur en dire la raison; allons
» porter le Calumet de Paix à toutes
» les Nations de ce Pays; faisons-leur
» entendre que les François étant plus
» forts dans notre voisinage que par-
» tout ailleurs, ils nous font sentir
» plutôt qu'aux autres qu'ils veulent
» nous mettre dans l'esclavage, que
» quand ils seront assez forts, ils en
» feront autant à toutes les Nations
» du Pays, & qu'il est de leur intérêt
» de prévenir un si grand malheur;
» que pour cet effet ils n'ont qu'à se
» joindre à nous, pour détruire tous
» les François en un même jour & à la
» même heure: que ce jour sera celui
» où finit le terme que l'on a obtenu
» du Commandant François, pour lui
» porter la contribution dont on étoit
» convenu; que l'heure sera le quart
» du jour (neuf heures du matin;)
» qu'à cette heure plusieurs Guerriers
» iront lui porter du bled comme pour
» commencer le payement, & qu'ils
» porteront leurs Armes sous prétexte
» d'aller à la chasse; que dans chaque
» maison de François il y aura deux
» ou trois Natchez pour un François;
» qu'ils demanderont à emprunter des
» Armes & de la munition pour aller
faire

» faire une chasse générale à l'occasion » d'une grande Fête & qu'ils, leur ap- » porteront de la viande : que les » coups de fusil que l'on tirera chez le » Commandant François seront le Si- » gnal pour que tous ensemble tom- » bent sur les François & les tuent ; » qu'alors on sera en état d'empêcher » que ceux qui viendroient de l'an- » cien Village François par la Grande » Eau puissent jamais s'y établir«.

Le même Vieillard ajoûta qu'après avoir fait entendre aux autres Nations la nécessité de prendre ce parti violent, on leur laisseroit à chacune un paquet de Buchettes, qui seroit en pareil nombre que le leur, lequel marqueroit la quantité de jours qu'il y avoit à attendre jusqu'à celui auquel tous devoient frapper à la fois : que pour ne point se tromper, il falloit être exact à tirer tous les jours une de ces Buchettes du paquet, la casser & la jetter au loin, & qu'un homme sage seroit chargé de ce soin. Il se tut en cet endroit & s'assit. Tous les Vieillards approuverent son avis, & furent de son sentiment.

Le projet fut également approuvé du Soleil de la Pomme ; mais il s'agissoit d'y faire consentir le Grand Soleil

& les autres Petits Soleils; parce que tous ces Princes étant d'accord sur ce point, toute la Nation obéiroit aveuglément. Ils prirent encore la précaution de défendre que les femmes, même les Soleilles, en fussent averties, ou qu'elles eussent le moindre soupçon de ce qu'on vouloit faire contre les François.

Le Soleil de la Pomme avoit beaucoup d'esprit, ce qui le facilita d'amener le Grand Soleil à son but. Ce Grand Soleil regnant étoit un jeune homme sans expérience, qui se laissa gagner d'autant plus (1) facilement, que tous les Soleils convenoient que celui de la Pomme avoit l'esprit juste & pénétrant; aussi n'avoit-il jamais beaucoup frayé avec les François. Ce Prince ayant joint le Souverain de la Nation, lui fit connoître la nécessité de prendre ce parti, puisqu'il falloit que lui-même abandonnât son propre Village, la sagesse des mesures concertées qui en assuroient même la réussite, & le danger où sa jeunesse l'exposoit avec des voisins aussi entreprenans, & sur-tout avec le Commandant François, qui

(1) Le Grand Soleil frere du Serpent Piqué étoit mort il y avoit environ un an.

étoit à préfent à ce Fort, dont les Habitans & les Soldats même fe plaignoient; que tant que le Grand Soleil & le Serpent Piqué fon frere avoient vêcu, le Commandant du Fort n'avoit rien ofé entreprendre, parce que le Grand Chef François qui eft à leur gros Village (1) les aimoit; mais que lui Grand Soleil n'en étant point connu & étant encore jeune, on fe mocqueroit de lui; enfin que le feul moyen de conferver fon autorité, étoit de fe défaire des François par la voye & avec les précautions que les Vieillards avoient projettées.

Le réfultat de cet entretien fut, que dès le lendemain, quand les Soleils viendroient le matin pour le faluer, le Grand Soleil les avertiroit de fe rendre chez celui de la Pomme fans en parler à perfonne. La chofe fut exécutée, & l'efprit féduifant de celui de la Pomme attira tous les Soleils dans fon projet: en conféquence on forma un Confeil des Soleils & des Nobles Vieillards qui tous approuverent le projet; ces nobles Vieillards furent nommés Chefs d'Ambaffade pour aller chez les autres Nations; on leur donna des Guer-

(1) Il veut dire la nouvelle Orléans.

riers pour les accompagner, & il fut défendu sous peine de la vie de parler de ceci à qui que ce fût. Cette résolution prise, ils partirent tous à la fois à l'insçû des François.

Malgré le profond sécret que l'on gardoit chez les Natchez, le Conseil des Soleils & des Nobles Vieillards mit le Peuple dans l'inquiétude, & il n'est pas nouveau dans tous les Pays du Monde, de voir les Sujets s'efforcer à pénétrer les sécrets de la Cour. Cependant la curiosité du Peuple ne pouvoit être satisfaite : les seules Soleilles (ou Princesses) avoient droit dans cette Nation de demander pourquoi on se cachoit d'elles. La jeune Grande Soleille avoit à peine dix-huit ans, & il n'y avoit que la Bras-Piqué, qui ayant beaucoup d'esprit (ce qu'elle n'ignoroit pas) pouvoit trouver mauvais qu'on ne lui parlât de rien. En effet elle en témoigna son mécontentement à son fils, qui lui répondit que ces Députations se faisoient pour renouveller la bonne intelligence avec les autres Nations, chez lesquelles il y avoit long tems que l'on n'étoit allé en Calumet, & qui croyoient qu'on les méprisoit par cette négligence. Cette excuse simulée parut appaiser la Soleille

Bras-Piqué; mais elle ne lui ôta point ses inquétudes; elles redoublerent au contraire, lorsqu'elle vit qu'au retour des Calumets (ou Ambassades) les Soleils s'assemblerent en sécret avec les Députés, pour apprendre d'eux quelle avoit été leur réception; au lieu qu'ordinairement cela se faisoit en public.

Cette Soleille en fut couroucée: » Quoi, dit-elle en elle même, on cache à toute la Nation ce qu'elle doit » sçavoir? On me le cache à moi-» même? « Sa colere auroit éclaté sur le champ, si sa prudence ne l'eût modérée. Ce fut un bonheur pour les François de ce qu'elle se crut ainsi méprisée; car je crois que la Colonie doit plutôt son salut au chagrin de cette femme, qu'au reste d'amour qu'elle avoit pour les François (1).

Elle craignoit avec raison d'augmenter la profondeur du sécret au point de ne pouvoir rien apprendre si elle faisoit de l'éclat. Pour cet effet elle se servit d'un moyen fort sage. Elle engagea le Soleil son fils de venir avec elle voir une parente qu'ils avoient au Village de *la Farine*, qu'on lui avoit

(1) Elle étoit déja fort âgée, & son Aman étoit mort il y avoit quelques années.

dit être très-malade, & de l'accompagner ſans en rien dire. Elle le mena par le plus long, ſous prétexte que c'étoit le plus beau ; mais en effet parce qu'il étoit le moins fréquenté. Comme elle avoit beaucoup d'eſprit, elle penſa que le profond ſilence que l'on gardoit, ne provenoit que parce que l'on tramoit quelque choſe de ſiniſtre contre les François, & les mouvemens du Soleil de la Pomme appuyoient ſes conjectures ; ainſi ſe voyant avec ſon fils dans un endroit ſolitaire, & ſe confiant ſur le reſpect qu'il lui avoit toujours porté, elle lui dit :

» Aſſeyons-nous ici, auſſi bien je » ſuis laſſe, & j'ai quelque choſe à te » dire «. Lorſqu'ils furent aſſis, elle continua de cette ſorte : » Ouvres tes » oreilles pour m'entendre ; je ne t'ai » jamais appris à mentir, & je t'ai tou- » jours dit qu'un menteur ne méritoit » pas d'être conſidéré comme un hom- » me ; mais qu'un Soleil menteur étoit » digne de mépris, même des femmes, » ainſi je crois que tu me diras la véri- » té. Dis-moi donc : les Soleils ne ſont- » ils pas tous freres ? Leurs intérêts » ne doivent-ils pas être communs ? » Cependant tous les Soleils ſe cachent » de moi, comme ſi mes lévres étoient

» coupées, & comme si je ne pouvois
» retenir mes paroles. Me connois-tu
» femme à parler en dormant? Je suis
» au desespoir de me voir méprisée de
» mes freres; mais encore plus de l'être
» de toi même. Quoi donc? N'es-tu
» pas sorti de mes entrailles? N'as-tu
» pas succé mon sein pour te nourrir du
» plus pur de mon sang? Est-ce que
» mon sang ne coule pas encore dans
» tes veines? Serois-tu Soleil si tu
» n'étois pas mon fils? As-tu déja ou-
» blié que sans mes soins tu serois
» mort il y a long-tems? Tout le mon-
» de t'a dit, & moi aussi, que tu es fils
» d'un François, mais mon propre sang
» m'est beaucoup plus cher que celui
» des Etrangers? Je marche aujour-
» d'hui près de toi, de même qu'une
» Chienne sans être regardée; je m'é-
» tonne que tu ne me repousses pas avec
» le pied: je ne suis point surprise de
» voir que les autres se cachent de moi.
» Les Vieillards ont coûtume de mé-
» priser les femmes qui ne leur sont
» point proches; mais toi qui es mon
» fils, tu te caches de moi. As-tu ja-
» mais vû dans notre Nation un fils
» mépriser sa mere? Tu es le seul de
» ce caractére. Quoi! tant de mouve-

» mens dans la Nation, ſans que j'en
» ſçache la raiſon, quoique je ſois la
» Vieille Soleille, quoique j'aye un fils
» Soleil ? As-tu peur que je ne te re-
» bute, & que je te faſſe Eſclave des
» François contre leſquels vous agiſ-
» ſez ? Ah ! que je ſuis laſſe d'être ainſi
» mépriſée & de marcher avec des hom-
» mes ingrats ! «

Le fils de cette Soleille fut pénétré du diſcours qu'elle venoit de lui faire les larmes aux yeux. Il écouta ſes reproches avec la prudence ordinaire des Naturels, & le reſpect dû à une mere & Princeſſe ; il lui répondit enſuite en ces termes : » Tes reproches ſont des
» fléches qui percent mon cœur, & je
» ne crois pas t'avoir jamais rebutée
» ni mépriſée ; mais as-tu jamais en-
» tendu dire que l'on doive révéler
» ce que les Vieillards du Conſeil ont
» arrêté ; & moi qui ſuis Soleil, ne
» dois-je pas donner l'exemple ? On
» s'eſt caché de la Grande Soleille
» comme de toi. Quoique l'on ſçache
» que je ſuis fils d'un François, on ne
» s'eſt pas méfié de moi ; on s'eſt bien
» douté que par ton grand eſprit tu
» pénétrerois le ſécret du Conſeil ;
» mais le cachant à la Grande Soleille,

» il convenoit de n'en rien dire. Puis-
» que tu-as tout deviné, que veux-tu
» que je t'apprenne? Tu en sçais au-
» tant que moi : fermes ta bouche.

» Je ne suis point en peine lui dit-
» elle, de sçavoir contre qui vous pre-
» nez vos précautions ; mais c'est jus-
» tement à cause que c'est contre les
» François, que je crains que vous
» n'ayiez pas bien pris vos mesures
» pour les surprendre ; car je sçais qu'ils
» ont beaucoup d'esprit, quoique le
» Commandant d'ici ait perdu le sien ;
» ils sont braves & ont des Marchan-
» dises en quatité pour avoir tous les
» Guerriers des autres Nations contre
» nous. Si vous n'en vouliez qu'à des
» Hommes rouges, je dormirois plus
» tranquillement ; d'ailleurs je ne suis
» plus jeune ; que ce soient les Fran-
» çois ou les Hommes rouges qui me
» tuent, la vie d'une femme âgée est
» peu de chose ; mais la tienne m'est
» chére. Si vos Vieillards ont crû qu'il
» étoit aussi facile de surprendre les
» François que les Hommes rouges,
» ils se sont trompés grossiérement : les
» François ont des ressources que les
» Hommes rouges n'ont pas ».

Son fils lui dit qu'elle n'avoit rien

à craindre du côté des mesures que l'on avoit prises. Après lui avoir dit tout ce que j'ai rapporté, il ajouta que toutes les Nations avoient écouté & approuvé leur projet, & qu'elles avoient promis de donner le même jour & dans le même tems que les Natchez, chacune sur les Villages des François qui leur étoient voisins; que les Chatkas s'étoient chargés de détruire tous les François qui étoient au bas de la Grande Riviere (le Fleuve S. Louis) & tout le long en remontant jusqu'aux Tonicas; que l'on n'avoit point été chez cette Nation; que les Tonicas & les Oumas étoient trop amis des François, & qu'il valloit mieux les détruire les uns & les autres avec les François qui y demeuroient; il lui dit enfin que les Buchettes étoient dans le Temple sur le bois plat.

Lorsque la Bras-Piqué fut instruite de tout, elle fit semblant de l'approuver, & laissant désormais son fils tranquille, elle ne s'occupa plus que des moyens qu'elle pourroit trouver pour faire échouer ce barbare dessein : le tems pressoit, car le terme jusqu'au jour marqué pour l'Action étoit déja presque écoulé.

Cette femme ne pouvant se résoudre à voir périr tous les François dans un jour par la Conjuration des Naturels, chercha des moyens pour sauver la plus grande partie des François : pour y parvenir elle imagina d'en avertir quelques filles qui aimoient les François, ce qu'elle fit en leur recommandant de ne jamais dire que cet avis venoit d'elle.



CHAPITRE XIV.

La Vieille Soleille met en vain tout en usage pour sauver les François : Le Commandant ne veut pas y entendre : Enfin lès Natchez massacrent impitoyablement tous les François de ce Poste : Les Natchez pillent tout & croyent que tous les François des autres Postes sont détruits de même, suivant qu'ils en étoient convenus avec les autres Nations.

DANS l'espérance de faire ouvrir les yeux au Commandant, la Bras-Piqué arrêta un Soldat qu'elle trouva en chemin, auquel elle dit d'aller sur le champ dire au Commandant que les Natchez avoient perdu l'esprit & qu'il prît garde à lui ; qu'il suffiroit qu'il fît la moindre réparation au Fort en présence de quelques-uns d'eux, pour faire voir qu'il s'en méfioit, & qu'alors toutes leurs résolutions & leurs mauvais desseins s'évanouiroient.

Le Soldat s'acquitta fidélement de sa commission ; mais le Commandant, loin d'ajoûter foi à cet avis, d'en profiter, de l'approfondir & de s'informer de la raison qui y donnoit lieu,

traita le Soldat de lâche & de visionnaire, le fit mettre aux fers, & dit qu'il se garderoit bien de se donner aucun mouvement pour réparer le Fort & se tenir sur ses gardes ; que les Natchez qui le verroient agir de la sorte, croiroient qu'il manqueroit de courage & qu'il les appréhendoit. Il comptoit sans doute faire plus de peur à ses Ennemis par ses bravades qu'en mettant son Fort en bon état.

La Bras-Piqué craignant d'être décelée malgré toutes ses précautions & le sécret qu'elle recommandoit, avoit été dans le Temple, & avoit tiré du fatal Faisseau quelques buchettes : son dessein étoit d'avancer le terme, afin que ceux des François qui pourroient réchapper du Massacre pussent avertir leurs Compatriotes ; elle forma ce dessein sur la connoissance qu'elle avoit des fanfaronades du Commandant. Elle fit tant par ses soins, que plusieurs François furent avertis, dont plusieurs donnerent avis au Commandant, mais il en fit mettre sept aux fers en les traitant de lâches. Le Massacre devoit s'exécuter deux ou trois jours avant qu'il ne l'a été ; mais les Natchez ayant appris qu'il devoit arriver une demie Galére chargée de Marchandises, remirent

à exécuter leur projet à l'arrivée de ce Bateau. En effet la Compagnie ayant eu avis que ce Poſte étoit très-brillant, avoit donné ordre d'y bâtir un Magazin, & d'y envoyer des Marchandiſes pour fournir aux Habitans.

Cette Soleille voyant que le terme approchoit, & que pluſieurs des Commiſſionnaires avoient été châtiés pour avoir donné un avis ſalutaire, prit le parti de parler à M. Maſſé Sous-Lieutenant, s'imaginant que le Commandant feroit plus d'attention aux avis d'un Officier qu'à ceux de ſes Soldats ; mais elle ſe trompa encore ; le Commandant n'écouta pas plus l'Officier que les Soldats.

Le Commandant malgré tous ces avis, prit le parti d'aller ſe divertir avec quelqu'autres François au grand Village des Natchez, d'y porter de l'eau de-vie pour y paſſer la nuit ; ils pouſſerent la partie de plaiſir juſques au point du jour qu'ils retournerent au Fort : à peine le Commandant y fut-il, qu'il reçut des avis preſſans de ſe tenir ſur ſes gardes.

Le Commandant encore étourdi de ſa débauche nocturne, joignit l'imprudence au mépris de ces derniers avis : il ordonna à l'Interprête d'aller à l'inſ-

tant au grand Village, demander au Grand Soleil s'il étoit vrai qu'il devoit dans peu venir à la tête de ses Guerriers pour tuer tous les François, & de venir tout de suite lui rendre réponse. C'étoit au point du jour ; l'Interprête ne fut, pour ainsi dire, qu'un instant pour faire son voyage ; mais on peut bien s'imaginer, sans qu'il soit besoin de le dire, quelle fut la réponse du Grand Soleil ; quoique jeune il sçut dissimuler,& parler à l'Interprête de façon que le Commandant en fut très satisfait & se félicita d'avoir méprisé les avis qu'on lui avoit donnés ; il fut de-là dans sa maison qui étoit sous le Fort pour se reposer des fatigues de la nuit précédente.

Les Natchez avoient trop bien pris leurs mesures pour ne point avoir le succès qu'ils en espéroient. Le moment fatal arriva enfin ; les Natchez partirent de chez eux la veille de S. André 1729 ; ils eurent la précaution de conduire avec eux un Puant (1) armé d'un Casse-tête de bois, pour assommer le Commandant ; (2) ils avoient

(1) Les Natchez nomment Puants les hommes du bas peuple. Voyez Tome II. Chap. XXVI.

(2) D'autres disent qu'il fut tué par des

conçu un si grand mépris pour lui, qu'aucun Guerrier ne voulut se charger de le tuer. Les maisons des François remplies d'ennemis, le Fort de même garni de Naturels qui y étoient entrés par la porte & par les brêches, ôtoient aux Soldats sans Officiers ni Sergent la liberté de se défendre. Sur ces entrefaites le Grand Soleil arriva, avec quelques Guerriers chargés de bled pour commencer en apparence le payement de la contribution. Le Commandant au comble de sa joye, fit à l'instant mettre en liberté les donneurs d'avis, pour qu'il fussent témoins de l'erreur dans laquelle il avoit crû jusques alors qu'ils étoient tombés; mais à peine sont-ils sortis pour voir la livraison des Marchandises des Naturels, qu'il fut lâché plusieurs coups de fusil sur la demie Galére & chez le Commandant, sur l'Interprête, sur un Domestique & quelques autres François. Comme cette décharge étoit le Signal, on entendit dans le même moment un grand nombre de coups de fusils. Le Com-

Guerriers à coups de fusil, & qu'il lui mangerent le cœur pour assouvir leur rage. Au reste qui peut affirmer ces choses, puisqu'aucun François présent à cette action particuliere n'en a réchappé.

mandant reconnut alors, mais trop tard, la sagesse des avis qu'on lui avoit donnés; il court dans son Jardin, il appelle les Soldats de la Garnison; vaine espérance, ils ne sont plus; on court à lui les fusils bandés & on le tue.

Les Natchez avoient eu la précaution de s'emparer de la demie Galére, sans doute pour s'assurer des Marchandises, & pour être en même-tems à porté d'arrêter les François qui voudroient s'embarquer pour se sauver: ils avoient aussi un détachement de l'autre côté du Fleuve pour tuer ceux qui s'y sauveroient.

M. du Coder Commandant des Yazoux, à quarante lieues plus haut, alloit avec un R. P. Jésuite chez le Commandant; ils passerent près de la demie Galére qui étoit arrivée de la veille & gardée par un grand nombre de Naturels qui attendoient le Signal. M. du Coder & son Compagnon de Voyage, étant à moitié chemin de la maison du Commandant, entendirent tirer plusieurs coups de fusils au bord du Fleuve & par tout le Canton; ils voulurent regagner leur voiture; mais ils furent tués en chemin & on leur leva la chevelure.

Le Massacre se fit donc par tout à la même heure : les femmes Françoises qui furent prises Esclaves, furent mises dans une maison située sur une hauteur, sous la garde de quelques Guerriers : de-là elles virent une partie de cette Scéne tragique; elles apperçurent quelques femmes qui défendoient leurs maris, d'autres qui vouloient les venger ; mais ces Héroïnes étoient sacrifiées à la vengeance des Ennemis, qui, selon leur coûtume, n'épargnerent que les jeunes.

Je tire le rideau sur les autres parties du Tableau ; ce que l'on vient de voir n'est que trop effrayant : je dirai seulement que d'environ sept cens personnes, il ne s'en sauva qu'un très-petit nombre qui apporta cette horrible nouvelle à la Capitale.

Le Gouverneur & le Conseil en furent pénétrés de douleur ; on donna avis par tout de se tenir sur ses gardes ; mais la mine étoit éventée, il n'y avoit plus rien à craindre. Les Naturels des autres Nations, furent indignés du procédé des Natchez, croyant que ceux-ci avoient avancé le terme dont ils étoient convenus, pour se mocquer d'eux, & ils se proposoient d'en tirer

vengeance dès que l'occasion se présenteroit; elle ne tarda pas à s'offrir.

Ces Naturels étoient bien éloignés de sçavoir la vraie cause de la précipitation des Natchez ; & nous ne pouvions deviner ni les principes ni le détail du projet, ni les suites de cet affreux événement. Ceux qui avoient échappé à cette boucherie, nous apprirent seulement que ce Massacre avoit été annoncé par des femmes ; mais que le Commandant qui en étoit la cause par son avidité, avoit méprisé les avis de la Conspiration qui se tramoit contre lui, & qu'il auroit pû étouffer, s'il eût voulu se tenir sur ses gardes après avoir été si bien averti.

Tous ceux qui eurent le bonheur d'éviter la mort dans ce Massacre, ne purent apprendre aux autres François que ce que je viens de rapporter du jour de l'action, chacun dans un pareil désastre étant assez occupé de sa propre conservation ; & je n'ai appris toutes ces choses, & quelques autres que je tais, que par la voye de ceux-ci, & d'une femme qui après son Esclavage fut ma Gouvernante ; elle avoit été prise des premieres & avoit été témoin de ce qui s'étoit passé. Pour ce

qui regarde toutes les menées des Natchez avant le jour du Massacre, je l'ai appris par la Soleille Bras-Piqué lorsqu'elle fut prisonniere à la nouvelle Orléans.

Les Natchez ensuite de cette expédition générale, se servoient de deux François qu'ils avoient réservés pour leurs talens ; l'un étoit Charretier de l'Habitation de Sainte Catherine; il fut employé à voiturer de l'Etablissement François jusqu'au grand Village tous les Meubles, Vivres, Effets & Marchandises, les Canons même, les Boulets & toutes les Munitions de Guerre, en un mot tout ce qui avoit appartenu aux François: tout fut conduit avec bonne escorte chez le Grand-Soleil qui en disposa à sa volonté : les Négres des François servirent aussi à plusieurs travaux.

L'autre François que les Natchez conserverent, servit à faire des habits neufs des Etoffes qu'ils avoient prises dans le Magazin & dans la demie Galére ; il raccomodoit les habits des François qui avoient été tués, pour ceux qui les avoient pris, les ajustoit à leur taille ; s'ils étoient trop étroits, comme il arrivoit fort souvent, il les

élargissoit avec des morçeaux d'Etoffe d'une couleur différente, ce qui leur plaisoit beaucoup plus que si c'eût été de la même couleur.

A mesure que le Fort, le Magazin & les maisons étoient vuides, on y mettoit le feu ; ils en userent ainsi jusqu'à ce qu'il n'y eût plus aucun bâtiment. Les femmes Françoises & Esclaves furent la plûpart données au Grand Soleil & à la Grande Soleille : celle qui fut depuis ma Gouvernante étoit de ce nombre. Elle cousoit fort bien en linge, aussi fut-elle faite Maîtresse Lingere par la Grande Soleille, qu'ils nommoient entr'eux la Soleille Blanche, parce qu'elle étoit plus blanche & plus délicate que les autres : les Compagnes aidoient la Maîtresse Lingere à faire des chemises.



CHAPITRE XV.

Suite du Brigandage des Natchez : Préparatifs de Guerre contre les Natchez.

QUELQUES jours après le pillage du Poste François, une troupe de Natchez étant sur le bord du Fleuve, & prêts à le passer pour aller en chasse de l'autre côté, vit descendre des Voyageurs dans une Pirogue. Les Natchez les appellerent ; ceux-ci qui ne sçavoient rien de ce qui s'étoit passé aborderent & mirent à terre ; mais à peine furent-ils débarqués, qu'ils furent assaillis de coups de Fusil ; il y en eut trois de tués, un quatriéme se sauva, se cacha dans le Bois & se rendit ensuite aux Tonicas ; le cinquiéme qui étoit malade fut conduit au Village où ils le firent mourir martyr.

Les Yazous qui venoient chanter le Calumet, étoient arrivés dans le tems que le Grand Soleil le jour du massacre alloit entrer chez le Commandant François : ce Soleil leur fit dire qu'ils allassent dans une maison au-dessous pour

y attendre quelques jours. Ils attendirent en effet la commodité du Grand Soleil, & partirent enſuite pour les Natchez où on les chargea de Préſens; de-là ils s'en retournerent, ayant leurs Voitures bien remplies d'hommes, tant de leur Nation que de celle des Natchez, qui montoient avec eux pour les aider & les encourager à détruire le Poſte des Yazoux, que les Natchez croyoient être le ſeul Poſte François ſubſiſtant dans la Colonie. Dans cette vûe ils remontoient le Fleuve, lorſqu'étans près de leur Pays, ils découvrirent de loin des François ſur une batture; ils y étoient arrêtés & ne penſoient qu'à prier Dieu pendant la Meſſe que célébroit alors un R. P. Jéſuite. Les Naturels mirent à terre au-deſſous, approcherent des François qui ignoroient le malheur de leurs Compatriotes; ils les conſidererent dans le tems qu'ils ſe mettoient à genoux pour adorer la ſainte Hoſtie : ils firent leur décharge tous à la fois ſur les François; mais le Dieu qu'ils adoroient alors leur ſervit de bouclier & les conſerva : ils ſe rembarquerent avec précipitation; dans ce peu d'intervalle les Yazoux rechargerent leurs armes, & firent une ſeconde

décharge qui ne tua perſonne ; mais ſeulement celui qui pouſſoit le bateau reçut une balle dans la cuiſſe ; cette bleſſure ne l'empêcha pas de s'embarquer avec les autres, de prendre le large & de deſcendre à la nouvelle Orléans où il fut guéri en peu de tems.

Les Yazoux à la vûe du bateau des François, ſe flattoient d'en avoir de groſſes dépouilles & d'arriver triomphans chez eux ; mais Dieu en diſpoſa autrement, les François ne perdirent aucun de leurs effets. Les Naturels réſolurent bien ſans doute de s'en dédommager ſur le Poſte des Yazoux, dans lequel il n'y avoit alors qu'environ vingt hommes de Garniſon commandés par un Sergent, M. du Coder qui en étoit Commandant, ayant été enveloppé dans le malheur général du Poſte des Natchez, comme je viens de le dire : auſſi ne manquerent-ils pas leur coup peu de jours après leur arrivée, ils s'emparerent du Fort en feignant de venir les voir à l'ordinaire, & les aſſommerent tous.

Le peu de François échappés du déſaſtre des Natchez, ayant confirmé à la Capitale la deſtruction entiere de ce Poſte, M. Perier Gouverneur de la

Loui-

Louisiane se disposa à en tirer vengeance & de retirer les Françoises esclaves à tel prix que ce fût ; mais comme les François ne sont pas si au fait d'aller dans les Bois que les Naturels : il envoya M. le Sueur aux Chat-Kas : cet Officier qui parloit très-bien la Langue vulgaire, eut ordre de les engager dans notre parti pour faire la Guerre aux Natchez. Il n'eut point de peine à y réussir ; mais on étoit bien éloigné d'imaginer quel étoit le sujet qui les y portoit avec empressement, puisque l'on ignoroit qu'ils étoient dans le complot des Natchez pour détruire tous les François, & que ce n'étoit que pour se venger d'eux, parce qu'ils les avoient devancé & ne leur avoient pas donné une assez bonne part du butin qu'ils avoient fait sur les François dans deux Voyages qu'ils avoient fait chez eux. M. le Sueur fut obligé de les attendre pour les conduire contre les Natchez, jusqu'à ce qu'ils eussent fait des vivres.

En attendant les préparatifs de la Guerre, & que l'Armée qu'on envoyoit contr'eux fût arrivée, l'on fit monter un Capitaine & quelque peu de Troupes aux Tonicas, pour y soutenir les

Habitans qui y étoient & recevoir ceux des François qui pouroient échapper du Massacre : en effet il s'y en étoit retiré quelqu'uns, entr'autres un Soldat nommé Navarre, lequel raconta le Massacre & ce qui le regardoit en particulier devant le Commandant qui avoit été envoyé en ce Poste, & M. Gonichon aussi échappé des Natchez que ce Commandant avoit ramené pour mettre ses talens en œuvre pour la Fortification ; lequel est aujourd'hui demeurant à Paris.

Navarre leur dit, qu'une fille de qui il étoit fort aimé vint le trouver de grand matin, & l'avertit que les François alloient être tués par les Natchez, qu'il se sauvât promptement & qu'il n'y avoit pas de tems à perdre : qu'elle lui apportoit un Pistolet, de la Poudre & des Bales, afin que s'il étoit attaqué en se sauvant, il pût se défendre & mourir en Guerrier s'il falloit mourir ; il monta à Cheval pour avertir son Commandant, mais il rencontra un autre François qui se sauvoit, & qui lui dit que les Natchez avoient fait le coup ; Navarre se cacha dans les Bois jusqu'au soir, & à la nuit il fut à l'Etablissement François, pour chercher à s'embar-

quer. Voyant de la lumiere dans une maison Françoise, il y fut ; mais s'étant apperçû qu'elle étoit pleine de Naturels, il se sauva, & voyant bien qu'il ne lui étoit pas possible de se sauver de ce côté, il fut la nuit chez sa Maîtresse qui le cachât dans le fort du Bois, où elle & ses Compagnes le nourrirent huit à dix jours, puis lui porterent des vivres pour son voyage, lui montrerent le chemin pour aller aux Tonicas & lui dirent : Nous présumons que les François tireront vengeance de la mort de leurs freres, mais si tu reviens avec eux, tâches de m'avoir pour vivre avec toi.

M. le Chevalier de Loubois Lieutenant de Roi de la Colonie fut nommé pour cette expédition. Son Armée étoit composée de Soldats, d'Habitans, de plusieurs François échappés des Natchez & de quelques Naturels alliés. Cette petite Armée s'embarqua dans des Bateaux & des Pirogues avec les munitions de guerre & de bouche convenables pour cette Entreprise.

Ils remonterent le Fleuve sans obstacle & arriverent aux Tonicas. Cette Nation, comme je l'ai dit, a toujours été amie des François ; c'étoit même

pour cette raison que les Natchez n'avoient pas voulu leur communiquer leur détestable dessein. Les Tonicas reçurent les François de leur mieux, on envoya plusieurs Guerriers à la chasse pour leur tuer du gibier & les rafraîchir.

M. de Loubois ne se croyant pas assez fort pour attaquer les Natchez sans les Chat-Kas, bâtit un Fort aux Tonicas, il y mit ses Troupes & ceux qui s'étoient sauvés des Natchez, que les Tonicas avoient reçus & nourris avec une amitié vraiment fraternelle. Le Commandant paya ce qu'on leur avoit fourni, & les joignit à son Armée de même que les Tonicas.

M. le Sueur sçavoit certainement que ce Général étoit aux Tonicas; ainsi M. de Loubois devoit s'assurer qu'il seroit averti lorsque les Chat-kas seroient rendus ou même prêts à se rendre auprès de lui; il pouvoit le sçavoir promptement, puisqu'il n'y a que dix lieues par terre d'un endroit à l'autre; chemin qu'un Naturel fait aisément en moins d'un jour quand il n'est pas chargé: mais M. de Loubois n'étoit jamais sorti de la nouvelle Orléans, & ne connoissoit pas plus le reste du Pays

que ceux qui n'en ont jamais entendu parler.

Ce Commandant ennuyé d'attendre depuis un mois, & de ne rien apprendre des Chat-kas dont il ignoroit le caractére de même que de tous les Naturels, crut bien faire d'envoyer des Espions aux Natchez, pour voir si les Alliés s'y étoient rendus & ce qui pouvoit s'y passer d'ailleurs. Sa curiosité n'étoit point blâmable, il ne s'agissoit que de sçavoir faire le choix des Espions: & puisqu'il ne connoissoit en aucune maniere ni le Pays ni ceux qui l'habitoient, il ne devoit point avoir de honte de s'en instruire de ceux qui pouvoient le sçavoir beaucoup mieux que lui & que ses Officiers qui n'en sçavoient pas davantage. Il se contenta de demander aux François si quelqu'un vouloit aller aux Natchez. L'imprudence en présenta cinq : quelques-uns de ceux qui s'étoient sauvés des Natchez étoient prêts de dire leur sentiment; ils se conduisirent prudemment en gardant le silence, parce qu'il ne convient pas de donner des avis à ses Supérieurs, dont quelques-uns s'offensent, s'imaginant qu'on les prend pour des ignorans. Un de ces Habitans ré-

chappés en parla à celui qui commandoit cette Nation parce que le Grand Chef n'y étoit pas, qui lui dit : » ces » cinq François vont ſe faire tuer en » allant par le Fleuve : ſi le Chef Fran» çois m'eût dit qu'il vouloit y envoyer, » je lui aurois donné un Guerrier. » C'étoit en effet le parti le plus prudent qu'on eut pû prendre : un Tonicas auroit été par terre aux Natchez ; pendant la nuit il auroit écouté ce que les Natchez auroient pû dire ; & les Naturels ſont très-capables de faire l'Eſpion de cette ſorte ſans aucun riſque. Ce Tonicas auroit rapporté à M. de Loubois ce qu'il auroit vû & entendu ; ſi les Chat-kas y euſſent été, il en auroit de même averti ce Commandant.

Je ſuis très-éloigné de critiquer la conduite de M. de Loubois ; il a toujours mérité l'eſtime des honnêtes gens par ſa bravoure & par ſa probité ; mais il eſt vrai auſſi que les plus grands Officiers n'ont point eu de honte de s'inſtruire dans les occaſions où l'expérience leur manquoit. Comme je me ſuis fait un plan en faiſant cette Hiſtoire d'inſtruire le Public de ce qu'il ne ſçavoit pas, je rapporte ce que j'ai vû ou appris ſur les lieux à la Louiſiane, ca-

pable de donner quelque inſtruction à ceux qui auroient envie d'y paſſer, afin que ceux qui ont la louable envie d'apprendre, puiſſent prévoir les dangers par les exemples que je rapporte, & par là ſe mettre en état de ſervir leur Patrie & de mériter l'applaudiſſement de leur Souverain.

Je reprens les Natchez à leur dernier exploit, qui fut l'aſſaſſinat des Voyageurs dans le Bateau : cette ſurpriſe fut pour eux une grande victoire, & elle leur fit eſpérer un ſuccès auſſi heureux dans toutes leurs autres entrepriſes.

Preſque auſſi-tôt le Maſſacre des François leurs voiſins, ils projetterent de détruire les Nactchitoches, qu'ils n'avoient pas jugés à propos d'admettre dans leur complot, parce qu'ils les connoiſſoient amis inviolables des François; mais ils craignoient M. le Chevalier de S. Denis (1) Commandant de ce Poſte. Ils ſçavoient qu'il étoit très-capable de leur faire avoir du deſſous, & qu'il étoit auſſi redoutable à ſes Ennemis qu'il étoit véritable Ami.

(1) Voyez Tome I. Chap. XXII. dans lequel il eſt parlé de M. de S. Denis, Commandant reſpectable.

Ainsi ils résolurent de le surprendre lui même, pour ensuite avoir meilleur marché des Nacthitoches. Ils s'imaginoient que l'envie de racheter une Esclave Françoise lui fermeroit les yeux sur leur fourberie. Ce fut dans ce dessein qu'ils partirent pour le Fort des Nacthitoches au nombre de cent cinquante Guerriers avec une des Françoises esclaves.

Poste des Nacthitoches.

Ils se rendirent par terre à une petite distance de ce Poste avec le Calumet de Paix : ils envoyerent des Députés à M. de S. Denis, pour lui dire qu'ils venoient lui présenter le Calumet de Paix, le rendre l'arbitre de la Paix entr'eux & les François, & qu'ils lui amenoient une Esclave Françoise pour constater la vérité de ce qu'ils lui proposoient.

M. de S. Denis qui dès sa jeunesse avoit appris la Langue & qui la parloit parfaitement, leur fit réponse lui même qu'il le vouloit bien, pourvû qu'ils ne vinssent qu'au nombre de dix avec l'Esclave Françoise; qu'alors il recevroit leur Calumet de Paix & la femme Françoise, & qu'il la payeroit bien : mais qu'il voyoit à leur grand nombre qu'ils étoient des fourbes & des traî-

tres ; que cependant il vouloit bien les laisser retourner chez eux, à condition qu'ils lui ameneroient tout à l'heure la Françoise, laquelle il payeroit ; il les menaça que s'ils y manquoient, il leur apprendroit à qui ils se jouoient. Néanmoins M. de S. Denis n'avoient pas quarante hommes de Garnison & tout au plus une vingtaine d'Habitans : mais voyant qu'ils n'amenoient point l'Esclave Françoise, il envoya au Village des Nactchitoches avertir le Grand Chef de cette Nation de lui envoyer quarante de ses meilleurs Guerriers pendant la nuit. Le Grand Chef qui n'avoit garde de désobliger M. de S. Denis, lui envoya le nombre d'hommes qu'il lui avoit demandés ; ils furent rendus chez ce Commandant vers minuit.

D'un autre côté les Députés des Natchez ayant rapporté à leur Troupe la réponse de M. de S. Denis, ils furent tous au désespoir d'avoir manqué leur coup : ils déchargerent leur rage sur la pauvre Françoise qu'ils brûlerent à la vûe du Fort, après avoir fait un retranchement à la hâte, pour ne point être surpris durant le tems du martyre de cette femme.

M. de S. Denis Officier, d'un cou-

rage à toute épreuve, & qui ſçavoit la maniere de s'y prendre pour battre les Naturels, fit armer les quarante Guerriers de ſes Voiſins, laiſſa vingt hommes pour garder le Fort, marcha aux Ennemis un peu avant le jour, & les attaqua avec tant d'ordre & de valeur, qu'il en reſta plus de ſoixante ſur la Place : les autres prirent la fuite ; on les pourſuivit ; les bleſſés qui n'étoient pas en petit nombre, furent achevés ; M. de S. Denis rentra victorieux dans ſon Fort ſans avoir perdu un ſeul homme.

Revenons à nos cinq Découvreurs envoyés aux Natchez. Ils y allerent par le grand chemin, c'eſt-à-dire par le Fleuve S. Louis. Ils débarquerent en plein jour, à trois lieues ſeulement du grand Village des Ennemis, dans la petite Riviere qui vient de ce Village, & qui ſe décharge dans le Fleuve au pied des grands Ecores, d'où on peut d'écouvrir une Pirogue de deux lieues. Ils coucherent en cet endroit ſans être découverts. Etoit-ce pour eux un bonheur de ne point l'être ? Je n'en crois rien ; car s'ils euſſent été découverts, ils auroient pû alors ſe tirer plus aiſément d'affaire. Au reſte il me ſemble que l'on devoit penſer que les Natchez,

après une action d'éclat telle que celle qu'ils venoient de faire, ne manqueroient point d'être sur leurs gardes ; & que connoissant les François, ils devoient croire qu'ils ne pouvoient venir que par le Fleuve avec une grosse Troupe & des attirails de Guerre ; qu'ainsi ils étoient obligés de se précautionner du côté du Fleuve plûtôt que de tout autre.

Nos Découvreurs dormirent tranquillement auprès de leur Pirogue : quand il fut jour ils déjeunerent & burent de l'Eau-de-vie pour prendre des forces, & ils en avoient de reste. Ils marcherent avec la même sécurité par les Prairies, pour éviter la peine de passer dans les Bois. Ils parvinrent jusqu'à la Terre Blanche où ils trouverent tous les Bâtimens brûlés ; ils n'étoient alors qu'à une demie lieue du grand Village des Natchez & n'avoient point encore été découverts, du moins le croyoient-ils : ils s'en hardirent de ce succès, & continuerent leur marche sans se cacher non plus que s'ils fussent allés chez des Alliés : mais dans ce moment ils se virent investis de toutes parts ; ce qui me fait croire qu'ils furent découverts, & qu'un Parti fut commandé pour les prendre & les emmener Prisonniers.

Ces Espions se voyant eux-mêmes découverts, se jetterent dans une Ravine, afin qu'elle leur servît de retranchement : ils s'y défendirent avec beaucoup plus de courage qu'ils n'auroient dû faire, s'ils eussent eu plus de prudence, puisqu'ils faisoient voir par-là qu'ils venoient en Ennemis.

Le nommé Navarre Soldat de la Garnison des Natchez, d'où il s'étoit sauvé, étoit un des cinq : c'est le même dont j'ai parlé ci-devant : il sçavoit assez-bien la Langue des Ennemis, & il ne s'en servit alors que pour accabler de sottises ceux qui l'attaquoient avec ses Camarades. Les Naturels tiroient peu, ils se tenoient derriere les Arbres, & se contentoient de crier aux François de se rendre ; mais ils tirerent sur Navarre & le blesserent, sans qu'il cessât pour cela d'invectiver les Ennemis & de tirer sur eux, ce qui enfin les courrouça si fort, que plusieurs l'ajusterent en même tems & lui imposerent un silence éternel.

Les autres François mirent bas les armes, dès qu'ils virent que leur Camarade le plus opiniâtre étoit mort. On les conduisit au Grand Soleil qui étoit au Grand Village ; on lui raconta tout

ce qui s'étoit passé, & on lui dit qu'il y en avoit un de blessé qui paroissoit être le Chef de la Troupe: c'étoit le sieurs Mesplais.

Après que l'on eut rendu compte de tout ceci au Grand Soleil, il fit venir le sieur Mesplais & lui demanda ce qu'il venoit faire sur ses Terres. Celui-ci dit, qu'il y venoit de la part de son Général pour lui demander s'il vouvouloit vivre en Paix avec les François. » Mais, lui dit ce jeune Souverain, » quand on vient pour parler de faire » la Paix, commence t-on, avant de » parler, par tirer des coups de fusil » sur des gens qui ne font que dire: » rends toi? Tu vois que de cela Na» varre est tué & toi tu en es blessé, est» ce ainsi que l'on fait?

Le sieur Mesplais repondit que Navarre avoit bû trop d'Eau-de-vie, mais qu'aussi-tôt qu'il l'avoit vû mort, il avoit mis bas les armes, & les avoit fait mettre bas de même à ses trois Camarades. Le Grand Soleil répliqua qu'il vouloit bien accepter la Paix & ordonna qu'on les laissât en liberté, mais qu'on les gardât à vûe.

Ensuite de cet ordre, le Grand Soleil fit venir Madame des Noyers &

& lui dit : » Ecris à ton Grand-Chef » de Guerre, que s'il veut la Paix & ra- » voir les Esclaves Françoises & les Né- » gres, il n'a qu'à m'envoyer pour cha- » que Esclave, tant de barriques d'Eau- » de-vie. . . . de Couvertes de Lim- » bourg. . . . de Fusils . . . de Chemi- » ses «, & beaucoup d'autres choses semblables qu'il demandoit, de sorte que quand on auroit pris cette voye pour avoir la Paix, il eut été impossible de trouver dans tous les Magazins & dans toute la Colonie, de quoi satisfaire à sa demande.

Madame des Noyers écrivit tout ce qu'il lui dit, & profita de cette occasion pour informer M. de Loubois de l'état déplorable où elle & les autres femmes Françoises étoient réduites, & des dangers ausquels elles étoient exposées.

Elle remit la Lettre au jeune Souverain, qui à l'instant en chargea un Soldat qui étoit un des quatre Prisonniers. Il lui donna ordre de la remettre au Grand-Chef de Guerre des François, & de lui en rapporter la réponse dans trois jours. Jamais on accepta une commission avec plus de joye ; le Soldat parti sur le champ sans écouter ce

que lui disoient quelques Françoises, il retrouva la Pirogue dans laquelle ils étoient venus, s'y embarqua, fit grande diligence pour se rendre, bien résolu de ne point porter la réponse, quelque chose qui pût arriver. Il arriva le même jour aux Tonicas, rendit compte à M. de Loubois de ce qui s'étoit passé, lui remit la Lettre; ce Commandant la lut & n'y fit aucune réponse.

Pendant les trois jours que l'on avoit donnés pour avoir réponse, les trois Prisonniers furent assez bien traités avec les femmes Françoises, quoiqu'également gardés à vûe, & s'entretenoient ensemble de leur malheureux sort; mais le Grand Soleil ne voyant rien de nouveau le quatriéme jour, condamna à mort les trois François.

On commença par les déshabiller tout nuds, puis on leur barbouilla tout le corps de noir: on reconnut le sieur Mesplais à ses cheveux naturellement frisés, pour avoir été à la premiere Guerre contre les Natchez. Ses deux Camarades furent conduits hors du Village, où ils furent mis à mort sans autre tourment; mais le sieur Mesplais fut réservé pour mourir au Cadre, par-

ce qu'il étoit Guerrier ; & on avoit envie de le faire pleurer, afin de pouvoir se vanter que les François n'étoient pas Guerriers, puisqu'ils pleuroient comme des femmes. On lui leva d'abord la chevelure, on lui attacha ensuite les mains & les pieds au Cadre en croix de S. André. On lui brûla en premier lieu le dessous des aisselles, quelque tems après les mains, une heure après les bras, à un endroit, puis à un autre ; on renouvelloit ses douleurs à tous momens & on exerçoit sur lui une cruauté toujours ingénieuse à inventer de nouveaux genres de peines.

Il souffrit tous ces tourmens avec une fermeté héroïque sans verser une larme ; la seule chose qui parut lui faire une peine insupportable étoit une soif ardente ; il demanda à boire aux Françoises qui ne le quittoient point ; une de ces femmes voulut lui en porter ; mais elle en fut empêchée & peu s'en fallut qu'il ne lui en coûtât la vie. Ces femmes pieuses adressoient leurs prieres au Dieu des miséricordes que le Patient ne cessoit d'invoquer : enfin après trois jours & deux nuits de tourmens continuels endurés avec une constance admirable, il rendit son ame à Dieu.

Depuis que les Natchez eurent appris que les François étoient aux Tonicas en grosse Ttroupe, ils comprirent qu'il n'y avoit que leurs Voisins de détruits, & qu'ils travailloient à venir se venger. Toute leur prudence les abandonna; les menaces que les Chat-Kas leur avoient faites & celles de Navarre, les propositions de Paix que le sieur Mesplais avoit feint de leur faire, toutes ces choses leur donnoient des inquiétudes mortelles sans leur laisser entrevoir aucune espérance réelle. Mais comme l'homme aime naturellement à se repaître de quelque attente flatteuse, le Grand Soleil ordonna que l'on fût chercher une des femmes Françoises qui sçût le mieux la Langue des Natchez & qu'on la lui amenât. Ils étoient assemblés en Conseil de Guerre, car cette femme a rapporté qu'ils étoient tous armés de Fusils, de Sabres, d'Epées, de Haches & de Casse têtes; cette femme en entrant fut saisie d'effroi à la vûe de ces hommes armés; elle crut que c'étoit sa derniere heure, & malgré les interrogations que lui faisoient les Natchez, elle ne pouvoit leur faire la moindre réponse.

Cette femme quelques momens après

ſon arrivée, repris ſes ſens par la douceur avec laquelle ils la queſtionnoient, & leur demanda ce qu'ils vouloient. Le Grand Soleil lui dit : » As-tu entendu, dire aux Guerriers de ta Nation, que quand on s'eſt entretué les » uns les autres, ceux qui reſtent faiſoient la Paix avec vérité « ? Elle lui répondit que ſouvent les Officiers ou Chefs de Guerre buvoient & mangeoient enſemble avant de ſe battre, qu'ils en uſoient même ſouvent de la ſorte après s'être battus ; qu'elle avoit oui dire que ceux qui avoient été Ennemis, après avoir fait la Paix, s'allioient quelquefois enſemble pour en combattre d'autres.

Ils parurent contens de ſes réponſes ; puis il lui dirent : » Tu ſçais qu'à la premiere Guerre les François nous firent donner la tête du *vieux Poil* (1) » Chef de la Pomme : comme ſa mort » n'a point été vengée, il n'y a qu'à » convenir que la tête du méchant » Commandant ſera à la place de celle du *vieux Poil*, & que tout ſoit » oublié. »

(1) Le vieux poil étoit le Chef mutin dont M. de Biainville voulut avoir la tête, il étoit Soleil du Village de la Pomme.

Cette femme qui auroit voulu être bien loin, leur répondit qu'on ne pouvoit mieux penser. Ils lui demanderent aussi s'il étoit vrai que les François fussent aux Tonicas, & pourquoi ils ne venoient point plus près d'eux, pour se parler ensemble : elle leur répondit que les François étoient aux Tonicas; mais qu'ils vouloient être assurés auparavant s'ils accepteroient la Paix ou non; ils parurent satisfaits & la renvoyerent.

Enfin les Chat-kas tant attendus arriverent au mois de Février près des Natchez, au nombre de quinze ou seize cens ayant M. le Sueur à leur tête. Ils venoient en plus grand nombre que n'étoient les Natchez, afin de n'être point attaqués; & pour risquer encore moins, ils tirerent en arrivant plusieurs coups de Fusil de très-loin, pour avertir les Natchez de se retirer dans leur Fort. Les Natchez n'ignoroient point que les Chat-kas n'avoient point de courage; mais ils ne sçavoient point en quelle quantité ils étoient venus; de cette sorte ils n'oférent les attaquer dans la crainte que les François ne fussent avec eux. Cependant plusieurs Natchez vivoient dans leurs ca-

bannes dans une parfaite sécurité, ne pouvant s'imaginer que les François osassent les attaquer ; ainsi il eut été aisé aux Chat-Kas, s'ils eussent voulu, d'en défaire une bonne partie tout en arrivant, s'ils eussent attaqué sans bruit les cabannes éloignées ; d'ailleurs ils auroient pris la Soleille Blanche (ou Grande Soleille,) qui eut grande peine à gagner le Fort.

Ils trouverent dans sa cabanne plusieurs Françoises qui feignirent ne pouvoir suivre cette jeune Princesse ; & se crurent en sûreté avec des Naturels nos Alliés ; mais au contraire elles y perdirent. Les Chat-Kas étant entrés dans la cabanne, & n'y trouvant plus rien, demanderent où étoit le butin de cette Soleille, parce qu'ils sçavoient que c'étoit sa demeure. Les Françoises leur répondirent qu'elle avoit emporté & fait emporter tout ce qu'elle avoit par ses gens qui avoient fui avec elle au Fort ; & qu'ayant vû les Chat-Kas, elles étoient restées, aimant mieux être avec eux, qu'avec les Natchez ; les Chat-Kas les ayant entendues les emmenerent avec eux en qualité d'Esclaves : ils prirent aussi une vieillle femme Natchez qui n'avoit pû suivre

la Grande Soleille. Les Natchez les voyant passer hors de la portée du fusil, firent une sortie & tirerent sur eux ; cette décharge ne fit mal à personne qu'à une Françoise qui fut blessée à la cuisse, ce qui ne l'empêcha point de suivre les Chat-Kas.

Lorsque ceux-ci se furent retirés au lieu où étoit auparavant la Concession de Sainte Catherine, ils leverent la chevelure à la vieille Natchez, l'attacherent à un gros fagot de Cannes séches & la brûlerent à petit feu sur le soir, parce que depuis leur arrivée jusqu'à ce tems, ils ne firent que tirer & les Natchez de même sans se rien faire, tirant de trop loin. Les Chat-Kas dépouillerent les Françoises qu'ils avoient prises du peu que les Natchez leur avoient laissé : tel est le caractere des gens sans cœur, d'avoir moins de pitié des malheureux que n'en ont les braves. Les Chat-kas demeurerent un mois à Sainte Catherine, sans faire plus de mal que s'ils fussent restés dans leur Village ; les Natchez ne leur en firent point davantage : tout ce tems se passa, en attendant M. de Loubois, à consumer beaucoup de poudre sans tuer un seul homme.

CHAPITRE XVI.

On fait la Guerre aux Natchez.

MONSIEUR de Loubois arriva enfin dans le mois de Mars suivant à l'ancien Etablissement des François aux Natchez. S'il s'étoit impatienté du retardement des Chat-kas, ces derniers s'impatientoient à leur tour de ce que ce Général ne venoit point ; mais chacun à ses raisons de défenses. Les Chat-kas avoient des Vivres à faire avant de partir, ils avoient cent lieues de chemin au travers des Prairies & des Bois ; ils étoient chargés de Vivres, de Lits, d'Armes & de Munitions de Guerre, il falloit chasser en route pour vivre, & vraisemblablement leur peu de cœur ne les portoit pas beaucoup à aller bien vîte. M. de Loubois n'étoit à la vérité qu'à dix lieues au plus de l'Ennemi par terre ; mais il y avoit dix-huit ou vingt lieues par eau ; il ne pouvoit aller par terre, à cause de ses Canons, qui quoique transportés par eau, lui causerent beaucoup

plus d'embarras qu'ils ne lui rendirent de ſervice.

L'Armée campa près des ruines de l'Etabliſſement François, s'y repoſa cinq jours, puis marcha au Fort des Ennemis, qui étoit à une lieue de là: on mis quatre jours à faire ce chemin, parce qu'ils falloit traîner à bras les piéces de Canon. Quoiqu'on arrivât que le quatriéme jour, on ouvrit la Tranchée.

Peu de jours après la Tranchée ouverte, les Ennemis firent une ſortie imprévûe & ſi ſubite,& dans laquelle il y eut une ſi forte décharge ſur les Troupes qui la montoient, qu'elles prirent la fuite malgré tous les efforts de l'Officier, qui fit tout ce que l'on put faire pour les arrêter. On tira continuellement ſur le Fort, mais ſans aucun ſuccès, le Canon ne pouvant entamer ces ſortes de Forts.

Les Natchez tiroient auſſi continuellement, ils ſe ſervoient même des Canons qu'ils avoient emmenés du Fort Roſalie ; mais il ne ſçavoient point s'en ſervir ; car en ayant trois, & les François n'en ayant que quatre piéces, ceux-ci auroient beaucoup ſouffert ; puiſque d'ailleurs ils n'avoient ni Cano-

niers ni Soldats aſſez induſtrieux pour trouver des expédiens au beſoin ; il s'y trouva cependant un Sergent plus intelligent que les autres, qui appointoit le Canon des François. Ce Sergent voyant qu'il ne faiſoit rien contre le Fort des Ennemis partit avec un Soldat ; ils emplirent leurs poches de Grenades & alloient pour en jetter dans le Fort par deſſus les pieux. M. le Chevalier de Loubois en fut averti, & comme il y avoit dans cette entrepriſe plus de courage que de prudence ; ce Général les fit revenir. En effet ce deſſein qui eut été louable dans une autre occaſion, ne pouvoit qu'être nuiſible à cauſe des Eſclaves Françoiſes.

Quelques jours après l'Interprête nommé du Parc, ayant eu ordre de ſommer les Ennemis de ſe rendre, prit un Drapeau de l'Armée, & s'avança à la portée de la voix. Après avoir planté le Drapeau en terre, il les harangua, en les exhortant de ſe rendre & d'acheter la Paix qu'on leur offroit, à condition de donner la liberté aux Eſclaves & aux Négres. Les Natchez pour toute réponſe, firent ſur lui une ſi rude décharge qu'il ſe ſauva & laiſſa le Drapeau où il l'avoit planté.

Les Ennemis ſans délibérer beaucoup réſolurent de venir l'enlever : pour y parvenir avec moins de riſques ils firent une ſortie pour favoriſer leur entrepriſe ; mais quelques Eſclaves étant près de la porte, & voyant qu'il n'y reſtoit perſonne pour la garder, prirent la fuite & gagnerent le Camp des François, malgré une décharge générale que les Ennemis firent ſur elles. Cet événement imprévû donna lieu à un autre par lequel la lâcheté de du Parc fut réparée. Le courage d'un jeune Soldat nommé le petit Pariſien, à cauſe de ſa petite taille, le fit profiter de cette circonſtance ; il courut à toutes jambes, enleva le Drapeau & l'apporta à M. de Loubois qui lui donna la Hallebarde pour récompenſe.

Les Eſclaves qui avoient entrepris leur évaſion, ne l'avoient fait qu'après avoir remarqué l'acharnement de l'Ennemi, qui ne leur laiſſoit pour toute eſpérance qu'une fin tragique : ainſi prenant une généreuſe réſolution, elles aimerent mieux abandonner les autres à la Providence que de périr avec elles ſans pouvoir les ſoulager.

Les Ennemis enragés de la fuite de ces femmes, martyriſerent les enfans

en les faisant mourir par toutes sortes de tourmens, & les exposerent ensuite au-dessus des pieux de leur Fort pour faire souffrir les François autant qu'ils le pouvoient alors.

L'horreur de ce spectacle ranima l'ardeur des François qui accelererent la Tranchée, & ils approcherent à un point qui effraya les Ennemis ; leur juste crainte modéra leur fureur. Le feu cessa & on vit amener le Pavillon, ce qui annonçoit qu'ils demandoient la Paix.

Les François de leur côté cesserent aussi leur feu pour voir ce qui en résulteroit. Peu après on vit paroître Ette-Actal, c'est celui qui avoit été chez M. de Biainville.

Lorsqu'il fut en présence du Général, il exposa le sujet de sa Commission, qui étoit que les Natchez après plusieurs Conseils offroient de rendre les femmes & les enfans François, à condition qu'on leur accorderoit une Paix durable, & qu'on les laisseroit vivre tranquillement dans leur Terrein sans les en chasser dorénavant & sans les inquiéter.

M. de Loubois l'assura qu'il leur promettoit la Paix comme il le de-

mandoit au nom de toute la Nation ; mais qu'il ne la leur accordoit qu'aux conditions qu'ils rendroient non-seulement les femmes & les enfans François, mais aussi les François qui étoient au Fort, & tous les Négres, Négresses, Négrillons & Négrittes qu'ils avoient pris aux François : que leur Fort seroit détruit par le feu, & qu'aussi-tôt que la Paix seroit faite & que les conditions du Traité seroient exécutées, les François & les Chat-kas leurs Alliés s'en retourneroient chacun chez eux.

Après ces conditions verbales, Ette-Actal s'en retourna pour rendre cette réponse à sa Nation. Ette-Actal exposa au Grand Soleil les conditions ausquelles on lui accordoit la Paix : il les accepta toutes, pourvû que le Général François lui promît de ne point entrer dans le Fort avec les François, ni d'y laisser entrer les Troupes auxiliaires.

Ette-Actal vint raporter cette derniere résolution qui fut acceptée, & on envoya les Alliés recevoir ce que l'on avoit demandé, c'est-à-dire tous les Esclaves, qui étoit tout ce que l'on désiroit ; c'étoit aussi pour cela qu'on fermoit les yeux sur tout le reste.

Les Natchez de leur côté charmés

d'avoir obtenu du tems, profiterent de la bonne foi des François, & à la faveur de la nuit qui approchoit sortirent de leur Fort, emmenerent leurs femmes & leurs enfans, les uns & les autres chargés de leur bagage & du pillage qu'ils avoient fait sur les François, de sorte qu'ils ne laisserent que des guenilles, les Canons & les Boulets dont l'usage leur étoit devenu inutile & le transport impossible.

Réflêchissant sur cette évasion, je ne puis en trouver la possibilité. Je connois les Naturels, & je sçais que de leurs effets & ustenciles ordinaires ils ont de quoi se charger autant qu'ils peuvent porter. Il est à remarquer qu'ils avoient alors les Armes, les Habillemens & les Marchandises des François; ainsi il est impossible qu'ils ayent fait ce transport par une seule sortie; ils sont donc retournés plusieurs fois à la charge & ont fait plusieurs voyages. Je conclus de-là qu'ils n'ont-pû aller loin avec leurs enfans & tous les Vieillards de la Nation. Où sont-ils donc allés? Je dirai franchement que je n'en sçais rien; mais je sçais par ce qui m'a été dit qu'ils sont devenus invisibles.

Le lendemain M. de Loubois se prépara à aller prendre possession du Fort des Natchez, ou à le leur prendre de vive force; mais quelle fut la surprise de ce Général, lorsqu'il apprit que les Natchez s'étoient retirés pendant la nuit, & qu'excepté les Canons & les Boulets, ils n'avoient laissés que des haillons! Cette nouvelle le rendit comme pétrifié, il ne songea plus qu'à se retirer au débarquement pour y faire construire un Fort; mais auparavant il falloit retirer les François que les Chat-kas avoient entre leurs mains; & ce ne fut pas une petite affaire, car ces Alliés en exigerent une rançon plus forte que n'eussent fait des ennemis déclarés; de sorte que je doute fort qu'on eût pû les retirer de leurs mains, mais même que l'on eût pû se dispenser d'en venir à une bataille sans l'entremise de notre bon ami le Grand Chef des Tonicas, lequel par son zéle pour les François, par sa fermeté & par le respect que toutes ces Nations avoient pour lui, trouva moyen de faire accepter aux Chat-kas ce que M. de Loubois avoit été contraint de leur offrir pour satisfaire leur avarice; offre qu'ils n'auroient jamais reçue sans la médiation

du Grand Chef des Tonicas qui agit de façon à pacifier toutes choſes.

Ils ſe contenterent donc de ce qu'on leur offrit, & on retira de leurs mains les Eſclaves Françoiſes, en leur promettant qu'on les payeroit auſſi-tôt. Pendant cette diſpute il s'étoit paſſé beaucoup de tems, & heureuſement la nuit vint avant que l'on eût pû ramaſſer toutes les Marchandiſes qui étoient dans le Camp & en la poſſeſſion des François; on dit que le lendemain on leur donneroit le reſte. La nuit les contraignit d'attendre ce terme qui n'étoit point long, & ils garderent pour ſûreté un jeune homme François & quelques Eſclaves Négres dont ils ne voulurent jamais ſe deſſaiſir.

M. de Loubois ne voyant aucun moyen de ſatisfaire les Chat-kas, profita de la nuit pour faire aller les Françoiſes au bord de l'eau, les fit embarquer & partir ſur le champ, dans la crainte que ce Peuple naturellement brutal ne voulût les arracher aux François, & que par-là il n'arrivât une diſpute que nous n'étions pas en état de ſoutenir contre une Nation auſſi nombreuſe; au lieu que les femmes Françoiſes étant parties, il falloit néceſſairement qu'ils attendiſſent.

Le lendemain matin on dit aux Chatkas qu'il avoit été impossible de trouver de quoi les payer ; mais qu'on les payeroit lorsqu'on seroit à la Nouvelle Orléans. Ils ne firent aucune réponse ; ils fureterent par-tout, allerent jusqu'au bord de l'eau où ils apprirent l'embarquement des Françoises ; pour lors ils parurent se contenter de la promesse qu'on leur faisoit ; ils garderent néanmoins les personnes qu'ils avoient en leur puissance, & ne les rendirent qu'au moment du payement.

M. de Loubois ayant terminé avec les Naturels, donna ses ordres pour construire un Fort en terrasse. Cette maniere de bâtir un Fort est bien meilleure pour la défense, que celle que l'on avoit suivie précédemment. Les Forts n'étoient faits que de pieux en terre de la grosseur au plus du gras de la jambe, sans fossés en dehors, sans banquette en dedans ; aussi les Soldats y avoient-ils pratiqué des bréches, par lesquelles ils s'échappoient sans être obligés de passer devant la Sentinelle. Il y avoit à la vérité trois Canons, mais sans Affut, un des trois étoit encloué : au reste, à quoi auroient servi les Affuts, puisqu'il n'y avoit point

d'embrâzure pour y placer les Canons.

Lorsque ce Fort en Terrasse fut construit, le Général y laissa M. le Baron du Crenet, Lieutenant de Roi de la Colonie, pour y commander; il lui donna cent vingt hommes pour Garnison, du Canon & des munitions; ensuite il descendit à la Nouvelle Orléans avec son Armée Françoise: les Chatkas s'en retournerent dans leur Pays, les Tonicas & les autres Alliés en firent de même.

Les femmes Françoises que l'on avoit renvoyées auparavant, furent mises à leur arrivée à l'Hôtel-Dieu de la Capitale, par M. de la Chaise, Commissaire Ordonnateur, qui se donna tous les soins possible pour le rétablissement de leur santé, par les bonnes nourritures & les médicamens dont leurs tempéramens affoiblis pouvoient avoir besoin. Ces pauvres femmes avoient presque tout perdu par le pillage des Natchez; les Chatkas leur avoient pris le peu que les autres leur avoient laissé & que la femme Soleille leur avoit donné par compassion; ainsi elles étoient, pour ainsi parler, toutes nues; on les habilla & on leur avança tout ce qui leur fut nécessaire. Les

femmes dont les maris avoient échappés au maſſacre, ſe rejoignirent à eux, & les veuves ne le furent pas long-tems, tous ceux au reſte qui ſe ſont ſauvés du déſaſtre de ce Poſte, ſeroient extrêmement ingrats s'ils ne prioient Dieu pour feu M. de la Chaiſe.

Les Natchez, comme je l'ai déja dit, avoient abandonné leur Fort; on le démolit, & on en brûla les pieux. Je me perſuade aiſément que ſi les Natchez avoient juſte raiſon de craindre les François à cauſe de l'action noire qu'ils avoient faite, ils craignoient encore plus les Chatkas qui les avoient menacés dès avant la Guerre déclarée; ils ne doutoient pas que les François ne les excuſaſſent du meurtre de leurs Compatriotes, en expoſant pour excuſe la tyrannie du Commandant François qui y avoit donné lieu: mais ils craignoient l'inſolence ordinaire des Chatkas, qui les auroient pillés juſqu'à les mettre nuds; ils les auroient même inſulté en préſence des François, & ce fut ſans doute cette crainte qui leur fit prendre le parti de s'enfuir pendant la nuit.

Le Fort que l'on conſtruiſoit auprès de l'ancien, ayant beſoin pour être

achevé de matiere propre à couvrir les Bâtimens pour loger la Garnison, on envoya pour cet effet à une Cypriere environ une lieue & demie plus bas que le Fort, pour y faire des écorces de Cyprès. Pour y faire cette opération on abbat des Cyprès dans le tems de la séve & on les cerne de six en six pieds, puis on léve l'écorce d'un pied au moins de large, ce qui se fait aisément, parce que cette écorce est mince & souple ; à mesure qu'on les leve on les applatit sur un lit fait exprès, & on les charge fait-à-fait pour les contenir croisées les unes sur les autres. Lorsqu'on fait la couverture, on les range comme des tuiles, & on les contient avec de grandes lattes du même bois clouées avec des fiches de fer.

Comme on se méfioit toujours de quelque surprise, on avoit envoyé un Détachement de vingt hommes bien armés, avec des vivres pour escorter les Ouvriers ; mais ce n'est pas assez d'être bien armé si l'on ne fait bonne garde. Cinq ou six jours de tranquillité furent plus que suffisans pour se croire en sûreté, on négligea de veiller, on en fut la dupe : un Parti de Natchez tomba sur les Ouvriers & sur les Sol-

dats dans le tems de leur négligence ; ils furent tous massacrés, à l'exception d'un seul qui s'étoit déja sauvé du Poste des Natchez en se cachant dans un Four qu'il ferma sur lui ; cette fois il s'étoit caché dans le creux d'un arbre. Le lendemain au point du jour il arriva au Fort & en apprit la nouvelle à ses Camarades.

Dans la défaite de ces vingt Soldats fut enveloppé le petit Parisien, qui avoit été fait Sergent pour avoir enlevé le Drapeau que du Parc avoit laissé devant le Fort des Natchez, ce qui fait bien voir que la valeur n'a de mérite qu'autant que la prudence l'accompagne sans cesse ; mais ils croyoient l'Ennemi bien loin, quoiqu'un vrai Soldat doit jour & nuit s'en méfier. Les Natchez ne furent point longtems sans prouver aux François qu'ils devoient être vigilans : hé, de quoi est capable un Ennemi au desespoir, chassé de son terrein & ne sçachant où aller !

Peu de jours après cette expédition, six Naturels qui se dirent de la Nation des Chatkas, furent reçus comme amis dans ce Fort, parce qu'on ne connoît point un Naturel d'avec un autre, ayant tous la même maniere de se

couvrir & parlant tous la même Langue vulgaire. Ils se promenerent quelque tems dans le Fort; ils s'apperçurent qu'il n'y avoit que la Sentinelle à l'entrée pour la garder,& quatre Soldats dans le Corps-de Garde qui faisoient semblant de dormir. Ces Naturels qui étoient des Natchez attaquent ces Soldats à l'improviste, tuent la Sentinelle, veulent entrer au Corps-de-Garde pour en faire autant; mais les Soldats crient aux armes; on court à la porte; on s'en empare; on se défend dans le Corps-de-Garde: on tua cinq de ces Naturels, & le sixiéme fut pris & brûlé au Cadre; il y eut aussi cinq François tués & plusieurs blessés. Cette avanture tragique convainquit cette Garnison que l'on doit toujours être sur ses gardes, & il me paroît qu'après tant de surprises on ne devoit plus négliger sa propre sûreté. Je parlerai plus amplement de la maniere de prévenir ces ruses des Naturels, dans l'Article des Réflexions sur la Guerre.

Dans ce même tems, un Parti de Tonicas ayant pris une femme Natchez vivante,la conduisit à la Nouvelle Orléans. Ils la présenterent au Commandant Général qui la leur abandon-

na. Ils la mirent au Cadre où ils la firent mourir à petit feu, afin de faire voir aux François de quelle maniere ils traitoient leurs Ennemis, car je puis assurer qu'ils étoient réellement les Ennemis de ceux des François. Cette exécution se fit entre la Ville & la Levée qui est sur le bord du Fleuve. Malgré les souffrances que cette femme enduroit, malgré les tourmens cruels que lui faisoient souffrir les Tonicas, elle ne jetta pas une larme ; elle se contenta de leur prédire leur destruction dans peu de tems ; ce qui arriva effectivement peu de jours après par un Parti considérable de Natchez, qui apporta le Calumet de Paix au Grand Chef des Tonicas, sous prétexte de faire la Paix avec lui & avec tous les François. Ce Grand Chef leur répondit qu'il ne pouvoit accepter la Paix, qu'il n'en eût prévenu le Commandant Général des François, parce qu'il leur étoit inviolablement attaché.

En effet il envoya à M. Périer pour sçavoir sa volonté ; mais les Natchez qui feignoient d'attendre cette réponse, la prévinrent en assassinant les Tonicas en commençant par le Grand Chef. Ils prirent la fuite sur le champ, & ne

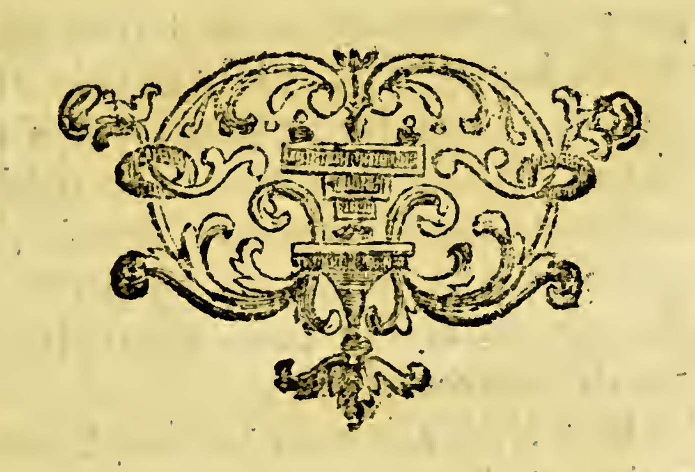
laisserent que très-peu de Tonicas qui échapperent à leur trahison.

Ils se doutoient bien que les François ne se fieroient point à eux après leur perfidie : ils craignoient que s'ils attendoient ce tems, les François n'envoyassent des Troupes auxiliaires pour les investir ; ce fut pour cette raison qu'ils détruisirent presque toute la Nation des Tonicas.

Ainsi périt ce brave & véritable ami des François, qui fut regretté de tous les Habitans sans exception : on sçavoit que dans toutes les occasions il avoit donné des preuves non équivoques du zéle le plus marqué pour les François.

Peu aprés on eut une allerte : elle dut son origine à la frayeur d'une Françoise, qui ayant entendu quelques coups de fusil dans les Bois, crut que tous les Ennemis la poursuivoient. Comme on ne doit jamais négliger les avis qui concernent la Guerre, M. Périer fit battre la générale, on prit les Armes, les Troupes se mirent en bataille sur la Place, on leur distribua de la munition de Guerre, & un gros Détachement partit pour aller à la découverte du côté que l'allarme étoit

venue. Je fus aussi averti sur l'Habitation de la Compagnie de me tenir sur mes gardes. Je donnai avis à mes Voisins de ce qui se passoit; ils en firent de même aux leurs. Dans l'intervalle de ces troubles les femmes se sauvoient les unes dans l'Eglise, les autres sur le Vaisseau qui étoit pour lors devant la Ville; mais le Détachement n'ayant rien trouvé qui pût ni dût donner la moindre inquiétude, fut bien-tôt de retour & rapporta la tranquillité.



CHAPITRE XVII.

Conspiration des Négres contre les François : Leur exécution.

EN attendant que l'on eût reçu à la Louisiane le secours que l'on attendoit de France pour détruire les Natchez, on avoit à craindre dans cette Colonie une trahison de la part de gens desquels on ne se seroit point défié. Les Négres eurent dessein de se défaire de tous les François & de s'établir en leur lieu & place, en se rendant maîtres de la Capitale & de tout ce qui appartenoit aux François. Voici de quelle maniere cette Conspiration fut découverte.

Une Négresse attachée à la Briqueterie, quoiqu'elle fût à la Compagnie, revenoit à midi pour dîner. Un Soldat ayant besoin de bois, vouloit la contraindre en payant, à lui en aller chercher; elle ne voulut jamais y aller, son tems la pressoit. Le Soldat paresseux en fut fort fâché, & lui donna un si rude soufflet, que la Négresse dans sa

colere dit que les François ne battroient pas encore long-tems les Négres. Ceux des François qui entendirent ces menaces, l'arreterent & la conduifirent au Gouverneur qui ordonna de la mettre en prifon. Le Lieutenant Criminel s'y tranfporta, l'interrogea & n'en put rien tirer.

Je fus inftruit de toutes ces chofes ; & j'allai au Gouvernement. Comme je n'y allois jamais que je n'y euffe affaire, M. Périer me demanda s'il y avoit quelque chofe de nouveau : je lui répondis que je venois au contraire pour fçavoir au jufte à quoi m'en tenir au fujet des nouvelles courantes. Il me demanda quelle étoit donc la nouvelle dont il s'agiffoit, puifqu'il n'en fçavoit aucune. Je lui racontai l'Hiftoire de la Négreffe : ce Gouverneur me dit que tout cela étoit vrai, mais que ne pouvant tirer d'elle aucun éclairciffement, finon que la colere l'avoit fait parler de la forte, on ne pouvoit lui rien faire.

» Monfieur, lui repliquai-je, je fuis » dans le fentiment qu'un homme dans » le vin & une femme dans la colere » difent plûtôt la vérité que dans tout » autre tems ; ainfi il n'y a pas d'appa-

» rence que la colere ait fait inventer à
» cette femme une chose de cette con-
» séquence ; il est donc très-probable
» qu'il y a du vrai ; & si cela est,
» comme j'ai lieu de le croire, il doit
» y avoir une Conspiration prête à
» éclorre, & elle ne peut gueres être
» projettée, qu'il n'y ait plusieurs Né-
» gres de l'Habitation du Roi qui en
» soient complices ; je me flatte, s'il y
» en a, de les découvrir par mes soins,
» de les arrêter même, s'il le faut,
» sans faire d'éclat : alors on tirera
» quelque conviction, ou tout au moins
» leur projet étant éventé, se dissipera
» ou se retardera ; ainsi on aura le
» tems de prendre les mesures conve-
» nables & de se prémunir contre leurs
» mauvais desseins.

Le Gouverneur & toute sa Cour approuverent mes raisons. Dès le soir même je fus au Camp des Négres quand je jugeai qu'ils étoient endormis : je me persuadai que tous ne devoient point être du complot ; qu'ainsi les Conjurés seroient assemblés dans quelques cabannes pour s'entretenir sur ce sujet. Je pris avec moi le jeune Négre qui étoit attaché au Chirurgien : je me fis ouvrir la porte du

Camp des Négres & nous fumes sans bruit de cabannes en cabannes, jusqu'à ce que nous vîmes la lueur du feu. Dans celle ci nous en entendimes trois qui s'entretenoient de leur projet, & qui dirent entr'autres choses, qu'il ne falloit pas en gagner d'autres sur l'Habitation que deux ou trois jours avant de faire le coup, parce qu'il y en avoit beaucoup qui m'aimoient, & qui ne manqueroient pas de les découvrir; puis continuant : » J'ai parlé, dit-il, » aujourd'hui à tel & tel sur lesquels » nous pouvons compter en toute sû- » reté « C'étoit mon premier Commandeur, & en même tems mon homme de confiance qui parloit ainsi; ce qui me surprit extrêmement. Le second Commandeur parla ensuite & dit : » J'ai parlé ce matin à un tel duquel je » suis très assuré, & il m'a dit qu'il ne » falloit pas en parler encore de sitôt » à d'autres «. Les deux autres disoient aussi qu'ils devoient rester tranquilles tous huit, jusqu'au retour de ceux qui étoient aux Illinois, où il y avoit des Négres qui avoient beaucoup de parens & d'amis; que si on pouvoit les gagner ils en gagneroient bien d'autres; que ces deux autres vien-

droient demain à la même heure ; mais qu'il étoit tard, qu'il falloit se coucher afin de pouvoir faire lever les Négres le lendemain de bon matin.

Nous nous retirâmes promptement de crainte d'être découverts. Après être sorti du Camp des Négres, le jeune Négre me dit ce qu'il avoit entendu, qui étoit précisément la même chose que ce que je sçavois moi-même. De ce premier voyage nous en connoissions six, & nous étions assurés qu'ils n'étoient encore que huit : nous ne pouvions à la vérité deviner qui étoient les deux autres ; mais comme ils devoient se trouver le lendemain à l'assemblée, j'espérois les connoître & m'en tenir là.

Le lendemain j'écrivis au Gouverneur tout ce que je viens de rapporter. Je lui marquai que ma présence étant nécessaire à l'Habitation, je l'instruisois par Lettre de ce que j'avois découvert ; je lui ajoutai que je croyois qu'il falloit les arrêter dans le même jour, de peur que le nombre des Conjurés n'augmentât. M. Périer dans sa réponse me marqua qu'aussi-tôt que je connoîtrois les deux autres & que je jugerois à propos de les faire arrêter, il

m'envoyeroit le nombre de Troupes dont je croirois avoir besoin ; que je n'avois qu'à lui faire sçavoir quels Officiers je voulois avoir pour cette opération, & qu'il me les envoyeroit avec ordre de faire ce que je leur dirois.

Après dix heures du soir je me rendis au Camp des Négres ; je reconnus à la voix les deux qui manquoient la veille & qu'on n'avoit point nommés ; je remarquai aussi deux de ceux qu'on avoit nommés & les deux Commandeurs. L'un des absens de la veille dit, que jusqu'à la récolte ils devoient absolument se borner au nombre de huit qu'ils étoient, & que dans ce tems ils en gagneroient bien d'autres. Je fus content de cette découverte, & fus me coucher après avoir donné ordre au Commandeur François de disperser les travailleurs en six endroits différens dans le Bois, & de mettre à chaque endroit un de ces Conjurés que je lui nommai ; qu'il envoyât le second Commandeur par terre au Cajeu de charpente que l'on m'amenoit le lendemain pour bâtir, & que le premier Commandeur resteroit au Port avec douze Négres pour recevoir le Cajeu & le faire aborder.

Dès qu'il fut jour, j'écrivis à M. Périer que je sçavois le nom des huit Conjurés; que j'avois pris de justes mesures pour les arrêter sans qu'aucun des autres Négres pût s'en appercevoir; que je n'avois besoin ni de Troupes ni d'Officiers, mais seulement du Capitaine de Port en qui il se confioit & moi aussi; que je le priois cependant d'ordonner à l'Officier de garde qu'il eût attention de mettre quatre Soldats forts & adroits qui badineroient devant la porte de la Prison; qu'aussi-tôt qu'ils verroient M. de Livaudais passer devant eux ils prissent bien leur tems pour jetter dans la Prison, comme en badinant, le Négre qui suivroit ce Capitaine, & que je ferois conduire les autres à nuit close; que j'y serois & qu'il fût sans inquiétude à ce sujet.

Le Gouverneur donna en conséquence l'ordre à l'Officier de garde & à M. de Livaudais. J'avois fait disperser, comme je l'ai dit, les Travailleurs en six pelotons & un Conjuré dans chacun. Dès que mon Canot fut parti pour la Ville; je fis venir le Forgeron qui avoit préparé des fers & des cadenats pour les mettre aux Négres criminels: le Forgeron les attendoit avec

ses fers dans un petit Magasin aux Haches, aux Pioches & autres outils. Je fis partir mon Négrillon Serviteur, pour aller dire à un des Conjurés que je voulois lui parler : ce Négrillon en fut avertir un ; il venoit devant & me disoit : *le voilà*. Je l'envoyois à un autre avant que celui qu'il venoit de chercher fût arrivé. Dès que le premier étoit entré, il me demandoit ce que je lui voulois : je lui disois d'aller chercher une Hache, & qu'auparavant il eût soin d'ouvrir le contre-vent afin qu'il vît clair. Comme il entroit, le Forgeron l'arrêtoit au troisiéme pas ; j'étois à la porte un Pistolet en main ; je lui faisois mettre les fers & on le conduisoit dans un endroit séparé. J'en fis de même à tous six, sans que les Négres ou autres personnes s'en apperçussent ; le Négrillon ne sçavoit pas même ce qu'ils devenoient ; toute cette opération fut finie à dix heures & demie, & M. de Livaudais arriva à onze heures.

Je fis retirer mon Négrillon : M. de Livaudais me dit : » Que veut donc » dire notre Gouverneur ? Il prétend » que vous avez envie, avec moi seu- » lement, d'arrêter huit Conjurés. A

» quoi nous exposez-vous ? Je sçais
» que nous pouvons compter l'un sur
» l'autre; mais je crains l'émeute, &
» alors nous ne pourrions en venir à
» bout ; pensez-y, mon ami. «

Je lui répondis qu'il y en avoit déja six aux fers, & que chacun d'eux ignoroit le sort des cinq autres ; que j'en attendois un septiéme dont je me chargeois encore ; ainsi qu'il ne craignît rien, puisqu'il n'y avoit pas le moindre danger : que tout ce que j'exigeois de lui, étoit d'amener *Samba*, qui étoit mon premier Commandeur, & qui étoit cependant l'auteur de ce projet & le chef de cette Conspiration : » Voici, dis-je à M. de Livaudais,
» comment vous-vous y prendrez pour
» que personne ne se doute de rien.
» Lorsqu'il sera onze heures trois quarts
» nous irons tous deux au bord du
» Fleuve, où *Samba* est avec les autres
» Négres que vous y voyez, pour at-
» tendre le Cajeu de bois de charpente
» que l'on doit m'ammener vers les
» quatre heures ; comme il est de votre
» ministére d'y avoir l'œil, vous fein-
» drez devant lui de vouloir y aller &
» vous me demanderez quel Comman-
» deur est à ce Cajeu : je vous répon-
drai

» drai que c'eſt le nommé Guey : vous
» repartirez que vous ne le trouvez
» pas ſi habile que *Samba* (qui ſera pré-
» ſent) & que vous me priez de vous
» le donner pour cette conduite ; je
» paroîtrai ne point vouloir le céder,
» parce que c'eſt mon homme de con-
» fiance, & après quelques débats je
» le laiſſerai aller. Alors vous entrerez
» dans votre Canot, vous prendrez
» le gouvernail, afin que tous les Mate-
» lots & le Patron même ramant tous à
» la fois, vous puiſſiez aller plus vîte.
» Auſſi-tôt que vous ſerez aſſis, vous
» feindrez d'avoir oublié de prendre
» du pain chez vous ; vous m'en de-
» manderez à emprunter ; je vous dirai
» que je n'en ai tout au plus que pour
» dîner, & que vous aurez plûtôt fait
» d'en aller chercher chez vous. Vous
» traverſerez dès-là afin d'arriver au
» bout de la rue du Gouvernement,
» ce qui vous obligera de paſſer devant
» la Priſon pour aller chez vous ; vous
» paſſerez le plus près que vous pour-
» rez de la Priſon, afin que les Soldats
» qui ſont devant puiſſent aiſément
» y jetter le Négre comme en badinant.
» Les Négres ſeront alors à manger ;
» ainſi ni eux, ni les François ne s'en

» appercevront. » Ce Capitaine de Port convint de faire ce que je lui disois : il le fit en effet & le Négre fut mis en prison, croyant que ce n'étoit que pour badiner.

Le Cajeu arriva à bon port vers les quatre heures, je le fis amarrer ; je fis donner à manger à Guey chez moi, ensuite je le fis mettre aux fers comme les autres. Quand il fut nuit, je les fis embarquer & arriver au bout de la rue du Corps-de-Garde, & j'envoyai chercher un Détachement pour les mener en prison.

L'Officier de garde qui étoit prévenu dès le matin, envoya sur le champ huit Fusiliers & un Sergent avec la bayonnette au bout du fusil, & on mit les sept Négres en prison. L'Officier & moi fûmes en rendre compte à M. le Gouverneur qui fut très-satisfait de ma conduite, d'avoir arrêté ces huit Conjurés sans que personne s'en fût apperçu. Le Lieutenant Criminel étoit au Gouvernement ainsi que tous les Officiers, dans l'attente de ce qui pourroit en arriver.

Le lendemain on leur fit souffrir les méches ardentes, pour leur faire avouer leur crime projetté & leurs complices ;

mais ils ne voulurent rien confesser : on en fit autant à différentes fois : & on n'en apprit pas plus que la premiere fois qu'on leur donna cette question. J'appris toutes ces circonstances, & dans cet intervalle, je m'informai moi-même & j'employai des espions. Je fus instruit que *Samba* avoit été dans son Pays le Chef de la révolte, qui avoit enlevé le Fort d'Arguin aux François; & que quand M. Périer de Salvert eut repris ce Fort, un des principaux articles de la Paix fut que ce Negre fût Esclave des François dans l'Amérique ; que ce *Samba* fut en conséquence amené sur l'*Annibal*, où il avoit encore projetté d'égorger l'Equipage du Vaisseau pour s'en rendre maître ; mais que les Officiers du Navire en étant avertis, le firent mettre aux fers & tous les autres hommes jusqu'à la Louisiane, où il avoit été amené & où il avoit formé cette Conspiration.

Je fis un Mémoire instructif de tout ce que j'avois appris & j'en portai copie au Gouvernement. On envoya chercher le Lieutenant Criminel, qui me dit en arrivant que l'on ne pouvoit rien sçavoir de ces coupables prisonniers, que les méches les brûloient & les fai-

ſoient beaucoup ſouffrir ; mais qu'ils ne diſoient autre choſe ſinon qu'ils n'avoient jamais penſé à faire du mal aux François.

Mais quand il eut fait lecture du Mémoire que je venois d'apporter, il parut content & eut eſpérance de convaincre *Samba* & deux autres de ſon Pays & complices de ſes deux autres Conjurations. Avec ces piéces le Lieutenant Criminel s'attendoit que le lendemain il ſe ſerviroit des méches à l'ordinaire. Il fit venir *Samba* & le menaça des méches, s'il ne convenoit de tout ce dont on l'accuſoit, mais auparavant il lui lut le Mémoire que je lui avois donné ; puis lui dit : » Tu vois » que je ſçais toute ta vie qui a toujours » été celle d'un ſéditieux ; tu as tou- » jours cherché à faire du mal & à ex- » citer les autres à ſe révolter «. Le Négre lui demanda : » *Qui cila qui dire cila à toi ?* Ce qui ſignifie : Qui eſt celui qui t'a dit cela ? Le Juge lui répondit : » Qu'importe qui me l'ait dit ; ce- » la n'eſt-il pas vrai « ? Le Négre *Samba* perſiſta toujours à demander au Juge qui lui avoit dit tout cela. Enfin le Juge lui dit que c'étoit moi. Il jetta alors un grand cri, en diſant : » *Ah !*

M. le Page li diable li ſabai tout : voulant dire que j'étois un diable qui ſçavoit tout. Le Juge fut charmé de cet aveu ; il convint de toutes les circonſtances de ſa Conſpiration : on fit venir les autres devant lui qui avouerent ; après quoi ils furent condamnés tous huit à être rompus vifs , & la femme à être pendue en leur préſence.

Ils furent exécutés ainſi que l'Arrêt du Conſeil le portoit : cette exécution remit la tranquillité dans les eſprits allarmés, & depuis ce tems on n'entendit parler de rien de ſemblable.



CHAPITRE XVIII.

Destruction des Natchez par M. Périer Gouverneur de la Louisiane.

LA paix étoit rendue à la ville, le Public même ne pensoit plus à la guerre des Natchez ; mais M. Périer Commandant Général toujours actif pour le service, ne négligeoit rien pour découvrir l'endroit où les Natchez s'étoient réfugiés. Après bien des recherches, on l'avertit qu'ils avoient totalement quitté l'Est du Fleuve S. Louis : sans doute que pour n'être plus exposés aux visites importunes & dangereuses des Chatkas ; & pour être plus cachés aux François ils s'étoient retirés à l'Ouest du Fleuve près le Bayouc d'argent : la distance de leur Fort à l'embouchure de la Riviere Rouge, étoit de près de soixante lieues.

Ces avis étoient certains ; mais ce Commandant Général ne se croyant pas en état de les attaquer sans secours, en avoit demandé à la Cour & on le lui envoyoit.

Dans ces intervalles la Compagnie qui avoit appris le malheur du Poste des Natchez & les pertes que cette Guerre lui causoit, fit la rétrocession de cette Colonie au Roi avec les Priviléges qui lui avoient été accordés. La Compagnie céda en même tems au Roi tout ce qui lui appartenoit dans cette Colonie, comme Forteresses, Artillerie, Munitions, Magasins & Habitations avec les Négres qui en dépendoient. En conséquence Sa Majesté envoya un de ses Vaisseaux commandé par M. de Forant, lequel apportoit M. de Salmont Commissaire Général de la Marine & Ordonnateur pour la Louisiane, pour prendre possession de cette Colonie au nom du Roi.

Le troisiéme jour de l'arrivée de M. de Salmont, je fus lui demander ses ordres, & sçavoir quand il souhaitoit que je rendisse mes comptes & jusqu'à quel jour je les réglerois pour la Compagnie; je lui demandai aussi s'il agréoit mes services pour le Roi : il me donna ses ordres, & me dit que sçachant à quoi s'en tenir à mon sujet, je n'avois qu'à continuer pour le Roi comme j'avois fait pour la Compagnie.

Je continuai donc la régie de cette

Habitation devenue celle du Roi en 1730 ſur le même ton que je l'avois miſe ; il n'y eut aucun changement ; je fis achever les travaux & les bâtimens que j'avois fait commencer avec les matéreaux que l'on m'avoit fournis aux dépens de la Compagnie ; je reçus auſſi de même les denrées du crû du Pays en payement des Négres & autres avances faites aux Habitans par la Compagnie.

M. Périer qui juſqu'alors avoit été pour la Compagnie d'Occident Commandant Général de la Louiſiane, en devint Gouverneur pour le Roi. Dès le tems de l'irruption des Natchez ſur les François de leur voiſinage, il avoit demandé du ſecours qu'il eut la ſatisfaction de voir arriver ſur un Vaiſſeau du Roi commandé par M. Périer de Salvert ſon frere, qui nous amenoit cent cinquante Soldats de la Marine. Cet Officier avoit le titre de Lieutenant Général de cette Colonie ; titre qu'il conſerva pendant tout le tems de ſon ſéjour en cette Province.

En attendant de France le ſecours demandé, M. notre Gouverneur avoit pris ſes précautions ; il avoit fait conſtruire des voitures, préparer des vi-

vres, les ustenciles & les munitions de guerre. Il se trouva dans le Magasin de petites bombes que l'on nomme des *Perdreaux*. Cet habile Officier qui sçavoit profiter de tout pour le bien du service, fit chercher dans le Magasin des Fortifications pour trouver le mortier propre à cette espéce de bombes ; les recherches furent inutiles. On imagina d'en faire de bois ; on en fit quatre que l'on frêta de fer près à près, on fit les chambres de fer battu, le conduit de la lumiere & la coquille qui contenoit l'amorce étoient aussi de même métal. On en fit l'épreuve à quarante-cinq dégrés d'élevation ; cette épreuve que je vis faire me donna beaucoup de satisfaction par le succès qui la suivit.

MM. Périer partirent avec leur Armée ; un tems favorable seconda leur activité ; ils arriverent enfin sans obstacle jusqu'auprès de la retraite des Natchez. Pour y parvenir ils entrerent dans la Riviere Rouge, de celle-ci dans la Riviere Noire, de-là dans le Bayouc d'argent, qui communique à un petit Lac peu éloigné du Fort que les Natchez avoient construit pour se soutenir contre les François.

Ces Généraux envoyerent de ce côté quelques Soldats à la découverte; ceux-ci furent assez heureux pour appercevoir & surprendre un jeune garçon qui s'amusoit à pêcher. A l'approche subite des Soldats François, sa frayeur fut si grande qu'il ne put s'écrier, parce que les voir & en être arrêté fut l'ouvrage d'un même instant. Ces Soldats instruits par la prudence de leurs Généraux, appaiserent son effroi & le leur amenerent. MM. Périer le flatterent & lui promirent non-seulement la vie, mais encore tout ce que l'on peut promettre en pareille circonstance. Cet enfant gagné de la sorte, montra un sentier que l'Armée suivit; on traversa en peu de tems une petite Futaye, au bout de laquelle on se trouva dans la plaine où étoit le Fort des Ennemis qui fut aussitôt investi que découvert. Un Officier qui a seulement beaucoup de valeur est un bon Capitaine de Grenadiers; mais lorsque le courage, la prudence & la vigilance marchent d'un pas égal avec des Généraux, la victoire les accompagne & les fait réussir.

MM. Périer instruits de ces principes dès leur jeunesse, les avoient tou-

jours mis en pratique. Le Fort des Ennemis eſt à peine découvert & inveſti, qu'ils ſe préparent à en faire les approches. Les Soldats animés par la préſence & l'ardeur de leurs Généraux, travaillent avec activité & accelérent l'ouvrage.

Les Natchez ſaiſis d'effroi à la vûe d'un ennemi ſi vigilant, ſe renferment dans leur Fort, où ils n'ont ni le tems ni l'aſſûrance de tenir Conſeil ; le déſeſpoir prend la place de la prudence qui les abandonne, & ils ne ſçavent que faire en voyant que la tranchée gagne le Fort. Ils s'équippent en Guerriers & ſe matachent, pour faire leurs derniers efforts par une ſortie qui tenoit bien plus de la rage que de la valeur. Les Soldats qui les virent pour la premiere fois dans cet attirail extraordinaire en ſont d'abord effrayés ; mais les Généraux ſe portant avec ardeur aux plus grands dangers raſſurent leurs Troupes, elles chaſſent l'ennemi & le font rentrer avec perte dans ſon Fort.

Les anciens Colons ſe mocquent de l'ajuſtement de Guerre des Naturels, parce que la pratique rend toute choſe familiere; mais je penſe que les Légions Romaines les plus fermes euſſent été

effrayées, en voyant pour la premiere fois une troupe d'hommes sous la figure d'autant de Diables sortant de l'Enfer pour les attaquer. Que l'on s'imagine voir une troupe d'hommes grands & bien faits tout nuds, à l'exception de leurs brayers, ayant tout le corps mataché ou barbouillé par parties distinctes, de noir, de rouge, de jaune & de gris depuis la tête jusqu'aux pieds; quelques plumes rouges & noires dans les cheveux en forme d'aigrettes; leurs ceintures garnies de sonnettes, de grelots & de petites coloquintes remplies au quart de petits cailloux; que l'on ajoute à tout cela le bruit que font ces Guerriers en sautant, & par leurs *hou hou* continuels qui remplissent l'air & les Bois voisins. Si l'on met toutes ces choses ensemble, on aura une esquisse du portrait que je voudrois faire; car je suis obligé d'avouer que la copie n'est rien en comparaison de l'original.

La réception que nos Troupes firent aux Natchez leur apprit à se tenir renfermés; & quoique de notre côté la tranchée fût presque achevée, nos Généraux s'impatientoient que les Mortiers ne fussent point encore en état de bombarder la Place. Ils furent enfin mis

en batterie, & l'adresse de celui qui les appointoit fit tomber la troisiéme bombe dans le milieu du Fort, où se tiennent ordinairement les femmes & les enfans. On entendit aussi-tôt sortir de ce lieu des cris effroyables : les hommes saisis de douleur aux gémissemens de leurs femmes & de leurs enfans, firent le Signal & demanderent à capituler. MM. Périer eurent la satisfaction de voir en trois jours réduit à ce point un Ennemi opiniâtre ; mais aussi on doit sçavoir que l'activité fait rendre les plus fortes Places, & ce fut par le même moyen que ces Généraux avoient auparavant réduit le Fort d'Arguin en Afrique ; ainsi que l'on ne s'étonne point si notre Auguste Monarque, toujours attentif à récompenser le mérite, à élevé MM. Périer au grade d'Officiers Généraux, & notre Gouverneur à celui de Lieutenant Général.

Les Natchez après avoir demandé à capituler, firent naître des difficultés qui occasionnerent des allées & des venues jusqu'à la nuit qu'ils attendoient pour en profiter, s'il étoit possible, en demandant jusqu'au lendemain pour arrêter les articles de la Capitulation. La nuit leur fut accordée ; mais étant

gardés du côté de la porte, ils ne purent exécuter le même projet d'évasion qui leur avoit réussi à la Guerre de M. de Loubois. Cependant ils le tenterent en profitant de l'obscurité de la nuit & de la tranquillité apparente des François. Ils firent donc une sortie bien différente de la premiere; on n'avoit garde de les entendre : mais la vigilance de MM. Périer fit que l'on s'apperçut assez à tems, pour arrêter le plus grand nombre qui fut contraint de se retirer dans le Fort : il s'en sauva quelques-uns qui se joignirent à ceux qui étoient en chasse, & tous ensemble se retirerent aux Tchicachas. Le reste se rendit à discrétion : de ce nombre étoit le Grand Soleil & les femmes Soleilles, plusieurs Guerriers, beaucoup de femmes, de jeunes gens & d'enfans.

L'Armée Françoise se rembarqua & emmena les Natchez esclaves à la Nouvelle Orléans. On les mit en prison; mais comme elle étoit trop petite pour contenir long-tems tout ce Peuple, sans s'exposer à être infecté de leur voisinage, on mit les femmes & les enfans sur l'Habitation du Roi & ailleurs; parmi ces femmes étoit la Soleille *Bras-piqué*, qui m'apprit alors tout

ce qu'elle avoit fait pour sauver les François du désastre dont ils étoient menacés, & qu'ils eurent à essuyer malgré tous les mouvemens que cette Princesse se donna.

Peu après on embarqua ces Esclaves pour l'Isle S. Domingue, afin que cette Nation fût éteinte dans la Colonie : c'étoit en effet le vrai moyen d'y parvenir, parce que le peu qui en étoit réchappé n'avoit pas la dixiéme partie des femmes qui leur auroient été nécessaires pour renouveller leur Nation. Ainsi fut détruite cette Nation, auparavant la plus brillante de la Colonie, & la plus utile aux François.

M. de Salvert partit de la Louisiane avec les lauriers qu'il y avoit cueillis, & retourna en France pour y recevoir l'applaudissement de la Cour. M. Périer notre Gouverneur y fut aussi rappellé quelque tems après; on lui donna la récompense dûe à ses services, à la fermeté & à l'équité avec laquelle il avoit gouverné; qualités qui le firent regretter de tous les honnêtes gens de la Colonie.

CHAPITRE XIX.

Réflexions sur ce qui occasionne la Guerre dans la Louisiane : Moyens d'éviter la Guerre en cette Province : Moyens de s'en tirer avec avantage & à peu de frais.

L'Expérience que j'ai acquise dans l'Art Militaire, par quelques campagnes que j'ai faites dans un Régiment de Dragons jusqu'à la Paix de 1713, l'étude que j'ai faite de la Guerre des anciens Grecs, Romains & autres, les Guerres que j'ai vûes & que l'on a eues avec les Naturels de la Louisiane dans le tems que je demeurois dans cette Province, m'ont donné occasion de faire plusieurs réflexions sur ce qui peut donner lieu à la Guerre avec les Naturels, sur les moyens de l'éviter, & sur ceux que l'on peut employer pour la faire avec avantage, lorsqu'on est contraint de la leur faire ou de la soutenir contr'eux.

Je ne suis point assez téméraire pour vouloir m'ériger en donneur d'avis à

ceux qui sont en place ; je ne demande autre chose, sinon qu'il me soit permis de mettre sous les yeux mes réflexions sur ce que j'ai vû. Je ne crois pas que ce soit un crime d'enseigner ce qui peut procurer de l'avantage à ma Patrie ; je pense que je ne puis être blâmé en agissant de la sorte, puisque mon seul but en écrivant cette Histoire, est de donner à mes Concitoyens les instructions nécessaires à ceux qui habitent un Pays tout à-fait différent de ceux que nous connoissons en Europe.

Dans l'espace de seize années que j'ai demeuré dans la Louisiane, j'ai remarqué que les Guerres, & même les simples disputes qui nous sont survenues avec les Naturels de cette Colonie, n'ont jamais eu d'autre origine que la fréquentation trop familiere des François avec eux.

Pour le prouver, voyons les maux que produit cette familiarité. Premiérement, elle leur fait perdre peu à peu le respect qu'ils ont naturellement pour notre Nation.

En second lieu, les Traiteurs François pour la plûpart sont de jeunes gens sans expérience, lesquels pour acquérir la bienveillance de ces Peu-

ples, leur donnent des lumieres préjudiciables à notre intérêt : ces jeunes Marchands à la vérité n'en sentent point les conséquences ; mais ces Peuples n'oublient point ce qui peut leur être de quelque utilité, & le dommage n'en est pas moins grand ni moins réel.

Troisiémement, cette familiarité donne occasion aux vices, d'où s'ensuivent des maladies dangereuses & la corruption du sang, qui est naturellement très-pur dans cette Colonie ; ces personnes qui fréquentent les Naturels se croyent autorisés au vice par la coutume de ceux-ci, qui est de donner des filles à leurs hôtes en arrivant ; ce qui fait grand tort à leur santé & à leurs Marchandises.

En quatriéme lieu, la fréquentation des Naturels les met dans la contrainte, parce qu'ils aiment la solitude ; & on les gêne encore davantage si l'Etablissement François est près de chez eux, ce qui leur procure des visites trop fréquentes, qui leur deviennent d'autant plus importunes qu'ils ne se soucient point du-tout que l'on voye & que l'on sçache ce qu'ils ont ni ce qu'ils font. Et quel funeste exemple n'avons-nous pas du danger que cour-

rent les Etabliſſemens qui ſont trop près des Naturels? Qu'on ſe rappelle le maſſacre des François, & on ſera convaincu que cette proximité eſt extrêmement dommageable aux François.

Cinquiémement enfin, le Commerce qui eſt un des principaux appas qui nous attirent dans ce nouveau Monde, au lieu de fleurir, pericliteau contraire par la fréquentation trop familiére avec les Naturels de toute l'Amérique Septentrionale. La preuve en eſt très-ſimple.

Tous ceux qui fréquentent les Pays d'outre-mer ſçavent par expérience, que quand il n'y a qu'un Navire dans un Port, le Capitane vend ſa cargaiſon au prix qu'il veut. Alors on entend dire qu'un tel Vaiſſeau a gagné deux cent, trois cent & quelquefois juſqu'à quatre cent pour cent. Arrive-t-il un autre Navire dans ce Port, le profit eſt diminué au moins de moitié; mais s'il en arrive trois, ou même quatre conſecutivement l'un après l'autre, on jette, pour ainſi dire, les Marchandiſes à la tête de l'Acheteur; de ſorte que dans ce cas l'Armateur a ſouvent de la peine à retirer les deniers de ſon Armement. Je ſerois donc porté

à croire qu'ils feroit de l'intérêt du Commerce de laisser désirer sa Marchandise aux Naturels, qui n'ayant que nous dans leur voisinage, viendroient la chercher, sans que les François courussent aucun risque dans leur commerce, encore moins pour leur vie.

Pour cet effet, supposons une Nation de Naturels sur le bord d'une Riviere ou de quelque Ruisseau, ce qui arrive toujours, parce que les hommes, quels quils soient, ont toujours besoin d'eau en tout tems. Cela supposé, je cherche un endroit qui soit convenable pour y bâtir un petit Fort en terrasse, fraisé & palissadé; la terre des fossés sert à faire la terrasse: dans ce Fortin je bâtirois deux petits Corps de logis peu élevés, dont l'un seroit pour le logement des Officiers, l'autre pour celui des Soldats. Ce Fortin auroit un ouvrage avancé, demie-Lune ou autre, suivant l'importance du Poste; il faudroit passer par cet ouvrage avancé pour entrer dans le Fort, & aucun Naturel n'y entreroit pour quelque cause que ce fût; on n'y recevroit pas même le Calumet de Paix, mais dans l'avancée, la porte du Fort étant fermée jour & nuit pour tout autre que

pour les François. Il y auroit une Sentinelle à la porte de l'avancée, laquelle s'ouvriroit & se fermeroit à chaque personne qui se présenteroit : par ces précautions on pourroit s'assûrer de n'être jamais surpris, ni par des ennemis déclarés, ni par ceux qui voudroient user de trahison. Dans l'ouvrage avancé seroit un petit bâtiment pour loger les Marchands, qui y viendroient dans l'intention de traiter avec les Naturels voisins; on ne laisseroit entrer de ceux-ci que trois ou quatre à la fois, ils auroient tous le même prix de leurs Marchandises, & on ne feroit point plus de grace à l'un qu'à l'autre. Aucun Soldat ni Habitant n'iroit aux Villages des Naturels voisins, ce qui seroit défendu sous des peines très-grièves; par cette conduite on éviteroit les disputes, puisqu'elles ne proviennent que d'une trop grande familiarité avec eux : ces Forts ne seroient jamais plus près des Villages que de cinq lieues, ni plus éloignés que de sept à huit lieues : ces hommes s'embarrasseroient peu d'un tel Voyage, qui ne seroit pour eux qu'une promenade, & le désir des Marchandises les attireroit aisément & ils s'y habitueroient dans peu. Il y au-

roit un Interprête que le Marchand payeroit ; ces Interprêtes ſeroient des orphelins que l'on mettroit chez ces Nations dès un âge tendre, & chez leſquelles ils n'auroient rien à craindre pour eux.

Ce Fort ainſi éloigné d'une petite journée, ſe bâtiroit ſans obſtacle & ne donneroit aucun ombrage aux Naturels, à qui on feroit entendre que c'eſt pour être à portée de leur traiter leurs Pelleteries, & en même tems pour ne point les troubler. Un avantage que l'on y trouveroit, outre celui du commerce que l'on y feroit, c'eſt que ces Forts empêcheroient les Anglois d'avoir des communications avec les Naturels, ceux-ci trouvant beaucoup de facilité pour la Traite, & trouvant dans ces Forts qui ſeroient près d'eux toutes les choſes dont ils auroient beſoin.

L'exemple de la ſurpriſe du Fort des Natchez, de celui des Yazoux & de celui du Miſſouri, ne fait que trop voir les ſuites funeſtes de la négligence dans le Service, & de la condeſcendance déplacée que l'on a pour les Soldats, en leur laiſſant bâtir des cabannes près du Fort & en leur permettant d'y coucher. Il ne faudroit donc jamais que

personne couchât hors du Fort, pas même les Officiers : le Commandant des Natchez & les autres Officiers, les Sergens même ont été tués dans leurs maisons hors du Fort. Je ne trouve point mauvais que les Soldats fassent de petits champs de Tabac, de Patates & d'autres plantes trop basses pour cacher un homme ; au contraire ces occupations les disposent à devenir Habitans, mais jamais de maisons en dehors ; par ce moyen un Fort devient imprenable contre la Nation la plus nombreuse, parce qu'ils n'attaqueront jamais, quand même ils en auroient sujet, tant qu'ils verront que l'on est sur ses gardes.

Si l'on m'objecte que ces Forts coûteroient beaucoup, je répondrai que quand même il en faudroit un à chaque Nation, ce qui n'est point, il n'en coûteroit point à beaucoup près tant qu'à soutenir de tems en tems des Guerres qui dans ce Pays coûtent infiniment à cause des longs Voyages, & des transports de tous les attirails de Guerre dont on s'est servi jusqu'à présent. D'ailleurs nous avons déja une grande partie de ces Forts qui sont construits ; il n'y auroit donc plus que

l'ouvrage avancé à bâtir ; & deux Forts nouveaux ſeulement ſuffiroient pour achever cette entrepriſe & empêcher le commerce frauduleux des Traiteurs Anglois.

A l'égard de la maniere de faire la Guerre dans la Louiſiane comme on l'a faite juſqu'à préſent, elle eſt très-coûteuſe, très-fatiguante, & on riſque toujours beaucoup. La Guerre eſt très-coûteuſe, parce qu'il faut d'abord tranſporter les munitions juſqu'au lieu du débarquement ; de cet endroit il faut faire un chemin l'eſpace de pluſieurs lieues ; enſuite traîner l'Artillerie à force de bras & porter ſur ſoi les munitions de ces Canons, ce qui fatigue, exténue même les Troupes. De plus il y a beaucoup de riſque dans cette maniere de faire la Guerre : il faut faire les approches d'un Fort, on ne les fait point ſans perdre du monde : quand même on feroit brêche, combien ne perd-on pas de braves Militaires avant de forcer des gens qui ſe battent en déſeſpérés, parce qu'ils préferent la mort à l'eſclavage.

Je dis, quand même on feroit brêche, parce que dans tout le tems que j'ai demeuré dans cette Province, je n'ai

n'ai jamais vû ni entendu dire que les Canons que l'on a menés aux Forts des Naturels, ayent fait une brêche à passer un seul homme à la fois ; il est donc bien inutile de faire de la dépense & de fatiguer des Troupes, pour y conduire de l'Artillerie qui n'y sert à rien.

Je ne doute point que plusieurs habiles gens ne badinent, de m'entendre dire que le Canon ne peut faire brêche aux Forts des Naturels ; mais si on veut bien se rappeller la description que j'ai donnée d'un de ces Forts, (1) avec les raisons que je donnerai de ce que j'avance, peut-être se rendra-t-on.

En conséquence de la description de ces Forts, je tâcherai de faire voir l'inutilité des Canons pour ces sortes d'entreprises, qui ne doivent être que des coups de main, parce que les Naturels Alliés s'impatientent, lorsqu'il faut qu'ils attendent plusieurs jours : pour lors on les voit décamper & s'en retourner chez eux : s'ils restent, ils consument une si grande quantité de Poudre & de Balles, qu'ils ont bien-tôt épuisé un Magasin ; car ils tirent nuit

(1) Voyez Tome II. Chap. XXVIII.

& jour sur le Fort, quoiqu'éloignés de plus de quatre ou cinq cens pas : mais quand ils tireroient de plus près, quel mal pourroient-ils faire à l'Ennemi qui est derriere les Pieux de son Fort ? mais c'est leur usage. Ainsi ils ne sont bons que pour battre les Bois & découvrir l'Ennemi; c'est en quoi ils excellent, & leur nombre fait peur à l'Ennemi qui n'ose rester hors de son Fort : heureux en attendant qui peut s'en passer!

Il faut donc maintenant que je fasse voir l'inutilité du Canon pour attaquer les Forts des Naturels. Pour comprendre la raison que je vais en donner, il faut se rappeller la description que j'ai faite des Pieux qui entourent ces Forts. En premier lieu, ces Pieux sont trop gros pour qu'un Boulet de la grosseur de ceux dont on se sert dans ces Guerres puisse les couper, quand même il frapperoit dans le milieu. Si le Boulet donne plus vers le bord de l'Arbre, il glisse & frappe sur celui qui est à côté; si le Boulet donne juste entre deux Pieux, il les ouvre & trouve le Pieu de la doublure qui l'arrête; un autre Boulet pourra frapper le même Arbre par l'autre joint, alors il referme le peu

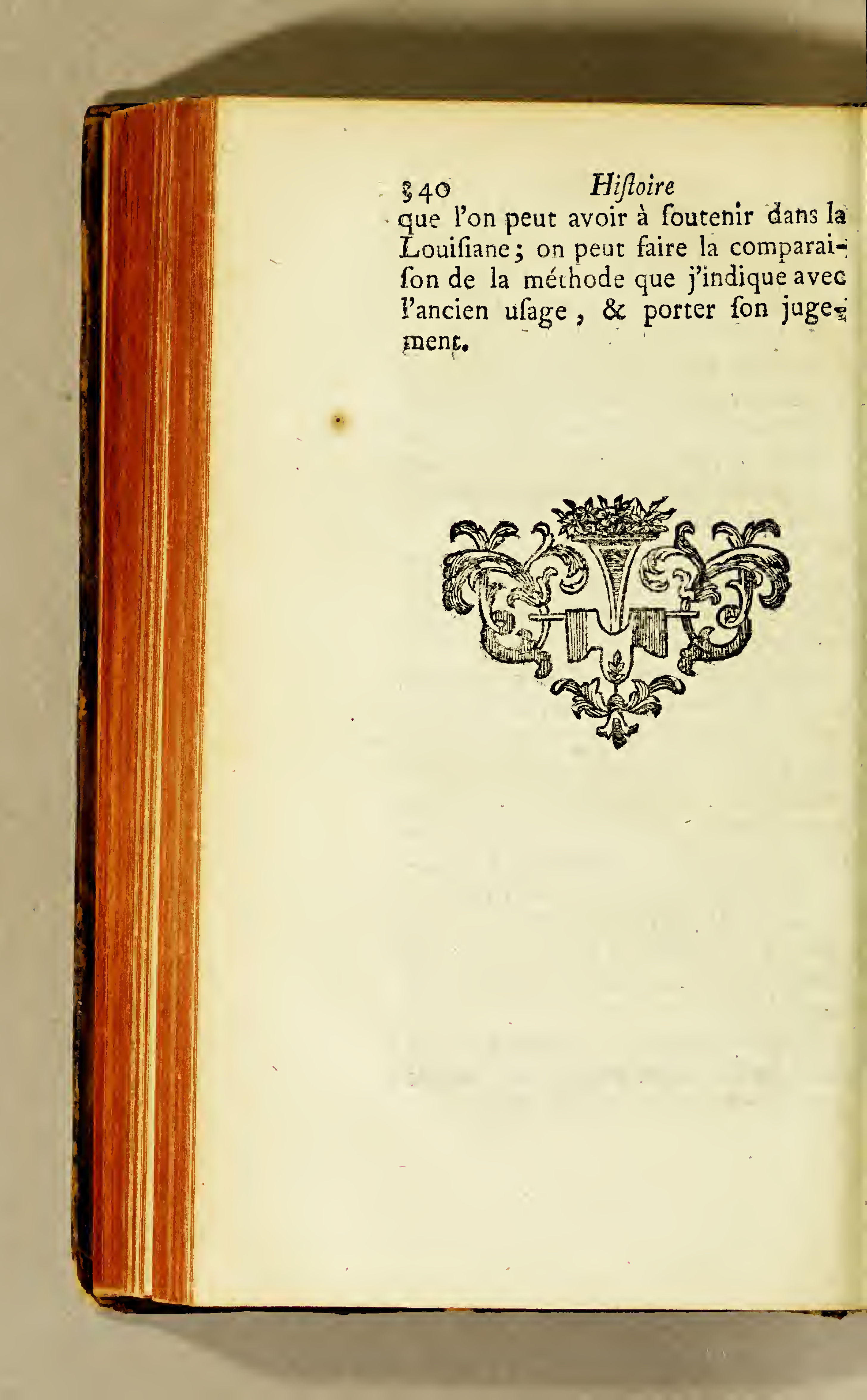
d'ouverture que l'autre avoit fait.

Je sçais bien qu'avec le tems on en viendroit à bout; mais, comme je l'ai dit, les Alliés ne le permettent pas : ainsi après bien des réflexions, si j'entreprenois une pareille Guerre, je ne voudrois mener qu'un petit nombre de Naturels Alliés ; je les contiendrois aisément; il ne m'en coûteroit pas tant pour les Présens, & ils ne me consumeroient pas tant de munitions de Guerre & de bouche, ce qui seroit une grande épargne ; en ne conduisant point de Canons, je m'épargnerois encore une dépense.

Je n'aurois que des Armes portatives ; ainsi mes Troupes ne seroient point fatiguées. Le Pays fournit partout de quoi faire des retranchemens ambulans ; je m'en servirois pour faire mes approches, sans avoir besoin d'ouvrir la Terre & sans craindre d'exposer mes Soldats : enfin je me flatterois d'enlever le Fort en deux jours de tems. J'arrête là : le Lecteur n'a pas besoin de ce détail, ni moi de le rendre public.

Telles sont les réflexions que j'ai faites sur les Guerres que l'on a eues &

que l'on peut avoir à ſoutenir dans la Louiſiane ; on peut faire la comparaiſon de la méthode que j'indique avec l'ancien uſage, & porter ſon jugement.



CHAPITRE XX.

De l'Agriculture, ou de la maniere de cultiver, façonner & fabriquer les Denrées propres au Commerce : De la culture du Mahiz, du Ris & autres fruits du Pays : Des Vers à Soye.

LA premiere occupation de l'homme a été ſans contredit l'Agriculture : le Créateur lui en avoit fait un commandement, lorſqu'il lui dit qu'il mangeroit ſon pain à la ſueur de ſon front. Ce travail qui devroit faire les délices de l'homme, n'en eſt regardé que comme une peine ; il voudroit pouvoir faire toute autre choſe que de travailler directement à ſa propre ſubſiſtance ; mais on diroit en même-tems que pour le ſoulager & diverſifier ſes labeurs en cédant à ſon inclination, ce même Créateur par un effet de ſa bonté, lui a procuré un nombre preſque infini de Plantes, qui par leur beauté & leur variété le dédomagent des peines qu'il reſſent à cultiver celles qui lui ſont le plus néceſſaires. Je vais traiter

des unes & des autres, mais seulement de celles qui sont propres à la Louisiane, ou qui s'y cultivent, & qui sont de commerce. Je rapporterai la véritable maniere de les cultiver & de les façonner, de telle sorte qu'elles soient de grand profit à ceux qui voudront s'appliquer à cette Partie, ou plûtôt à tous ceux qui habitent cette Colonie, puisqu'il n'y a presque personne qui n'y aille, ou qui n'y demeure pour cultiver les Denrées commerçables : je pourrois ajoûter que c'est aussi pour ceux qui auroient envie d'y passer, & même pour ceux qui restent en Europe; leur curiosité sera satisfaite.

Je commence par le Mahiz, comme étant la Graine la plus utile, puisqu'il est la nourriture principale des Peuples de l'Amérique, & que les François y ont trouvé cultivé par les Naturels.

Le Mahiz que nous nommons en France Bled de Turquie, est un grain de la grosseur d'un Pois; il y en a d'aussi gros que nos Pois *goulus*. Il vient sur une espéce de Quenouille par rang en montant; il y en a qui ont jusqu'à sept cens grains, j'en ai compté qui en avoient plus. Cette Quenouille peut

avoir environ deux pouces d'épaisseur sur sept à huit pouces & plus de long ; elle est enveloppée de plusieurs robes ou feuilles minces, qui la conservent contre l'avidité des Oiseaux. Son pied ou tige a souvent la même grosseur ; il a des feuilles d'environ deux pouces & plus de large, sur deux pieds & demi de long, qui sont canelées ou faites en goutieres : de cette sorte elles ramassent la rosée qui se fond au lever du Soleil, & coule au pied quelquefois en telle abondance, que la terre qui est au tour en est mouillée de la largeur de six à sept pouces : sa fleur surmonte tout ce pied qui a souvent plus de huit pieds de haut : on voit ordinairement cinq à six Epis ou Quenouilles à chaque pied. Si l'on veut qu'il profite davantage, on doit couper ce qui est au-dessus des Epis.

Lorsqu'on séme le Mahiz dans un Champ déja défriché, on fait des trous à quatre pieds de distance les uns des autres en tout sens, en observant que les rangées soient droites autant qu'il est possible, afin qu'il soit plus facile à sarcler : on en met cinq ou six grains dans chaque trou ; mais auparavant il faut le mettre tremper pendant vingt-quar-

tre heures au moins afin qu'il léve plus vîte, & que le Renard & les Oiseaux n'ayent point le tems d'en manger une si grande quantité : le jour on le garde des Oiseaux, la nuit on fait des feux de distance à autre, ce qui fait peur au Renard, qui autrement fouilleroit & mangeroit le Bled des trous de toutes les rangées, & de suite sans en laisser, jusqu'à ce qu'il fût rassasié ; c'est le Renard qui fait le plus de dommage. Aussi-tôt que le Bled est sorti de terre, on le sarcle ; quand il monte & que ses tiges ont un doigt de grosseur, on le chausse pour le soutenir contre le vent. Ce grain produit assez, pour que deux bons Négres en fassent cinquante Barils, (1).

Ceux qui commencent une Habitation dans les Bois fourrés de Cannes, ont un avantage dans le Mahiz qui les dédommage des peines du défriché, qui est toujours plus fatiguant que de cultiver une Terre déja défrichée. Voici quel est cet avantage.

On commence par faire abattre les Cannes d'un très-grand terrein, on fait peler les Arbres de deux pieds de

(1) J'ai déja dit que le baril pésoit cent cinquante livres.

haut tout autour ; on fait cette opération dans les premiers jours de Mars. Alors la ſéve eſt en mouvement dans ce Pays-là : environ quinze jours après, les Cannes étant ſéches, on y met le feu ; la ſéve deſcend par force, les rameaux des Arbres ſont brûlés, ce qui les fait mourir.

Dès le lendemain on ſéme le Bled, comme je viens de l'enſeigner : les racines des Cannes qui ne ſont point toutes mortes pouſſent de nouvelles Cannes, mais elles ſont très-caſſantes ; & comme il n'y vient cette année aucune herbe dans le Champ, on ſarcle plus vîte, enſorte que l'on en peut entretenir une fois plus que dans un Champ déja cultivé.

De ce Grain on fait différens aprêts : le plus ordinaire eſt de la Sagamité, qui eſt du Gruau cuit à l'eau ou au bouillon gras ; on en fait du Pain au plat qui vaut mieux que celui qu'on fait au four, pour manger à la main ; mais il faut en faire tous les jours, encore ne trempe-t-il pas dans la ſoupe, quel qu'il ſoit ; il eſt trop péſant. On en fait de la Farine grôlée ; c'eſt un mets des Naturels, de meme que le Co-oëdlou, ou Pain mêlé avec des Favioles ;

le Bled boucanné eſt encore de leur reſſort : pour ce qui eſt du petit Bled boucanné, il nous convient auſſi-bien qu'à eux. Une Terre noire & légére convient beaucoup mieux au Mahiz qu'une terre graſſe & forte.

La Farine froide (1) eſt ce que l'on en tire de mieux; ſi les Naturels la trouvent bonne, les François s'en accommodent très-bien; je puis dire que c'eſt un très-bon aliment, & en même tems le meilleur que l'on puiſſe porter en voyage, parce qu'il rafraîchit & eſt très-nourriſſant.

Froment. Pour ce qui eſt du petit Bled ou Mahiz de la petite eſpéce, on peut avoir recours au premier Chapitre de la ſeconde Partie. On trouvera auſſi dans le même endroit la méthode de ſémer le Froment; parce que ſi on ne prend point les précautions que j'indique, ce ſeroit inutilement que l'on en ſémeroit.

Le Riz ſe ſéme dans une Terre bien Ris. labourée, ſoit à la Charue, ſoit à la Pioche dès l'Hyver, afin qu'il ſoit ſémé avant le débordement. On le ſéme en ſillons de la largeur d'une Pioche : quand il eſt levé & qu'il a trois à qua-

(1) Voyez Tome II. Chap. I. Vous trouverez la maniere de faire la farine froide.

tre pouces de haut, on met l'eau dans les sillons, mais en petite quantité, à mesure qu'il croît ; il faut aussi que l'eau soit plus abondante. Sa culture.

Ce Grain a son Epi fait à-peu-près comme celui de l'Avoine, ses Grains tiennent à une queue, sa paille ou balle est très-rude & pleine de barbes fines & dures : le Son du Ris n'est point adhérent au Grain comme celui du Bled de France ; ce sont deux lobes qui se séparent aisément & se détachent de même, c'est pourquoi il est facile à émonder & à se casser. Lorsque l'on a coupé sa tige, il en repousse d'autres qui donnent du Grain. Sa description

On le mange émondé comme en France, mais plus épais & avec bien moins de façons, quoiqu'il ne céde point en bonté au nôtre : on le lave à l'eau chaude prise du même vase dans lequel on doit le faire cuire, puis on le jette tout de suite ; là il crêve & cuit sans autre soin. Maniere de l'apprêter.

On en fait du Pain fort blanc & de très-bon goût ; mais on a essayé en vain d'en faire qui pût tremper à la soupe. Pain de Ris.

Dans le premier Chapitre de la seconde Partie j'ai suffisamment parlé de Féves de 4 jours.

Féves Apalaches. Patates. Giromons.

ce qui regarde les Féves de quarante jours, des Féves Apalaches & des Patates. J'ajouterai la culture du Melon d'eau, après avoir dit que les Giromons se cultivent comme les Potirons.

Culture du Melon d'eau.

La culture du Melon d'eau est assez simple. On choisit une terre légére comme celle d'un côteau bien exposé : on fait des trous en terre de deux pieds & demi ou trois pieds de diametre, distans les uns des autres de quinze pieds en tous sens, dans chacun desquels on met cinq ou six graines. Lorsqu'elles ont germé, & que les tiges naissantes ont poussé cinq ou six feuilles, on choisit les quatre plus belles Plantes, & on arrache les autres depeur qu'elles ne s'affament réciproquement, étant en trop grand nombre. Ce n'est que jusqu'à ce tems que l'on est chargé du soin de les arroser ; la Nature toute seule fait le reste, & les conduit à leur maturité, dont le véritable point est quand la côte verte commence à jaunir. Il n'est pas besoin de les tailler. Les autres espéces de Melons dont j'ai parlé dans l'endroit que je viens de citer, se cultivent de même que ceux-ci, à l'exception qu'on ne met entre les trous qu'une distance de cinq à six pieds.

Toutes les Plantes & Légumes viennent très-bien à la Louisiane, mais beaucoup plus abondamment qu'en France; il ne faut pas en chercher la raison bien loin; le Climat y est plus chaud & la terre bien meilleure: il faut cependant observer que les Oignons & autres Plantes bulbeuses, ne viennent dans la Basse-Louisiane qu'avec de grandes peines & de longs travaux, au lieu que dans les terres hautes elles viennent très-grosses & d'un goût plus fin. Plantes & Légumes.

Les Habitans de la Louisianne peuvent aisément faire de la Soye. Ils ont les Mûriers sous la main; ils croissent naturellement dans les terres hautes, & il est très facile d'en faire des Plantations. Les Mûriers naturels à la Louisiane sont ceux dont les Vers à Soye aiment beaucoup la feuille, je veux dire les Mûriers les plus communs dont la feuille est grande, mais tendre, & dont le fruit est de la couleur de Vin de Bourgogne; cette Province produit aussi des Mûriers blancs dont la qualité est la même que celle des Mûriers rouges. Je vais rapporter des expériences faites à ce sujet par gens connoisseurs. Vers à Soye.

Madame Hubert native de Provence, voulut éprouver ſi l'on pourroit élever des Vers à Soye avec des feuilles des Mûriers de cette Colonie, & quelle ſeroit la qualité de la Soye de ces Vers. Elle étoit d'un Pays où on fabrique beaucoup de Soye, elle s'y connoiſſoit. La premiere de ces expériences fut de donner à de gros Vers à Soye ſur la même Tablette une bande de feuilles de Mûrier rouge, puis une bandes de feuilles de Muriers Blanc. Elle examina attentivement les Vers aller ſur l'une & l'autre eſpéce de feuilles,& elle ne s'apperçut point qu'ils fuſſent plus portés pour une eſpéce que pour l'autre : elle ajoûta à ces deux ſortes de feuilles celles de Mûrier blanc ſucré ; & elle remarqua que les Vers quittoient les autres pour aller à celles-ci, & qu'ils les préféroient à celles de Mûrier rouge & blanc ordinaire.

La ſeconde expérience de Madame Hubert fut d'élever des Vers à Soye ſéparément & de les nourrir de même. Elle donna aux uns des feuilles de Mûrier blanc ordinaire, aux autres des feuilles de Mûrier blanc ſucré, afin de voir la différence de la Soye par celle de la nourriture. De plus elle éleva &

nourrit des Vers à Soye naturels au Pays, que l'on avoit trouvés encore tout jeunes ſur des Mûriers ; mais elle s'apperçut que ces derniers étoient très-volages & qu'ils ne faiſoient que courrir çà & là, & que leur nature les portoit ſans doute à vivre ſur des Arbres ; elle les changea de place, de peur qu'ils ne ſe mêlaſſent avec ceux de France, & leur fit donner de petites branches avec des feuiles, ce qui les fixa un peu plus.

Cette Dame induſtrieuſe attendit que les Cocons fuſſent entiérement faits, pour pouvoir en dévidant la Soye examiner la différence qu'il y auroit. J'avois ſouvent l'honneur de voir M. Hubert & Madame ſon Epouſe, & comme cette Dame n'ignoroit pas l'ardeur que j'avois de ſçavoir quelle ſeroit la ſuite de ſes travaux & de ſes expériences, elle avoit ſouvent la bonté de me prévenir en m'apprenant quelques nouveaux ſuccès.

Lorſque les Cocons furent prêts à filer, ou dévider, elle en prit le ſoin elle-même, & remarqua que les Vers ſauvages rendoient moins de Soye que ceux de France, quoiqu'ils fuſſent d'un plus gros volume, mais ils étoient peu

garnis, ce qui provenoit sans doute de ce qu'ils ne se nourrissoient pas assez, courant sans cesse de côté & d'autre; aussi avoit-elle remarqué qu'ils étoient maigres; cependant leur Soye étoit forte, rude & grosse.

Ceux qui avoient été nourris de feuilles de Mûrier rouge, avoient leurs Cocons bien garnis de Soye: cette Soye étoit plus forte & plus fine que celle de France. Ceux qui avoient mangé des feuilles de Mûrier blanc ordinaire, avoient la même Soye que ceux qui avoient mangé des feuilles de Mûrier rouge. Les quatriémes enfin qui avoient été nourris de feuilles de Mûrier blanc sucré, avoient peu de Soye; elle étoit aussi fine que celle des précédens, mais elle étoit si foible & si cassante que l'on avoit bien de la peine à la dévider.

Telles furent les expériences de Madame Hubert sur les Vers à Soye: on peut en tirer les conséquences. J'ai crû devoir rapporter en détail les soins laborieux de cette Dame; les Curieux y trouveront leur compte, & ceux qui voudroient s'intéresser à ce commerce, y trouveront à quoi s'en tenir pour avoir de la Soye telle quils jugeront à propos,

quelles feuilles & quels Vers ils doivent choisir pour leur plus grand profit. J'ai été bien aise en même-tems de faire voir combien la Société doit avoir d'obligation aux personnes qui mettent leur plaisir & donnent tous leurs soins à étudier la Nature, pour la développer dans toutes ses parties, afin d'en instruire le Public & de fournir à leurs Concitoyens des moyens de tirer bon parti de ce qui se présente à leur industrie.



CHAPITRE XXI.

Suite de l'Agriculture : De l'Indigo : Du Tabac : Du Coton : De la Cire : Du Houblon : Du Safran.

Indigo. LES terres hautes de la Louisiane produisent un Indigo naturel; celui que j'ai vû, & dans les deux ou trois endroits où j'en ai trouvé, c'étoit toujours au bord d'un Bois fourré, ce qui désigne qu'il se plaît dans une bonne terre, mais légére. L'un de ces pieds n'avoit que dix à douze pouces de haut; son bois avoit au moins trois lignes de diamétre & d'un aussi beau verd que sa feuille, & encore aussi tendre que la côte d'une feuille de choux, sa tête étoit peu épanouie.

Les deux autres pieds peu de jours après, avoient l'un dix-sept & l'autre dix-neuf pouces de haut; la tige grosse de six lignes par le bas & d'un verd très-vif, étoit encore très-tendre; le bas seulement commençoit un peu à brunir, la cime de l'un & de l'autre aussi peu garnie de feuilles & sans avoir

T. 3 p. 354

Indigo.

Sa Graine en gousse.

Sa Graine.

Sa Fleur

Sa Feuille

Indigo en coupe

de branches ; ce qui fait préſumer qu'étant ſi vif & d'une ſi belle venue, il a dû venir fort haut & ſurpaſſer en force & en hauteur l'Indigo cultivé.

Le pied de l'Indigo que les François cultivoient aux Natchez, bruniſſoit avant qu'il eût onze à douze pouces ; il montoit en graine de cinq pieds & plus de haut ; il ſurpaſſoit en force celui que l'on cultivoit dans la Baſſe-Louiſiane, c'eſt-à-dire, dans le Canton de la nouvelle Orléans : mais le naturel que je n'ai pû voir que jeune & tendre, promettoit de devenir bien plus haut & plus fort que le nôtre & produire davantage.

L'Indigo que l'on cultive dans la Louiſiane vient des Iſles ; ſa graine eſt de la groſſeur d'une ligne & environ un quart plus longue ; elle eſt brune & dure, elle eſt applatie par les bouts, parce qu'elle eſt preſſée dans ſa gouſſe. On ſéme cette graine dans une terre préparée comme un jardin, & le champ où il ſe cultive ſe nomme le Jardin de l'Indigo.

Pour le ſémer, on fait en ligne droite des trous avec un Piochon à un pied de diſtance les uns des autres ; dans chacun des trous on met quatre ou

cinq graines que l'on couvre de terre ; on a grand ſoin de ne laiſſer croître aucune herbe étrangere qui l'étoufferoit ; on le ſéme à un pied de diſtance, afin qu'il puiſſe prendre une belle nourriture, & qu'on puiſſe le ſarcler ſans effleurer la feuille qui eſt ce qui donne l'Indigo. Lorſque ſa feuille eſt tout-à-fait figurée., elle reſſemble parfaitement à celle de l'Acacia ſi connu en France, à l'exception qu'elle eſt plus petite.

On le coupe avec de grandes *Serpettes* ou eſpéces de Faucilles qui ont environ ſix à ſept pouces d'ouverture : il faut qu'elles ſoient un peu fortes. On doit le couper avant que ſon bois durciſſe ; mais il doit être auſſi verd que la feuille,qui doit cependant avoir un œil bleuâtre. Quand il eſt coupé, on le porte dans la pourriture (dans un moment on ſçaura ce que c'eſt.) Suivant que la terre eſt plus ou moins bonne, il vient plus ou moins haut ; la premiere coupe n'excéde pas huit pouces de haut & de large dans ſa touffe qui vient ronde : la ſeconde coupe monte quelquefois à un pied. Il faut avoir attention lorſque l'on coupe l'Indigo, de mettre le pied au-deſſus de

la racine afin de la retenir, elle pourroit aisément s'arracher ; on doit prendre garde aussi de ne point le couper ; l'Instrument dont on se sert à cet effet est un peu traître.

Pour faire une Indigoterie, il faut d'abord construire un hangard ; ce bâtiment est de vingt pieds au moins d'élévation sans murs ni planchers, mais seulement couvert : le tout est bâti sur des poteaux que l'on ferme de nattes si l'on veut ; on donne à ce bâtiment vingt pieds de large & au moins trente de long.

On construit trois cuves, de telle sorte que la premiere qui est celle d'en-bas puisse égouter ses eaux en dehors ; c'est la plus petite. La seconde cuve pose le bord de son fond sur le bord en haut de la premiere, ensorte que l'eau de la seconde puisse tomber dans celle que l'on nomme la premiere. Cette seconde n'est pas plus large, mais elle est plus profonde, c'est la batterie ; c'est pour cela qu'elle a ses battes qui sont des bachots formés avec quatre bouts de planches d'environ huit pouces, qui ont ensemble la figure d'une tremi de moulin ; un bâton les traverse, il est pris dans une fourchette de

bois pour battre l'Indigo ; il y en a deux de chaque côté, ce qui fait le nombre de quatre.

La troiſiéme cuve eſt poſée de même au-deſſus de la ſeconde ; elle eſt une fois plus grande, afin qu'elle puiſſe contenir les feuilles ; on la nomme la pourriture, parce que la feuille que l'on y met s'y amortit, mais ne s'y pourrit point. l'Indigotier qui conduit tout cet ouvrage, connoit quand il eſt tems de vuider l'eau dans la ſeconde cuve, alors il lâche le robinet ; car ſi on laiſſoit l'herbe trop long-tems, l'Indigo ſeroit trop noir ; il ne lui faut donner que le tems de décharger une eſpéce de fleur qui ſe trouve ſur la feuille.

Quand toute l'eau eſt dans la ſeconde cuve, on la bat juſqu'à ce que l'Indigotier faſſe ceſſer ; mais il ne le fait qu'après avoir pris pluſieurs fois de cette eau avec une taſſe d'argent, comme faiſant un eſſai, pour connoitre le moment auquel on doit ceſſer de battre l'eau ; c'eſt un ſécret que la pratique ſeule peut enſeigner ſûrement.

Lorſque l'Indigotier trouve que l'eau eſt aſſez battue, on ceſſe de la battre pour la laiſſer dépoſer, & avoir le tems de tirer l'eau au clair, ce qui ſe fait au

moyen de plusieurs robinets les uns au-dessus des autres, de peur de perdre de l'Indigo. Pour ce faire, si l'eau est claire on lâche le robinet le plus haut, le second de même, jusqu'à ce que l'on voye que l'eau se teint ; pour lors on ferme : on fait de même à tous les robinets, jusqu'à ce que tout l'Indigo soit en bouillie au fond de la seconde cuve. La premiere ou petite cuve ne sert qu'à purifier l'eau qui se trouve teinte, & on la laisse couler tant qu'elle est claire.

Lorsque l'Indigo est bien rassis, on le ramasse dans des sacs de toile d'un pied de long & de six pouces de large, au haut desquels il y a un petit cercle qui aide à recevoir aisément l'Indigo. On le laisse bien égouter jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'eau ; il faut néanmoins qu'il ait encore assez d'humidité pour pouvoir être étendu dans la forme avec un couteau de bois.

Pour avoir de la graine on laisse monter autant de pieds que l'on prévoit en avoir besoin ; il monte à quatre & cinq pieds de haut, suivant la qualité de la terre. On en fait quatre coupes aux Isles où il fait plus chaud : on en fait trois bonnes coupes à la Louisiane, & sa qualité est au moins aussi parfaite qu'aux Isles.

Le Tabac.

Le Tabac que l'on a trouvé chez les Naturels de la Louisiane paroît aussi être naturel au Pays, puisque leur ancienne Parole (Tradition) nous apprend que de tout tems ils se sont servis dans leurs Traités de Paix & dans leurs Ambassades, du Calumet, dont l'usage principal est que les Députés des deux Nations y fument ensemble.

Tabac du Pays

Ce Tabac Naturel au Pays est fort grand; son pied, lorsqu'on le laisse venir en graine, croît en hauteur jusqu'à cinq pieds & demi & six pieds: le bas de sa tige porte au moins dix-huit lignes de diamétre, & ses feuilles ont souvent près de deux pieds de long; sa feuille est épaisse & grasse, sa séve a du montant, mais il n'incommode jamais la tête.

Tabac de Virginie.

Le Tabac de Virginie a la feuille plus large, mais plus courte; son pied est moins gros & ne vient point si haut; son odeur n'est pas désagréable, mais il a moins de montant: il en faut plus de pieds à la livre, parce que sa feuille est plus mince & moins grasse que celle du naturel: c'est ce que j'ai éprouvé aux Natchez où j'ai essayé les deux espéces. Celui que l'on cultive dans la Basse-Louisiane est plus petit & a moins

de montant. Celui que l'on fait aux Isles est plus maigre que celui de la Louisiane; mais il a beaucoup plus de montant qui fait mal à la tête.

Tabac des Isles.

Semaille du Tabac.

Pour sémer le Tabac, on fait une planche dans la meilleure terre que l'on ait, & on lui donne six pouces de haut: on bat cette terre & on la rend bien unie avec le dos d'une bêche; on séme ensuite la graine qui est extrêmement fine, à peu-près comme la graine de Pavot; il faut la sémer claire; & malgré cette attention, il arrive encore souvent qu'elle est trop épaisse. Lorsque cette graine est sémée, on ne touche plus à la terre, mais on la couvre de cendre de l'épaisseur d'un bon liard, afin que les Vers ne mangent point le Tabac au moment de sa naissance.

Sa culture.

Dès que le Tabac a quatre feuilles, on le transplante dans une terre préparée; on le met dans des trous faits en lignes d'un pied de large, & ces trous sont éloignés les uns des autres de trois pieds en tous sens; cette distance n'est pas trop grande pour le pouvoir sarcler aisément sans casser les feuilles.

Le meilleur tems de le transplanter est lorsqu'il a plû; autrement il faut l'arroser; de même lorsque la graine est

en terre, s'il ne pleut point, il faut l'arroser légérement vers le soir, parce que cette graine est un peu lente à lever & qu'alors elle demande un peu d'eau. Il faut couvrir légérement la plante pendant le jour de quelques feuillages que l'on ôte le soir, précaution dont on ne doit point se dispenser jusqu'à ce que la jeune plante ait parfaitement pris racine. On doit aussi tous les jours visiter le Tabac, pour le nettoyer des Chenilles qui s'y attachent, & qui le mangeroient entiérement si on ne les détruisoit. La Chenille à Tabac est de la forme d'un Ver à Soye; elle a une épine sur le dos vers son extrémité; sa couleur est du plus beau verd celadon bardé de couleur d'argent; elle est en un mot aussi belle à voir que fatale à la plante qu'elle aime.

J'avois une grande attention de tenir ma Plantation nette de toutes sortes d'herbes, observant en la faisant sarcler à la pioche, que l'on ne touchât point aux tiges que je faisois rechausser autant pour les maintenir contre les coups de vent, que pour leur donner moyen de tirer de la terre une nourriture plus abondante. Quand le

Tabac commençoit à jetter des bourgeons au-dessus des feuilles, on les ôtoit, parce qu'ils auroient poussé des branches qui auroient trop partagé la séve, & par la même raison on arrêtoit le Tabac au-dessus de la douziéme feuille le déchargeant ensuite des quatre plus basses qui ne viennent jamais à bien. Jusqu'ici je ne faisois que ce que font ordinairement ceux qui cultivent le Tabac avec quelque soin ; mais mon opération dans la suite étoit différente.

Je voyois mes Voisins cueillir les feuilles de Tabac sur le pied, les enfiler, les faire sécher en les suspendant en l'air, puis les mettre en tas pour les faire suer. Pour moi j'examinai de près la plante, & lorsque je voyois que la tige commençoit à jaunir par place, je faisois couper le pied avec une Serpette & le laissois quelque tems sur la terre pour l'amortir. On l'emportoit ensuite sur des civieres, parce que de cette sorte il est moins exposé à se briser que sur le col des Négres. Arrivé dans la Serre ou Grange, je les faisois suspendre le gros bout de la tige en haut, les feuilles de chaque pied se touchant légerement, bien

Fabrique du Tabac.

assuré qu'elles se resserreroient en séchant & ne se toucheroient plus. Il arrivoit de-là que le suc contenu dans la moëlle grasse, quelquefois grosse comme le doigt, de la tige de la plante couloit dans les feuilles, & augmentant leur séve, les rendoit beaucoup plus douces & plus grasses. A mesure que ces feuilles prenoient la couleur de maron clair, je les faisois détacher de leur pied & mettre tout de suite en carottes & envelopper d'une toile. On le laissoit sous la corde pendant vingt-quatre heures, puis défaisant la toille on le resserroit plus qu'auparavant. Ce Tabac devenoit noir & si gras, qu'on ne pouvoit le râper qu'au bout d'un an; mais alors il avoit une séve & un montant d'autant plus agréable, qu'il ne faisoit jamais mal à la tête; aussi je le vendois le double du prix ordinaire.

Le Coton.

Le Coton que l'on cultive à la Louisiane est de l'espéce de Siam blanc: quoiqu'il ne soit ni si doux ni si long que le Coton-Soye, il est extrêmement blanc & très-fin & l'on en peut faire un très-bon usage. Ce Coton vient, non par un arbre comme dans les Indes, mais par une plante, & il profite

beaucoup plus dans les terres légéres que dans les terres fortes & grasses, telles que celles de la Basse Louisiane, où il n'est pas si fin que dans les terres hautes.

Sa culture.

On peut cultiver cette plante dans des terres nouvellement défrichées, lesquelles ne sont pas encore assez maniables pour le Tabac, encore moins pour l'Indigo, qui demande l'aprêt d'un jardin bien entretenu. On séme la graine de cette plante, & on dispose les graines à trois pieds de distance, plus ou moins selon la qualité du terrein; on sarcle le champ dans la saison pour le nettoyer des mauvaises herbes, & on chausse le pied de la plante pour l'assurer contre les vents. Le Coton n'exige point d'être sarclé ni si souvent ni si exactement que les autres plantes, & le soin de l'amasser ne demande que de la jeunesse hors d'état de travailler à la terre; c'est plutôt un badinage qu'un travail de force.

Maturité du Coton.

Quand une fois le pied du Coton est chaussé & qu'on en a ôté les herbes étrangeres, on le laisse croître sans y toucher, jusqu'à ce qu'il parvienne à sa maturité. Alors ses têtes ou gous-

ses s'ouvrent en cinq parties, & laissent voir le Coton. Lorsque le soleil a bien desséché le Coton, on le cueille proprement & on le porte dans la Serre; ensuite survient le plus gros travail qui est de l'égrainer, c'est-à-dire, de séparer ou arracher le Coton de dessus sa Graine à laquelle il tient fortement: si l'on confie ce soin à des enfans, l'esprit du jeu qui leur est naturel fait qu'il s'en acquittent très-mal; ils en perdent beaucoup, & consument bien du tems à en égrainer une petite quantité; c'est aussi cette partie qui dégoûte les Habitans d'en faire cultiver. Dans le tems que j'étois dans cette Colonie je sentis cette difficulté; je voyois avec peine des Habitans qui pour égrainer le Coton avoient fait faire des Moulins qui leur coûtoient beaucoup. Ce fut pour moi une occasion d'en inventer un; je fis l'épreuve de ce Moulin, elle réussit; ce Moulin est si simple que chacun peut en faire un, si peu adroit qu'il soit, il coûte peu, puisque la matiere n'est autre chose que du bois. J'en enseignai la construction à deux Habitans qui me parurent assez disposés à s'en servir, si j'eusse voulu prendre la peine de leur en faire moi-

Moulins à Coton.

même. Ce ne feroit donc plus une chofe fi difficile que de faire du Coton, fi on vouloit faire de ces Moulins, dont l'ouvrage iroit très-vîte.

Pour ce qui eft de la culture de l'Indigo, du Tabac, du Coton, il eft facile de la faire fans pour cela omettre de faire de la Soye; l'un n'empêche nullement l'autre. Premierement les ouvrages de ces trois plantes ne viennent qu'après que les Vers ont filé leur Soye: en fecond lieu le travail des Vers à Soye ne demande point de force; ainfi le foin que l'on prend des Vers à Soye ne détourne d'aucun autre ouvrage, foit par le tems, foit par les perfonnes qui doivent y être employées. Il fuffit pour cette opération d'avoir une perfonne capable de conduire la nourriture & l'entretien des Vers à Soye; de jeunes Négrillons & Négrittes fuffiroient pour l'aider, un peu d'adreffe fuffit: les plus âgées des Négrittes étant montrées, pourroient changer les Vers à Soye & pofer la feuille; les autres avec les Négrillons pourroient amaffer la feuille & l'apporter, & tout ce travail qui n'occupe point toute la journée ne dure qu'environ fix femaines; il paroît donc que ce profit que

La Soye eft un furcroit de bénéfice.

l'on feroit par le moyen de la Soye; feroit un furcroit de bénéfice d'autant plus agréable qu'il ne détourne point les Ouvriers de leurs travaux ordinaires. Si l'on me dit qu'il faut bien des bâtimens pour faire de la Soye de cette forte, pour que l'on en retire une fomme confidérable, je répondrai que les bâtimens de cette efpéce coûtent bien peu dans un Pays où le bois ne coûte qu'à prendre; je dirai de plus, que l'on peut faire conftruire & bouffiller ces bâtimens par toutes les perfonnes de la maifon; j'ajoûterai encore que ces mêmes bâtimens peuvent fervir à fufpendre le Tabac deux mois après que les Vers à Soye n'y font plus.

La Cire. J'ai décri l'Arbre Cirier, fes propriétés & celles de fon fruit (1); mais je penfe que la culture d'une plante fi eftimable mérite une attention particuliere. J'avouerai que je n'en ai point vû cultiver à la Louifiane; on fe contentoit de prendre le fruit de cet arbre fans fe mettre en peine d'en faire venir; mais comme je crois qu'il feroit très-avantageux d'en faire des Plantations, je dirai mon fentiment fur la culture que je penfe convenir à cet

(1) Voyez Tome II. Chap. III.

arbre ; d'après les expériences que j'ai faites à ce sujet.

On m'avoit apporté des graines de Cirier à Fontenai le-Comte en Poitou ; j'en donnai à plusieurs de mes amis quelques graines à chacun ; ils les planterent ; pas une ne leva. J'en avois réservé un cornet plein, qui en contenoit une assez grande quantité pour M. le Marquis de la Carte, Lieutenant Général du Poitou, chez lequel j'allois de tems en tems. Je fus y passer quelques jours, & lui dis que j'avois des graines du Cirier dont je lui avois parlé : j'en donnai à son Jardinier pour les sémer près de la Riviere dans une terre qu'il avoit préparée exprès : j'en gardai une douzaine de graines pour les sémer dans une caisse après les avoir préparées de la maniere que je projettois.

Plantations de l'arbre Cirier.

Je fis réflexion que le Poitou n'étant pas à beaucoup près si chaud que la Louisiane, ces graines auroient de la peine à germer ; c'est pourquoi je pensai qu'il falloit suppléer par l'Art au défaut de la Nature. Je me fis apporter du fumier de Cheval, de Bœuf, de Mouton & de Pigeons, autant de l'un que de l'autre : je fis mettre ces qua

Préparation de la graine.

tre ſortes de fumier dans un vaſe proportionné à leur quantité : je fis jetter deſſus de l'eau preſque bouillante, afin d'en diſſoudre les ſels : le lendemain je fis preſſer ces fumiers dans l'eau qui ſe trouva impregnée de leurs ſels ; je fis tirer cette eau, & mis tremper ces graines dans une quantité ſuffiſante de cette eau l'eſpace de quarante - huit heures : après ce tems je les ſémai dans la caiſſe pleine de bon terreau ; il y en eut ſept qui leverent & pouſſerent des jets qui avoient depuis ſept juſqu'à huit pouces de haut.

Je recommandai au Jardinier de les mettre dans la Serre avant les gelées, parce que je ne me fiois point à ce que l'on m'avoit aſſuré : on m'avoit dit que cette plante venoit en Canada, & qu'ainſi elle réſiſteroit au froid, mais je n'en ai rien voulu croire. M. de la Carte qui étoit préſent lui ordonna la même choſe ; mais peut - être fut - il mortifié que mes graines euſſent mieux réuſſi que les ſiennes, il ne ſerra la caiſſe qu'après les gelées qui firent mourir ces jeunes plantes ; de cette ſorte je n'eus pas un meilleur ſuccès que lui, puiſque celles qu'il avoit ſémées étoient toutes reſtées en terre ſans germer.

Cette graine ayant tant de peine à lever, je présume que la Cire qui l'enveloppe empêche l'humidité de pénétrer & de faire germer son amande; ainsi je crois que ceux qui en voudroient sémer feroient bien, si auparavant ils la rouloient légérement entre deux petites planches qui eussent encore les marques de la scie: cette friction feroient écailler cette pellicule de Cire, d'autant plus facilement qu'elle est naturellement très-séche: ensuite on la mettroit tremper. Ce qui semble confirmer mon sentiment, c'est que suivant la quantité de graines que cet arbre produit, il devroit y en avoir des taillis, si elles germoient aisément; au lieu que l'on en voit très-peu de jeunes, encore est-il à croire que ces jets viennent des racines: d'ailleurs je ne sçaurois croire que les Oiseaux mangent ces graines, n'ayant pas de quoi flatter leur goût. On peut voir dans la seconde Partie la maniere de façonner cette Cire (1). Autre préparation.

Quoique le Houblon vienne naturellement à la Louisiane, ceux qui ont envie de s'en servir ou de le vendre aux Brasseurs le cultivent. On le plan- Le Houblon.

(1) Voyez Tome II, Chap. III.

te par allées diſtantes les unes des autres de ſix pieds dans des trous de deux pieds de large & d'un pied de profondeur, où on couche la racine. Quand il eſt bien ſorti, on plante dans le trou une perche de la groſſeur du bras & longue de douze à quinze pieds; on a ſoin d'en approcher les brins qui ne manquent pas d'y monter. Lorſque la fleur eſt mûre ou jaunâtre, on coupe la tige tout près de terre, on arrache la perche pour cueillir la fleur que l'on ſerre.

Le Safran.

Si l'on conſidére le climat de la Louiſiane & la qualité des terres hautes de cette Province, on pourroit aiſément y faire venir du Safran. La culture de cette plante ſeroit d'autant plus avantageuſe aux Colons, que le voiſinage du Mexique leur en procureroit un promt & utile débit.



CHAPITRE XXII.

Du Commerce que l'on fait à la Louiſiane : De celui qu'on peut y faire : Des Marchandiſes que cette Province peut fournir en retour de celles d'Europe : Du Commerce de la Louiſiane avec les Iſles.

L'HISTOIRE nous apprend que les Peuples anciens en fondant des Colonies ſe ſont propoſés des buts différens, ſelon leurs diverſes inclinations. Les Phœniciens ne ſongeoient qu'au Commerce, & tirant de toutes parts des Marchandiſes rares & précieuſes, ils accumulerent des richeſſes immenſes : mais les richeſſes dans le[illegible] ils mettoient le[illegible] ne purent éloigner d'eux le joug d'une domination étrangere, lorſqu'ils furent attaqués par des Princes accoûtumés à vaincre. Tyr nous en fournit un exemple éclatant : quelque forte que fût ſa ſituation, elle ne put réſiſter à Aléxandre qui en fit la conquête. Les Grecs qui ont peuplé les côtes de la

Sicile & de l'Aſie, penſoient à multiplier leur Nation. Sans chercher à dominer entiérement ſur leurs Colonies, ni a les tenir dans la même ſujétion que les Bourgs de leurs propres Territoires, ils ſe contentoient d'une reſpeﬅueuſe condeſcendance de leur part, & d'un ſincére attachement à leurs intérêts comme à ceux de leurs Auteurs de qui ils tenoient la vie, la Religion & les biens. De-là naiſſoit cette amitié réciproque entre les Villes fondatrices & leurs établiſſemens, & la chaleur avec laquelle on ſe ſoutenoit de part & d'autre dans les Guerres qui s'élevoient. Comme les Villes dans ces tems fâcheux avoient droit d'exiger des ſecours de leurs Colonies, de même celles-ci, quand elles ſe trouvoient dans quelque danger, imploroient des premieres une aſſiſtance jamais refuſée : mais il arriva ſouvent d'un & d'autre côté, que le peu de moyens rendoit la bonne volonté inutile, les ſecours qu'il faut envoyer au dehors & au loin étant d'une dépenſe infiniment plus grande, que ceux que l'on fournit de plain pied, & en quelque façon ſans ſortir de chez ſoi.

Il me semble qu'en réunissant & tempérant mutuellement les vûes des Phœniciens & des Grecs, on arriveroit dans la politique à un dégré d'excellence, auquel il paroît que jusqu'à ce jour aucune Puissance de l'Europe n'a point encore tendu. L'Or, l'Argent & les Pierreries, qui ne sont nécessaires qu'autant qu'on le veut bien, des Etoffes qui ne le sont point dutout, des Epiceries dont on s'est passé pendant une longue suite de siécles, des Pelleteries qui peuvent tomber dans le non-usage par un simple changement de mode, absorbent l'attention universelle; & on ne prend point garde que ces acquisitions inutiles coûtent à chaque Etat ce qu'il a de plus précieux, je veux dire, l'espoir d'une nombreuse postérité. En effet, les hommes qui les vont chercher s'expatrient eux-mêmes, sans prendre racine nulle part, sont plutôt habitans des eaux que de la terre, & périssent en tous lieux du Monde sans laisser nulle part des enfans pour les remplacer. La vérité de ce que j'avance ici peut être facilement prouvée par les exemples de plusieurs Nations de l'Europe, & je ne doute point qu'un jour à venir

elle ne frappe d'étonnement, lorsque certains Etats Maritimes ayant poussé le Commerce de Mer & les Voyages de long cours aussi loin qu'ils le désirent, auront épuisé la multitude d'hommes que produit leur Territoire d'Europe.

Mais que peut-on dire de ces nombreuses Colonies qui sont établies, tant en Afrique & en Asie, qu'en Amérique? Qui sont celles qui n'ont pas besoin d'un entretien continuel? En est-il une seule à qui la Nation qui l'a fondée puisse demander un secours d'Hommes & de Vaisseaux? Incapables de se défendre elles-mêmes contre les entreprises d'une certaine force & bien conduites, on n'a point dans les tems de Guerre de soin plus pressant que celui d'y envoyer des renforts; & par une contradiction difficile à comprendre dans des Peuples qui se piquent de posséder la Science du Gouvernement, on se dégarnit de forces réelles & toujours nécessaires, pour conserver des Postes d'où l'on ne tire que des avantages chimériques ou superflus.

C'est ce qui plus d'une fois m'a fait considérer le bonheur de la France, dans le partage que la Providence lui

a donné dans l'Amérique. Elle n'a trouvé dans ses Terres ni l'Or ni l'Argent du Mexique & du Pérou, ni les Pierreries & les Etoffes des Indes; mais elle y trouvera, quand elle le voudra, des Mines de Fer, de Plomb & de Cuivre; elle y posséde un Sol fertile qui ne demande qu'à être mis en valeur, pour produire, non-seulement tous les fruits nécessaires & agréables à la vie, mais encore toutes les matieres sur lesquelles l'Industrie humaine est obligée de s'exercer pour fournir à nos besoins. Ce que j'ai dit de la Louisiane a dû le faire connoître assez sensiblement; mais pour rassembler le tout avec ordre & sous un même coup d'œil, je vais rapporter de suite tout ce qui concerne le Commerce de cette Province.

Marchandises que la Louisiane peut fournir en retour de celles d'Europe.

Petites Pelleries.

LA France pourroit tirer de cette Colonie plusieurs sortes de Pelleteries qui ne laisseroient pas d'avoir leur mérite, quoiqu'elles ne soient pas bien chéres en France; & par leur diversité & l'usage qu'on en feroit, on s'en trou-

veroit content. Quelques personnes ont dégoûté les Traiteurs d'en tirer des Naturels, sous prétexte que les Mittes s'y mettroient lorsqu'ils seroient à la Nouvelle Orléans, à cause de la chaleur; mais je connois des gens du métier qui sçavent des moyens de les en préserver.

Cuirs secs de Bœufs

Les Cuirs de Bœufs secs ont assez de mérite pour en faire faire aux Naturels, sur-tout si on leur faisoit entendre qu'on ne leur demande que la Peau & le Suif: ils tueroient alors de vieux Taureaux, qui sont si gras qu'ils ont peine à marcher: on tireroit au moins cent livres de Suif de chacun de ces Bœufs; ce Suif avec la Peau vaudroient bien la peine qu'on les tuât. De cette sorte on ne porteroit point notre Argent en Irlande pour en avoir de ce Pays; l'espéce du Bœuf d'ailleurs ne diminueroit point, parce que ces Bœufs gras sont toujours la proye des Loups.

Peaux de Chevreuils.

Les Peaux de Chevreuils que l'on traitoit dans les premiers tems aux Naturels, & qui prennent à Niort, où on les perfectionne, le nom de Peaux de Daims, ne plaisoient point à ces Manufacturiers, parce que les Naturels

en altéroient la qualité en les passant; mais depuis qu'on leur a demandé ces Peaux sans aucun apprêt, sinon d'ôter le poil, ils en font plus & les donnent à meilleur marché qu'auparavant.

L'Arbre Cirier produit de la Cire, qui étant beaucoup plus séche que celle des Abeilles, peut supporter plus d'alliage, qui ne l'empêcheroit pas de durer encore plus que la Cire des Abeilles. On avoit envoyé à Paris de cette Cire à un Marchand Commissionnaire de la Louisiane; il la mit à un prix qui dégoûta les Colons d'en envoyer d'autre : l'avarice sordide de ce Marchand a fait plaisir aux Isles où on l'achette plus cher que celle de France. La Cire.

Les Isles tirent aussi des bois de la Louisiane pour se bâtir; qui empêcheroit la France de profiter de la beauté, de la bonté, & de la quantité des bois de cette Province. La qualité des bois invite à y bâtir des Arsenaux pour la construction des Vaisseaux; on auroit des Habitans les bois à bas prix, parce qu'ils les exploiteroient en hyver qui est un tems où on ne fait presque rien; ce travail d'ailleurs défricheroit en même tems leurs terres, ainsi ce Les bois. Construction de Vaisseaux.

bois seroit presque pour rien. La mâture se trouveroit aussi dans le Pays, au moyen de la multitude de Pins que la Côte produit ; par la même raison le Goudron y seroit commun. Pour le bordage des Vaisseaux, le Chêne ne manque pas ; mais ne feroit-on point de bons bordages avec du Cypre ? Ce bois est à la vérité plus tendre que le Chêne ; mais il a des qualités qui surpassent celles du Chêne : il est léger ; il n'est point sujet à se fendre de lui-même ni à se courber ; il est souple & se travaille aisément ; enfin il est incorruptible dans l'air & dans l'eau ; ainsi en faisant les bordages plus forts qu'à l'ordinaire, il n'y auroit rien à craindre. J'ai remarqué que ce bois ne souffre point de Vers : ceux que l'on nomme Vers à tuyau pourroient bien avoir pour ce bois le même dégoût que les autres Vers.

Les autres bois qui conviennent à la construction des Vaisseaux sont très-communs dans ce Pays, tels que l'Orme, le Frêne, l'Aune & autres (1). Il

(1) Il y a dans ce Pays plusieurs especes de bois qui pourroient se vendre en France pour

ne faudroit donc plus pour achever des Vaisseaux que des cordages & du fer. Pour ce qui est du Chanvre, on peut se souvenir qu'il vient si fort, qu'il est beaucoup plus propre à faire des cables que de la toile(1). On pourroit apporter le fer de France, ainsi que les voiles; cependant on a qu'à faire ouvrir la Mine de fer des écors à *Prud'homme*, établir des Forges, on aura du fer commodément : le Roi peut donc y faire construire toutes sortes de bâtimens à si petits frais, qu'une médiocre dépense lui donneroit une Flotte nombreuse. Si les Anglois construisent des Vaisseaux à la Caroline dont ils tirent de grands avantages, pourquoi n'en feroit-on pas de même à la Louisiane. Et a-t-on besoin d'exemples pour faire des choses qui se présentent d'un si beau côté ? Je n'insisterai point davantage sur un objet aussi frappant de lui-même que celui ci.

La France tire beaucoup de Salpêtre de Hollande & d'Italie ; elle en ti- Le Salpêtre.

Menuiserie & pour la Marqueterie ; comme le Cédre, le Noyer noir, le Cotonnier ; ce dernier se nomme ainsi quoiqu'il ne porte point de Coton.

(1) Voyez Tome I. Chap.

rera de la Louisiane plus qu'il ne lui en sera nécessaire, dès que l'on voudra y en faire. La grande fertilité du Pays en est une preuve évidente, confirmée par l'avidité des animaux à pied fourchu à lécher la terre par tout où les torrens l'ont rompue ; on sçait combien le sel a d'attraits pour eux. L'on y feroit du Salpêtre avec toute la facilité possible par l'abondance de l'eau & du bois ; il seroit d'ailleurs beaucoup plus pur que celui que l'on a ordinairement ; la terre n'étant point salie par les fumiers ; & d'un autre côté il ne reviendroit pas à plus haut prix que celui qu'on achette pour la France.

La Soye. Quel commerce ne feroit-on pas avec la Soye ? On éléveroit les Vers à Soye avec beaucoup plus de succès dans ce Pays qu'en France, suivant les expériences qui en ont été faites & que j'ai rapportées en leur lieu (1).

Le Safran. Les terres de la Louisiane sont très-propres à la culture du Saffran, & le climat contribueroit à en faire en grande abondance ; ce qui feroit encore plus de plaisir en cette partie, c'est que les Espagnols du Mexique, qui en font une grande consommation, le feroient valoir un bon prix.

(1) Voyez Tome III. Chap. XX.

J'ai parlé du Chanvre par rapport à la construction des Vaisseaux : mais ceux que l'on y construiroient ne seroient jamais suffisans pour employer tout le Chanvre que l'on feroit dans cette Colonie, si les Habitans en cultivoient autant qu'ils le pourroient. Mais, direz-vous, que n'en font-ils donc ? Voici ma réponse : les Habitans de cette Colonie ne font que ce qu'ils voyent faire aux Anciens ; c'est une routine qu'ils ont prise : mais s'ils voyoient une personne intelligente sémer du Chanvre sans grands apprêts, parce que la terre y est très-propre, s'ils voyoient, dis-je, qu'il vient sans le sarcler ; que dans les soirées de l'hyver les Négres, Négresses & leurs enfans peuvent le tiller, qu'enfin ils vissent qu'il y a un bon profit par la vente ; alors ils en feroient tous. Ils pensent & agissent de même sur tous les autres articles de la culture dans ce Pays. Le Chanvre.

Le Coton est aussi un des bons objets du Commerce, parce que sa culture d'ailleurs n'est point dificile. La seule chose qui empêche que l'on n'en cultive une plus grande quantité est la difficulté qui se trouve à l'égrainer. Si ce Le Coton.

pendant ils avoient des moulins qui fissent cet ouvrage beaucoup plus vîte, le profit augmenteroit considérablement. Pourquoi ne s'en trouve-t'il pas d'assez inventifs pour faire une machine qui accélereroit l'ouvrage? (1)

L'Indigo. L'Indigo de la Louisiane est, selon les Marchands Connoisseurs, au moins aussi beau que celui des Isles; il est même plus cuivré. Comme il vient très-bien, & qu'il fournit plus d'herbe qu'aux Isles, on en feroit tout au moins autant qu'aux Isles, quoiqu'on y en fasse quatre coupes, tandis qu'on n'en fait que trois à la Louisiane. Le climat est plus chaud aux Isles, c'est pour cela qu'ils font quatre récoltes; mais la terre y est plus aride, & ne produit pas tant que dans la Louisiane; desorte que les trois coupes de celle ci vallent bien les quatre coupes de celles là.

Le Tabac. Le Tabac de cette Colonie est si parfait, que si le Commerce en étoit libre, on le vendroit cent sols & six francs la livre; tant la féve en est fine & délicate.

Le Ris émondé peut aussi faire une belle partie du Commerce. On va cher-

(1) Voyez le Chapitre précédent à l'article du Coton.

cher

cher dans le Levant le Ris que nous conſommons en France : & pourquoi tirer des Pays étrangers ce que nous pouvons avoir de nos Compatriotes ? On l'auroit à moindre peine & avec plus de sûreté. D'ailleurs comme il arrive quelquefois, toujours trop ſouvent, des années de diſette, on ſeroit continuellement aſſuré d'en trouver dans la Louiſiane, parce qu'elle n'eſt point ſujette à manquer, avantage que peu de Provinces ont avec elles : pourquoi donc aller chercher chez l'Etranger ce que l'on a, pour ainſi dire, chez ſoi ?

Pour la Medecine & la Teinture.

On peut ajouter à ce Commerce quelques Drogues propres à la Médecine & à la Teinture. Pour la premiere, la Louiſiane produit le Salſaffras, l'Eſquine, la Salſepareille, mais ſur-tout cet excellent Baume de (1) Copalm, dont les vertus bien connues ſauveroient la vie à un grand nombre de perſonnes. Il faut eſpérer que MM. de la Faculté s'étudieront à les connoître pour leur gloire & la ſanté du Public. On trouve auſſi dans cette Colonie l'Huile d'Ours, qui eſt excellente pour

(1) *Voyez les vertus de ce Baume, Tome* II. Chap. III.

guérir toutes les douleurs de différens rhumatismes. Pour la Teinture, je ne vois que le Bois-Ayac, ou Bois-Puant pour le jaune, & l'Achetchi pour le rouge : j'ai parlé ailleurs de la beauté de ces deux couleurs (1).

Telles sont les Marchandises qui peuvent faire un Commerce réel de cette Colonie avec la France ; celle-ci peut apporter en échange toutes sortes de Marchandises d'Europe ; le débit en est sûr, tout y convient puisque le luxe y regne autant qu'en France. Les Farines, le Vin & les Liqueurs fines s'y vendent bien : & quoique j'aye parlé de la maniere de faire venir du Froment dans ce Pays, les Habitans qui sont vers le bas du Fleuve sur-tout, n'en cultiveront jamais, non plus que de la vigne, parce qu'un Négre dans ces sortes de travaux ne gagneroit pas à son maître la moitié d'autant qu'à cultiver le Tabac, qui est cependant de moindre rapport que l'Indigo.

Commerce de la Louisiane avec les Isles.

On porte de la Louisiane aux Isles des bois de Cypre équaris pour bâtir ;

(1) Voyez Tome II. Chap. IV. & V.

ils ſont de différente longueur, largeur & groſſeur ; on y tranſporte ſouvent des maiſons toutes taillées & marquées, prêtes à monter en arrivant dans l'endroit de leur deſtination.

De la brique, qui coûte quatorze à quinze livres le millier, rendue au Navire qui l'embarque.

Des eſſences pour couvrir les maiſons & angards ; elles ſont du même prix.

Des Féves Apalaches ; elles valent dix livres le baril qui péſe deux cens.

Du Mahiz ou Bled de Turquie.

Des planches de Cypre de dix à douze pieds.

Des Pois-roux ; ils coûtent douze à treize livres le baril dans le Pays.

Du Ris émondé, il coûte vingt livres le baril qui péſe deux cens.

Il y a un grand profit à faire aux Iſles en y portant les Marchandiſes dont je viens de parler ; ce profit eſt ordinairement de cent pour cent au retour : les Bâtimens qui y vont de la Colonie rapportent du ſucre, du caffé, de la guildive, ou eaux de vie de cannes de ſucre que les Négres conſomment en boiſſon ; on en rapporte encore d'au-

tres Marchandises à l'usage du Pays.

Les Vaisseaux qui viennent de France à la Louisiane passent tous au Cap François en relâche. Il s'en trouve aussi quelquefois qui, n'ayant pas de quoi se charger pour France, parce qu'on les aura payés en argent ou en lettres de change, sont obligés de repasser par le Cap François, afin d'y prendre leur cargaison pour France.



CHAPITRE XXIII.

Du Commerce avec les Espagnols : Des Marchandises qu'ils apportent à la Colonie, si on les leur demande : De celles qu'on peut leur rendre & qui les flattent : Réflexions sur le Commerce de cette Province & sur les grands avantages que l'Etat & les Particuliers peuvent en retirer.

Commerce avec les Espagnols.

LES Marchandises qui conviennent aux Espagnols sont assez connues des Commerçans, pour qu'il ne soit point nécessaire d'en donner le détail, comme je n'ai point donné celui des Marchandises que l'on porte à cette Colonie, quoique je les connoisse toutes : ce n'est pas de quoi il s'agit ici. J'avertirai seulement ceux qui voudroient s'établir à la Louisiane, que pour trafiquer avec les Espagnols, il ne suffit pas d'avoir les principales Marchandises qui conviennent à leur commerce, il faut encore sçavoir faire les assortimens

convenables ; ce qui les flatte au point que l'on fait beaucoup mieux ses affaires avec eux, parce qu'eux-mêmes ils font mieux les leurs en arrivant au Mexique.

Marchandises que les Espagnols apportent à la Louisiane, si on les leur demande.

Bois de Campêche ; il vaut ordinairement depuis dix jusqu'à quinze livres le cent.

Bois de Brésillette ; il a une qualité supérieure à celui de Campêche.

Cacao très-beau ; il y en a dans tous les Ports d'Espagne : il vaut dix-huit à vingt livres le quintal.

Cochenille mestique ; elle vient de la Vera-Cruz ; il n'est pas difficile d'en avoir autant que l'on peut souhaiter à cause de la proximité, elle vaut quinze francs la livre ; il y en a de moindre que l'on nomme Silvestre.

Caret ; il est commun dans les Isles Espagnoles ; il vaut sept à huit francs la livre.

Cuir tanné ; ils en ont en grande quantité ; celui de marque vaut quatre livres dix sols la levée.

Maroquins ; ils en ont en quantité & à bon compte.

Veau tourné ; il est à bon compte aussi.

Indigo ; il se fabrique à Guatimala ; il vaut trois à quatre francs la livre ; il y en a qui est d'une qualité parfaite, aussi se vend-il douze francs la livre.

Salsepareille ; ils en ont en très grande quantité, & la vendent depuis treize jusqu'à quinze sols.

Tabac en poudre de la Havanne ; il y en a de prix différent & de qualité différente ; j'en ai vû à trois escalins la livre, ce qui fait trente-sept sols six deniers de notre monnoye.

Vanille ; il y en a de différens prix. Ils ont plusieurs autres choses à très-bon compte, sur lesquelles on gagneroit beaucoup, & dont on trouveroit aisément à se défaire en Europe, surtout pour ce qui concerne la Médecine ; mais ce détail nous conduiroit trop loin & me feroit sortir de l'objet que je me suis proposé.

Ce que je viens de dire du Commerce de la Louisiane, doit faire aisément comprendre qu'il s'augmentera nécessairement à mesure que le Pays se peuplera ; l'industrie se perfectionnera auf-

si ; il ne faut pour cela que quelques génies inventifs & industrieux, qui venant d'Europe feront la découverte de quelque matiere qui fera fortune dans le Commerce. Je pense qu'un bon Tanneur pourroit dans cette Colonie tanner les cuirs du Pays même & à moins de frais qu'en France ; je crois même que le cuir y prendroit sa perfection en moins de tems : ce qui me donne lieu de le croire, c'est que j'ai oui assurer que le cuir Espagnol, qui est très-bon, ne reste que trois ou quatre mois dans la fosse.

Il en sera de même de plusieurs autres choses, qui empêcheroient que l'argent du Royaume ne fût transporté dans les Pays Etrangers. Ne seroit-il pas plus convenable & plus utile de chercher des moyens de tirer les mêmes denrées de nos Colonies ? & ces moyens sont si aisés ; du moins l'argent ne sortiroit pas des mains des François, & ce seroient comme deux familles qui trafiqueroient ensemble & qui se rendroient mutuellement service. D'ailleurs il ne faudroit point tant d'argent pour commercer à la Louisiane, puisque les Habitans y ont besoin des Marchandises d'Europe. Ce seroit donc un

commerce bien différent de celui, qui ſans emporter les Marchandiſes du Royaume en exporte l'argent ; commerce encore bien différent de celui qui n'apporte en France que des Marchandiſes qui ſont très dommageables à nos Manufactures.

Je puis ajouter à tout ce que j'ai dit ſur la Louiſiane comme un des grands avantages de ce Pays, la propriété qu'ont les eaux du Fleuve S. Louis de rendre les femmes fécondes. Si les intentions de la Compagnie euſſent été ſuivies, ſi ſes ordres euſſent été exécutés, on ne peut douter que cette Colonie ne fût aujourd'hui très-forte, & qu'il ne s'y trouvât une nombreuſe jeuneſſe, qu'aucun autre climat ne pourroit engager à aller s'y établir : retenue par la beauté du ſien, elle en feroit valoir les richeſſes, & bien-tôt multipliée de nouveau, elle offriroit à ſa patrie originaire des ſecours d'hommes, de Vaiſſeaux & de beaucoup d'autres choſes qui ne ſeroient point à dédaigner.

Je ne ſaurois trop faire ſentir le grand mérite des ſecours de grains que cette Colonie pourroit fournir dans un tems de diſette. Dans une mauvaiſe année on eſt contraint de porter ſon ar-

gent chez les Etrangers, pour en tirer des grains que ſouvent ils ont achetés en France, parce que quelques-uns d'eux ont le ſécret de les conſerver; mais ſi la Colonie de la Louiſiane étoit une fois bien établie, quel ſecours ne recevroit-on pas de ce beau Pays du côté des grains ? Je vais déduire deux raiſons qui établiront mon ſentiment.

La premiere eſt que les Habitans font toujours plus de grains qu'il n'en faut pour leur nourriture, celle de leurs Ouvriers & de leurs Eſclaves. J'avoue que dans le bas de la Colonie on ne tireroit que du Ris; mais c'eſt toujours un grand ſecours: Or ſi la Colonie étoit établie de proche en proche ſeulement juſqu'aux Arkanſas, on y feroit du Froment & du Seigle en ſi grande quantité que l'on voudroit, & cette production feroit grand plaiſir à la France, lorſque les années auroient manqué.

La ſeconde raiſon eſt que dans cette Colonie il n'y a jamais de diſette à craindre. En y arrivant je me ſuis informé de ce qui s'y étoit paſſé depuis 1700; j'y ſuis reſté juſqu'en 1734; j'en ai eu des nouvelles depuis mon retour en France juſqu'à cette année

1757. En conséquence je puis assurer qu'aucune intempérie n'a causé aucune disette dans la Louisiane de tout ce siécle : j'ai vû le plus rude Hyver qu'il y ait eu dans ce Pays de mémoire des hommes les plus âgés ; mais les vivres n'y ont pas été plus chers que les autres années. Le sol de cette Province étant excellent & le tems toujours convenable, les denrées que l'on cultive y viennent toujours à merveille.

Nous sçavons par l'Histoire, que Rome, quoique dans un climat bien plus chaud que la France, a souvent manqué de grains, au point d'être obligée d'en envoyer chercher dans les Pays étrangers. Mais quelle ressource les Romains n'ont-ils pas trouvée en tout tems en Egypte & en Sicile ? Cette derniere sur-tout n'a-t-elle point été chérie des Romains principalement pour cette raison ? Et d'où vient cette fertilité à la Sicile, si ce n'est du climat & de la bonne qualité de la terre ? Rome a un bon climat ; mais la terre est trop aride ; les grands froids tuent les Plantes qui n'y ont presque point de racines en bien des endroits ; les chaleurs par la même raison ne leur sont pas moins dommageables : mais la Loui-

ſiane eſt à l'abri de ces inconvéniens par l'extrême bonté de ſon ſol & de ſon climat.

On ſera peut-être ſurpris de m'entendre promettre de ſi belles choſes, d'un Pays dont on s'eſt fait une idée ſi inférieure à l'Amérique Eſpagnole & Portugaiſe. Mais ceux qui voudront réflêchir ſur ce qui fait la véritable force des Etats & la bonté réelle d'un Pays, changeront bientôt de ſentiment, & conviendront qu'un Pays fertile en hommes, en productions de la terre & en métaux néceſſaires, eſt infiniment au-deſſus de ceux d'où l'on tire l'or, l'argent & les diamans, dont le premier effet eſt de nourrir le luxe & de rendre les hommes indolens, & le ſecond d'irriter la convoitiſe des Peuples voiſins. Je ne crains donc point d'aſſurer que la Louiſiane bien gouvernée ne tardera pas à remplir tout ce que j'en ai avancé : car quoiqu'il y ait encore quelques Nations des Naturels qui pourroient devenir ennemis des François, les Habitans par leur caractére martial & leur zéle pour le Roi & la Patrie, aidés de quelque peu de Troupes commandées ſurtout par de bons Officiers, qui en même tems ſçauront bien com-

mander les Habitans, ceux-ci feront toujours affez forts pour en triompher, & empêcher quelques Etrangers que ce puiffe être d'envahir le Pays. MM. les Gouverneurs qui y ont été jufqu'à préfent ne pourront, je crois, difconvenir que les Habitans leur ont été d'un grand fecours à la Guerre : que feroit-ce donc, fi, comme je l'ai imaginé, on attaquoit la premiere Nation qui deviendroit ennemie des François, de la maniere que je l'ai dit dans l'article des Réflexions fur la Guerre(1)? On les réduiroit fur le champ à un point que toutes les autres Nations trembleroient au feul nom des François, & fe garderoient bien de jamais fonger à leur faire la Guerre; l'avantage eu outre qu'il y a dans ces fortes de Guerres, eft qu'il en coûte peu & qu'on ne rifque pas de perdre des Troupes.

En 1734. M. Périer Gouverneur de la Louifiane fut relevé par M. de Biainville, & l'Habitation du Roi fut réformée par une œconomie entendue à la maniére de celui qui confeilla l'affaire. Un flatteur qui vouloit faire fa cour à M. le Cardinal de Fleuri, fit en-

(1) Voyez le Chapitre XIX. de cette Troifiéme Partie.

tendre à ce Ministre que cette Habitation coûtoit tous les ans dix mille livres à sa Majesté, & qu'on pouvoit lui épargner cette somme ; mais ce donneur de conseils se garda bien de dire à Son Eminence que cette Habitation pour ces dix mille livres en épargnoit au moins cinquante.

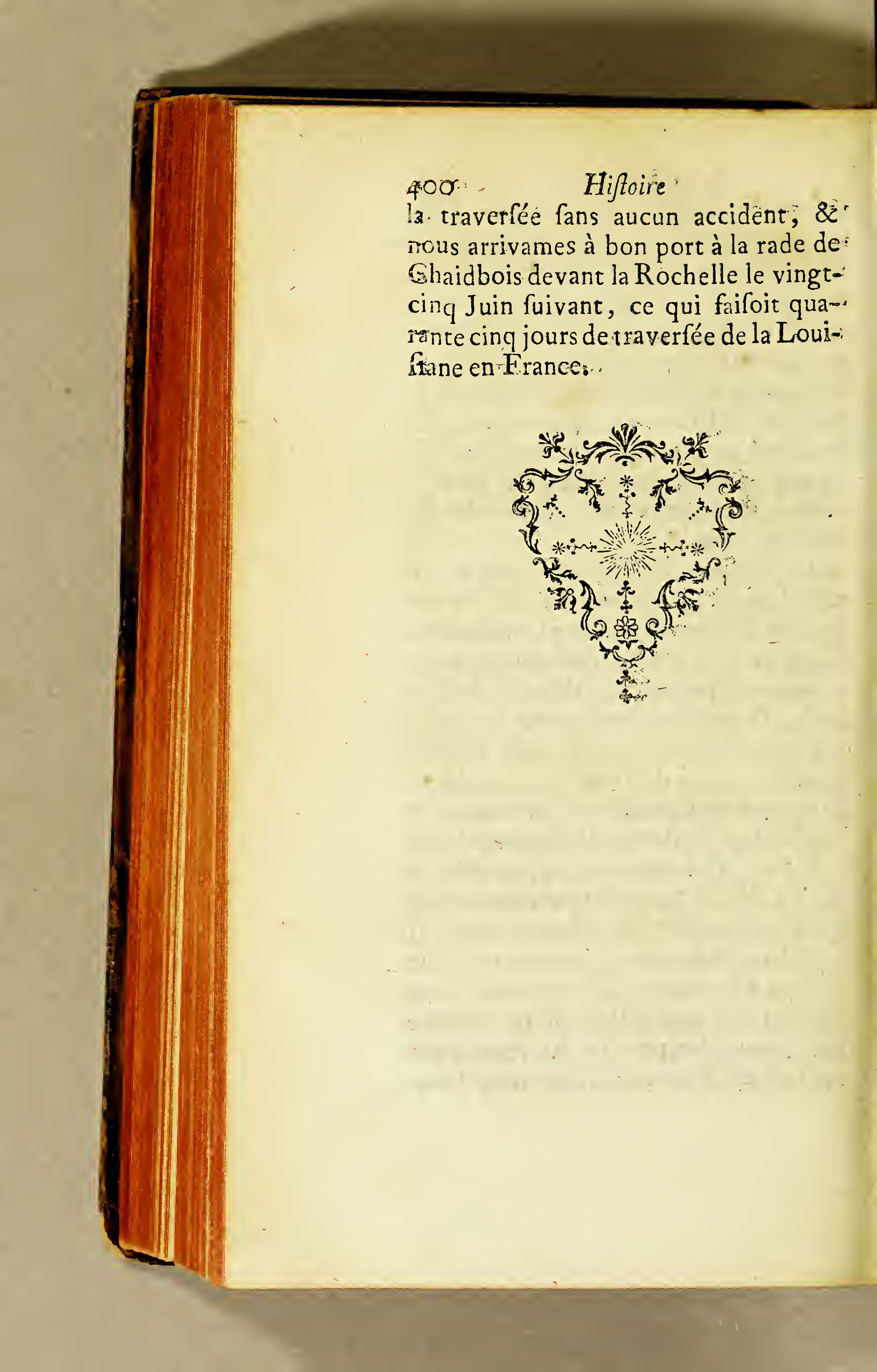
Mon Poste fut réformé, je le fus aussi. MM. Périer & de Salmont m'engagerent à rester encore quelques mois sur l'Habitation, pour y ménager les intérêts du Roi par la vente que je ferois des Négres, desquels je connoissois mieux le prix que tout autre ; mes Supérieurs firent ce qu'ils pûrent pour m'exciter à rester, me représentant que dans peu il vacqueroit certainement quelque Poste qui me conviendroit au moins autant que celui que je venois d'exercer. M. de Biainville même à son arrivée, & quand il eut appris que je voulois repasser en France, me conseilla de rester par des raisons qui paroissoient devoir me flatter ; mais la prudence me parloit d'un ton bien différent. Je répondis à tant de belles propositions, que mon véritable intérêt me déterminoit malgré moi à prendre ce parti ; qu'ainsi aucunes promesses n'é-

toient capables de m'y retenir plus long-tems. J'avois mes raisons, il pouvoit aisément les deviner, sur quoi je ne dis rien.

M. de Salmont me dit avant de partir que l'on me devoit une gratification, ou que jamais on n'en avoit dû à personne. Il m'en proposa une qui me satisfit d'autant plus, que tant que j'ai pû m'en passer, mon zéle pour le service m'a empêché d'en demander & d'en recevoir.

Le Vaisseau du Roi la *Gironde* étant prêt à partir, je fus voir M. le Chevalier de Bellivaux qui le commandoit. Il me dit que je lui étois beaucoup recommandé par les Supérieurs de la Colonie, & qu'il me feroit tous les plaisirs qui dépendroient de lui. Je fus prendre congé de tous les Supérieurs & de tous mes amis,& je partis avec le Vaisseau qui descendit le Fleuve jusqu'à la Balize, d'où nous mîmes à la voile le dix de Mai 1734. Nous eumes assez beau temps jusqu'au débouquement du Canal de Bahama ; nous eûmes ensuite le vent contraire qui nous retarda d'une huitaine vers le Banc de terre neuve ou il faut aller prendre les vents pour revenir en France. De-là nous fîmes

la traversée sans aucun accident, & nous arrivames à bon port à la rade de Chaidbois devant la Rochelle le vingt-cinq Juin suivant, ce qui faisoit quarante cinq jours de traversée de la Louisiane en France.



CHAPITRE XXIV.

Guerre des Tchicachas par M. de Biainville : Premiere expédition par la Riviere de Mobile : Seconde expédition par le Fleuve S. Louis : Guerre des Chatkas terminée par la prudence de M. de Vaudreuil.

L'ATTACHEMENT que j'ai toujours eu pour la Colonie de la Louisiane, m'a engagé à y conserver des correspondances, par le moyen desquelles je serois instruit de tout ce qui s'y passeroit pendant mon absence. Ainsi puisque je donne aujourd'hui l'Histoire de cette belle Province, je la finirai par les événemens qui y sont arrivés depuis mon retour en France, & qui méritent d'être rapportés. Je vais donner en conséquence la Relation de la Guerre des Tchicachas par M. de Biainville, & de celle des Chatkas terminée par M. de Vaudreuil. Ces détails m'ont été envoyés par feu M. d'Ausseville, ancien Conseiller du Conseil Supérieur de la Louisiane, & Commissaire en cette Colonie.

Quoique je vous aye écri deux fois depuis l'arrivée de M. de Biainville, je ne vous ai cependant rien mandé des grands préparatifs que ce nouveau Gouverneur faisoit presque dès son avénement au Gouvernement, au sujet de la Guerre qu'il méditoit de faire aux Tchicachas, parce qu'ils avoient reçu chez eux & adopté les Natchez, ce qui n'étoit point de son goût. Ces préparatifs ont duré environ deux ans ; c'est pour cela que j'ai voulù en attendre la fin pour vous en parler, afin que le tout vous fût présent en même tems.

M. de Biainville trouva mauvais que les Natchez se fussent retirés chez les Tchicachas, sans que l'on eût châtié ceux ci de leur témérité : il avoit cependant appris dès sa jeunesse, que c'est un usage & même une coûtume sacrée chez toutes les Nations de l'Amérique Septentrionale (1) ; mais soit que cette hospitalité ne lui plût point, soit qu'il eût oublié cette Loi irréfragable parmi ces Nations, il fit dire aux Tchi-

(1) Lorsqu'une Nation est affoiblie par la Guerre, elle se retire chez une autre qui veut bien l'adopter ; alors si on poursuit la Nation qui s'est retirée chez l'autre ; c'est déclarer la Guerre à celle qui a adoptée la premiere.

cachas peu de tems après son arrivée, qu'ils eussent à lui livrer les Natchez. Les Tchicachas lui firent répondre, que les Natchez ayant demandé de se confondre avec eux, ils les avoient reçus & adoptés ; de sorte qu'ils ne faisoient plus qu'une Nation sous le nom de Tchicachas ; qu'ainsi il n'y avoit plus de Natchez : » D'ailleurs, ajou-» terent ils, si Biainville avoit retiré nos » Ennemis, irions nous les lui deman-» der ? Et si nous le faisions, nous les » livreroit-il ?«

L'Interprête rapporta ce que cette Nation avoit répondu; mais M. de Biainville n'en tenant aucun compte, continua ses préparatifs de Guerre, & fit partir M le Blanc Capitaine, avec cinq Bateaux armés qu'il commandoit : un de ces Bateaux étoit chargé de Poudre & les autres des Marchandises, & le tout étoit destiné pour la Guerre des Tchicachas. Le Capitaine portoit les ordres à M. d'Artaguette Commandant du Poste des Illinois, de se disposer à partir à la tête de toutes les Troupes, de tous les Habitans & Naturels qu'il pourroit emmener des Illinois, pour se rendre aux Tchicachas le dix de Mai de l'année suivante, & que

lui Gouverneur y feroit rendu le même jour avec fon Armée.

Les Tchicachas ayant appris les préparatifs de Guerre des François, gardoient le Fleuve croyant qu'on les attaqueroit de ce côté-là. En effet ayant apperçu le Convoi de M. le Blanc, ils l'attaquerent, mais fans aucun fuccès, puifque perfonne ne fut tué, & qu'on arriva heurenfement aux Arkanfas. M. le Blanc après s'être rafraîchi chez cette Nation, en partit, laiffa les Poudres pour des raifons que perfonne n'a jamais pû fçavoir, ni même deviner.

Il n'eut aucun accident de-là jufqu'aux Illinois, où il remit les ordres du Gouverneur à M. d'Artaguette, qui voyant qu'on lui envoyoit un Bateau chargé de Poudre pour fon Pofte & pour la Guerre que l'on projettoit de faire aux Tchicachas, fit partir le même jour un Bateau pour aller chercher les Poudres que l'on avoit laiffées aux Arkanfas. Ce Bateau fit diligence pour arriver; mais en retournant, il eut le malheur d'être rencontré par un Parti de Tchicachas : ceux-ci ayant découvert de loin le Bateau, fe mirent en embufcade pour le furprendre au paffage, ce qui leur réuffit ; le Bateau paffant près du

bord du Fleuve où ils étoient embuſqués, ils firent ſur lui une décharge ſubite & générale qui tua tout le monde du Bateau, à l'exception de M. du Tiſſenet fils, qui étoit Lieutenant Commandant le Bâteau, & le nommé Roſalie; ils furent les deux ſeuls qui en réchapperent & furent faits Eſclaves: de cette ſorte les Poudres qui devoient ſervir à faire la Guerre aux Tchicachas, leur ſervirent pour leur propre défenſe.

Cependant M. de Biainville fut par mer au Fort de la Mobile, où le Grand-Chef des Chatkas l'attendoit ſuivant l'avis qu'ils en avoient reçu; le Gouverneur l'engagea de joindre ſes Guerriers aux nôtres pour porter la Guerre chez les Tchicachas, moyennant une certaine quantité de Marchandiſes; dont on lui donna une partie ſur le champ, avec promeſſe de lui livrer le reſte avant de partir de ce Fort, qui ſeroit dans un tel tems qu'il lui indiqua. Ce Gouverneur enſuite retourna à la nouvelle Orléans attendre le moment d'ouvrir la Campagne.

M. de Biainville de retour à la Capitale, fit les préparatifs pour ſon départ, & celui de l'Armée qui étoit compoſée de Troupes réglées, de quel-

ques Habitans & Négres libres, & de quelques Eſclaves, leſquels partirent tous de la nouvelle Orléans pour la Mobile, où l'Armée ſe trouva raſſemblée avec les Chatkas le dix de Mars 1736. L'Armée ſe repoſa en cet endroit juſqu'au deux d'Avril jour de Pâques, qu'elle partit. Ce retard que les Naturels trouvoient fort inutile, les impatienta au point, que pluſieurs fois ils furent prêts à s'en retourner; mais le reſte des Marchandiſes qu'on leur avoit promiſes, & qu'on ne devoit leur donner qu'à un endroit nommé Tombecbec, fit qu'ils attendirent le départ.

Toute cette Armée fit route partie ſur la Mobile, partie ſur la Terre en ſuivant le bord de l'Eſt: ce furent les Naturels qui ſuivirent le bord de cette Riviere; ceux que le Gouverneur avoit amenés de la Capitale furent embarqués ſur trente grands Bateaux & ſur autant de grandes Pirogues. On fut à petites journées; auſſi n'arriva-t-on que le vingt d'Avril à Tombecbec, où M. de Biainville avoit fait conſtruire un Fort pluſieurs mois auparavant, par une Compagnie de Soldats qu'il y avoit envoyés pour le bâtir & le garder.

On campa près de ce Fort, on y fit des fours, on y cuiſit du pain. Les Chatkas préſenterent le Calumet au Gouverneur, qui leur donna en cet endroit le reſte des Marchandiſes qu'ils devoient y recevoir. Ils attendirent le départ qui ne ſe fit que le quatriéme de Mai; le tems qui s'étoit écoulé pendant que l'on reſta en cet endroit, avoit été employé à tenir Conſeil de Guerre pour juger quatre Soldats François & Suiſſes, dont un étoit Sergent : ils avoient projetté d'égorger le Commandant & la Garniſon, d'emmener M. du Tiſſenet & le nommé Roſalie, qui s'étoient heureuſement ſauvés des mains des Tchicachas & s'étoient retirés dans ce Fort, de le remettre aux Ennemis pour en être bien reçus, de les aider & de leur montrer à ſe défendre contre les François, puis de-là paſſer chez les Anglois de la Caroline. Ce projet étoit extravagant ; mais ils l'avoient conçu, ils en furent convaincus & condamnés à paſſer par les Armes à la tête de toutes les Troupes.

Depuis le quatre Mai que l'on partit de Tombecbec, on mit vingt jours pour arriver au débarquement : lors qu'on eut débarqué, on conſtruiſit une

enceinte très-vaste de palissades, avec un Hangard pour mettre à couvert les Marchandises & les Munitions. L'Armée y passa la nuit, le lendemain vingt-cinq on délivra de la Poudre & des Balles aux Soldats & aux Habitans; on laissa les Malades avec quelques jeunes Soldats pour garder cette espéce de Fort. On partit ensuite, guidés par un François qui connoissoit le Pays pour y avoir été plusieurs fois en traite.

Il y a sept lieues de l'endroit ou étoit cette enceinte jusqu'au Fort des Tchicachas : on en fit cinq & demie ce jour-là sur deux colonnes au travers des Bois & à la file; sur les aîles marchoient les Chatkas au nombre de douze cens au moins, commandés par leur Grand Chef : Le soir on campa dans une Prairie entourée de Bois. Le Général François envoya à la découverte deux Chatkas, qui rapporterent avoir été découverts eux-mêmes par quatre Tchicachas ; on ne fit pas grande attention à cette nouvelle.

Le lendemain vingt-six de Mai on marcha vers le Fort des Ennemis au travers des Bois clairs : on passa un Ruisseau qui avoit de l'eau jusqu'à la ceinture & qui traverse un petit Bois, à la sortie

sortie duquel on entra dans une belle Plaine : dans cette Plaine étoit le Fort des Tchicachas & un Village qui en étoit défendu. Ce Fort est situé sur une éminence dont la pente est douce ; il y avoit à l'entour plusieurs cabannes, & plus loin vers le bas on voyoit des cabannes qui paroissoient avoir été mises en état de défense : tout auprès du Fort couloit un petit Ruisseau qui arrosoit une partie de la Plaine.

Les Chatkas n'eurent pas plûtôt vû le Fort des Ennemis, qu'ils firent retentirent l'air de leurs cris de mort, & dès l'instant ils prirent leur course vers le Fort, comme s'ils n'eussent pas eu assez de tems pour y arriver : on auroit dit à les voir que l'Ennemi fuyoit, & qu'ils couroient pour l'arrêter ; mais cette ardeur cessa à la portée d'une carabine du Fort. Nos François marcherent en bon ordre jusqu'au de là d'un petit Bois, qui les adossoit à une portée de canon du Fort des Ennemis, qui avoit Pavillon Anglois flottant au vent ; on vit en même tems quatre Anglois venant de quelques cabannes passer sur la hauteur, puis entrer dans le Fort où leur Pavillon étoit arboré.

A cette vûe on crût qu'on alloit les

sommer de sortir du Fort de nos Ennemis & de se rendre, & qu'on alloit en faire de même aux Tchicachas ; mais il n'en fut point question. Le Général donna ordre aux Majors de l'Armée de former chacun de leur Corps de gros Détachemens pour aller enlever le Fort des Ennemis. Cet ordre fut exécuté en partie; on fit trois gros Détachemens, sçavoir un de Grenadiers, un de Soldats, & un autre de Milice Bourgeoise ; ils s'avancerent avec ardeur au nombre de douze cens hommes vers le Fort des Ennemis, & en criant à plusieurs reprises, vive le Roi, comme s'ils eussent déja été maîtres de la Place, qu'ils croyoient emporter l'épée à la main sans doute, puisqu'il n'y avoit pas dans l'Armée un seul ferrement pour remuer la terre & faire les attaques.

Le reste de l'Armée marcha en bataille sur dix de hauteur : on monta sur l'éminence où étoit le Fort. Dès qu'on y fut arrivé, on mit le feu à quelques cabannes avec des fusées qu'on lançoit au bout des fléches, mais la fusée étouffoit l'Armée. Le Lieutenant des Grenadiers prit le devant de sa Troupe, pour arriver le premier à une cabanne dans laquelle il y avoit trois Ennemis, qui ti-

roient continuellement & qui avoient déja tués quelques Soldats ; mais à son approche ils prirent la fuite ; il en tua un, les deux autres se sauverent & gagnerent le Fort.

Les Troupes marchoient en bataille à la tête, & la Milice Bourgeoise alloit derriére suivant la regle : cette Bourgeoisie avoit fait un quart de conversion à droite & à gauche dans l'intention d'aller investir le Fort ; mais M. de Jusan Aide-Major des Troupes arrêta leur valeur & les renvoya à l'endroit où étoit leur Poste, voulant réserver à son Corps seulement la gloire d'enlever la Place qui se défendoit vivement, & de telle sorte que plusieurs Habitans étoient déja hors de combat ; les Grenadiers eurent un de leurs Sergens tué & l'autre blessé ; leur Capitaine M. Renaud de Haute Rive fut aussi blessé peu après. On le porta au Quartier de réserve, où étoit M. de Biainville, qui observoit de-là ce que deviendroit cette attaque qui ne pouvoit être plus désavantageuse qu'elle l'étoit.

Les Troupes, ainsi que les Habitans, donnoient toutes les marques de la plus grande valeur : mais que pouvoient-ils

faire à corps découvert contre un Fort dont les pieux avoient une brasse de grosseur, dont les joints étoient doublés par d'autres pieux presque aussi gros? De ce Fort bien garni d'hommes sortoit une grêle de balles qui eussent au moins jetté à bas la moitié des attaquans, si elles eussent été envoyées par gens qui auroient sçû tirer. Les Ennemis étoient à couvert de toutes les entreprises des François, & pouvoient se défendre par les meurtriéres de leur Fort; d'ailleurs ils avoient formé tout autour un toit de palissades plates; ce toit en outre étoit couvert de terre, ce qui les mettoit à l'abri des effets de la grenade. De cette sorte les Troupes épuiserent leurs munitions contre les pieux du Fort ennemi, sans avoir fait autre chose que d'avoir trente-deux hommes tués & près de soixante-dix blessés. Du nombre de ces derniers étoient MM. de Lusser Capitaine, de Noyan Major Général & neveu du Gouverneur, de Jusan Aide-Major, & Grondel Lieutenant des Suisses: on les porta au Corps de réserve, d'où le Général voyant le mauvais succès de cette attaque, fit battre la retraite & envoya un gros Détachement pour la fa-

vorifer. Il étoit alors cinq heures du foir, & on avoit commencé l'attaque à une heure & demie, ce qui faifoit trois heures & demie d'un feu fi vif, que l'on fe trouva fort heureux de n'avoir de morts & de bleffés que la cinquiéme partie de ce que l'on devoit en avoir. Les Troupes rejoignirent le gros de l'armée, fans pouvoir emporter les morts qu'on laiffa fur le Champ de bataille expofés à la fureur de l'Ennemi.

Prefqu'auffi-tôt que l'on fut arrivé au Quartier de réferve, on vit de loin un Parti de Tchicachas avec le Calumet de Paix & une Lettre qu'ils montroient; ils venoient d'un autre Village que celui où étoit le Fort. Lorfque les François les virent, ils crurent que c'étoit un Parti que M. d'Artaguette Prifonnier de cette Nation envoyoit avec une Lettre, de quelque Village qu'il pouvoit avoir réduit; mais de tout cela il n'y avoit qu'une partie de vrai, comme on le verra par la fuite: ces préfomptions étoient fondés fur ce que les Chatkas qui les avoient découverts, y avoient été, & que ce Parti leur avoit dit qu'ils venoient préfenter au Gouverneur le Calumet de Paix

& lui remettre une Lettre d'un Chef François qui étoit Esclave. Un des Chatkas se détacha & vint à toutes jambes apporter cette nouvelle au Général, qui à l'instant lui donna ordre de les défaire; ils en tuerent quatre, les autres prirent la fuite.

Lorsque l'on se fut retiré, on commença par prendre quelques rafraîchissemens, & tout de suite on se fortifia par un abbatis d'arbres, afin de pouvoir passer la nuit à l'abri des insultes de l'Ennemi en se gardant soigneusement. Le lendemain on s'apperçut que les Ennemis avoient profité de cette nuit pour abbatre quelques cabannes, où les François pendant l'attaque s'étoient mis à couvert pour de-là battre le Fort; mais on vit en même-tems la cruauté de ces Peuples quand ils sont en guerre. Ils n'avoient pû prendre aucun François vivant, ils exercerent leur fureur sur les morts qu'on avoit laissés devant le Fort; ce qui mit nos Troupes dans une telle rage, que si le Général les eut laissé faire, elles étoient toutes dans le dessein de périr ou d'en tirer une vengeance proportionnée.

Le vingt-sept lendemain de l'attaque, les Tchicachas & les Chatkas

s'escarmoucherent, mais ceux-ci tiroient de trop loin sur le Fort: cependant il y en eut deux qui s'approcherent plus près que les autres, quoiqu'ils fussent hors de la portée du fusil. Un Tchicachas sortit du Fort en se courbant, pour les approcher sans être apperçu ; lorsqu'il se crut assez près d'eux, il tira sur eux : ces deux Chatkas le voyoient faire, & si tôt que le coup fut lâché, un d'eux tomba à terre comme s'il eût été tué, l'autre prit la fuite de toutes ses forces. Le Tchicachas croyant avoir tué le premier, prit sa course & vint sur lui pour lui lever la chevelure ; mais il en étoit encore à dix pas lorsque le Chatkas se releva, fit le cri de mort & le tua d'un coup de fusil ; il lui leva la chevelure & l'apporta à sa Troupe en triomphe.

Dans la matinée on fit des brancards pour porter les blessés, les Negres firent cet ouvrage ; on partit ce même jour, & les moins blessés suivirent l'Armée qui alla coucher à une lieue des Ennemis. Les Chatkas qui se doutoient de ce qui arriveroit, se mirent en embuscade dans le petit Bois qui adossoit les François, & devinerent juste, car les Tchicachas ayant vû par-

tir les François, vinrent au nombre de neuf pour lever la chevelure aux François morts qui étoient restés près de-là; mais dans le tems qu'ils se mettoient en devoir d'exécuter leur dessein ; les Chatkas firent une décharge & les tuerent tous ; ils leur leverent la chevelure qu'ils apporterent en grande pompe à l'Armée.

Le lendemain on coucha à une lieue du débarquement où on arriva le jour suivant : ce fut là que commença la querelle du *Soulier Rouge* avec les François. Ce *Soulier Rouge* étoit Chef d'un Village de Chatkas, mais sa noblesse ne s'étendoit point jusqu'à ses sentimens ; il étoit d'un très-mauvais caractére ; la dispute s'échauffa de façon que l'on étoit prêt à en venir aux mains avec les Chatkas, ce qui seroit arrivé si le Grand Chef de cette Nation ne fût survenu à propos pour terminer la querelle, en cassant la tête à ce mutin d'un coup de pistolet ; M. de Biainville l'en empêcha, & leur fit distribuer de la Poudre & des Balles tandis que les François s'embarquoient : ce Général joignit l'Armée, qui tout de suite prit le fil de l'eau pour arriver au Fort de la Mobile, & de-là à la Capitale

d'où châcun retourna chez soi.

Peu après il arriva à la nouvelle Orléans un Sergent de la Garnison des Illinois, qui rapporta que M. d'Artaguette avoit reçu par M. le Blanc les ordres de M. de Biainville, qui lui enjoignoit de se trouver au plus tard le dix de Mai aux Tchicachas avec tout ce qu'il pourroit emmener de Troupes, & que lui Général y seroit en même-tems; qu'en conséquence de ces ordres M. d'Artaguette avoit si bien pris ses mesures, que le neuf de ce mois il étoit arrivé avec sa Troupe prés des Tchicachas; qu'il avoit envoyé des Découvreurs pour reconnoître si l'Armée Françoise arrivoit; que tous les jours jusqu'au vingt il avoit fait la même chose; qu'alors les Naturels alliés entendant toujours dire qu'on ne découvroit point les François, vouloient s'en retourner en leur Pays dès ce jour ou attaquer les Tchicachas; que M. d'Artaguette avoit enfin résolu d'attaquer les Ennemis le vingt-un, ce qui lui avoit d'abord assez bien réussi, ayant forcé les Ennemis d'abandonner leur Village & leur Fort; qu'il avoit de suite attaqué un autre Village avec le même succès; mais qu'en poursuivant

les fuyards, M. d'Artaguette avoit reçu deux blessures, ce qui ayant été sçû des Naturels, les avoit déterminés à se retirer & à abandonner ce Commandant, le R. P. Jésuite qui les accompagnoit, quarante-six Soldats & deux Sergens; que pendant tout le jour ce petit nombre de Soldats avoit soutenu & défendu son Commandant, qui à la fin avoit été forcé de se rendre avec sa Troupe; que les Ennemis au lieu de les maltraiter, les avoient caressés & amenés à leur Village où ils les nourrissoient bien; qu'ils avoient traités & guéris les blessés dans l'espérance d'obtenir la Paix en les rendant à M. de Biainville lorsqu'il seroit arrivé: qu'ayant appris que les François étoient dans leur Pays, ils avoient engagé M. d'Artaguette à écrire au Général; mais que cette Députation ayant eu un mauvais succès, & apprenant que les François s'étoient retirés, qu'enfin ne voyant plus aucun moyen de rien obtenir pour la rançon de ces Esclaves, ils les avoient fait mourir à petit feu.

Ce Sergent ajouta que pour lui il avoit eu le bonheur de tomber à un si bon Maître, que non-seulement il lui avoit sauvé la vie, mais encore qu'il

l'avoit si bien pris en amitié, qu'il lui avoit donné la liberté, fourni des vivres, & enseigné la route pour se rendre à la Mobile, de peur que quelque Tchicachas le trouvant un jour à l'écart ne le tuât. Voilà ce que ce Sergent racontoit publiquement, & c'est par lui que l'on a appris la triste fin de M. d'Artaguette.

M. de Biainville voulant avoir sa revanche des Tchicachas, écrivit en France pour en avoir du secours ainsi que du Canada : la Cour lui en envoya, & donna ordre que la Colonie du Canada secourût celle de la Louisiane. En attendant ces secours, M. de Biainville fit partir un gros Détachement pour la Riviere de S. François, afin d'y bâtir un Fort, qui fut nommé de S. François, comme la Riviere.

L'Escadre qui apportoit du secours de France étant arrivée, on partit pour le Fort que l'on venoit de construire en remontant le Fleuve S. Louis. Cette Armée étoit composée des Troupes de la Marine, de celles de la Colonie, de plusieurs Habitans, de quantité de Négres & de quelques Naturels de nos Alliés. Ces Troupes rassemblées en cet endroit, reprirent le Fleuve & le

remonterent encore jusques à une petite Riviere que l'on nomme la Riviere *à Margot* ; elle est près de l'écore à *Prud'homme*, & ce fut là qu'on fit débarquer toute l'Armée;elle campa dans une belle Plaine au pied d'une colline,à quinze lieues environ des Ennemis. On se fortifia par précaution comme on avoit fait sur la Mobile ; on bâtit dans le Fort une maison pour le Commandant, des cazernes & un magazin pour mettre les Marchandises : ce Fort fut nommé de l'Assomption, parce que l'on avoit débarqué le jour de cette fête.

On construisit des chariots & des traineaux ; on nétoya les chemins pour transporter & conduire les canons, les munitions de guerre & les autres choses nécessaires pour faire un Siége en regle. Ce fut là & dans ce tems qu'arriva le secours du Canada ; il étoit composé de François & de Naturels Iroquois, Hurons, Episingles, Algonkins & autres. On vit arriver aussi tout de suite le nouveau Commandant des Illinois avec sa Garnison, ses Habitans & tous les Naturels ses voisins qu'il avoit pû ramasser ; il amenoit aussi une grande quantité de chevaux.

Jamais on n'avoit vû,& peut-être ne verra-t-on jamais dans ce Pays-là une Armée composée de tant de Nations différentes ni si formidable ; néanmoins elle resta dans ce Camp sans rien entreprendre depuis le mois d'Août 1739, jusqu'au mois de Mars suivant.

Les Vivres qui au commencement étoient très-abondans, devinrent si rares sur la fin, qu'on fut obligé de manger les Chevaux qui devoient traîner l'Artillerie & toutes les munitions de guerre & de bouche ; ensuite la maladie se mit dans l'Armée. M. de Biainville qui jusque-là n'avoit point agi contre les Tchicachas, se détermina à prendre la voye de la douceur pour conclurre, & pour sçavoir à quoi s'en tenir avec eux : ainsi vers le 15 de Mars, ce Général détacha la Compagnie de Cadets avec leur Capitaine M. de Coloron, leur Lieutenant M. de S. Laurent & les Naturels qui étoient venus avec eux du Canada : il les envoya contre les Tchicachas avec ordre de leur promettre la Paix en son nom, s'ils la leur demandoient.

Ce que le Général avoit prévû ne manqua point d'arriver. Dès que les Tchicachas apperçurent les François

ſuivis des Naturels du Canada, ils ne douterent pas un moment que le reſte de cette Armée nombreuſe ne les ſuivît dans peu ; ils avoient eu le tems de les découvrir tous ; ainſi auſſi-tôt qu'ils les virent aſſez près, ils firent des Signaux de Paix, & ſortirent de leur Fort dans la contenance la plus humble, s'expoſant à toutes les ſuites pour obtenir la Paix. Ils jurerent qu'ils étoient & ſeroient à jamais amis inviolables des François ; que c'étoient les Anglois qui les avoient engagés à agir ainſi ; mais qu'ils étoient brouillés avec eux à cauſe de cela, & qu'à l'heure préſente ils en avoient deux qu'ils avoient faits eſclaves ; que ſi on déſiroit d'aller les voir, on connoîtroit qu'ils n'étoient point menteurs.

M. de S. Laurent demanda à y aller ; il y fut avec un petit eſclave ; mais il auroit eu lieu de s'en repentir, ſi les hommes n'euſſent été plus ſages que les femmes & les filles qui demandoient la tête de ce François, afin que la guerre continuât ; mais les hommes ayant conférés enſemble, conclurent de le conſerver pour obtenir la Paix des François en leur livrant les deux Anglois. Les femmes & les filles ne riſ-

quent point à beaucoup près tant que les hommes ; ceux-ci ſont ou tués dans le combat ou mis à mort par leurs ennemis ; au contraire le pis aller des femmes & des filles eſt d'être eſclaves ; & toutes tant qu'elles ſont, elles ſçavent à n'en point douter que les femmes & filles Naturelles ſont plus heureuſes étant eſclaves des François qu'étant mariées chez elles. M. de S. Laurent charmé de ce dénoument leur promit la Paix au nom de M. de Biainville & de tous les François : après ces aſſurances ils ſortirent enſemble du Fort, furent préſenter le Calumet à M. de Coloron, qui l'accepta & leur promit la Paix.

Peu de jours après, il partit avec une groſſe Troupe de Tchicachas députés pour porter le Calumet au Général François & lui remettre les deux Anglois eſclaves. Lorſqu'ils furent devant M. de Biainville, ils ſe proſternerent à ſes pieds, & lui firent les mêmes proteſtations de fidélité & d'amitié qu'ils avoient faites à M. de Coloron ; ils rejetterent leur faute ſur les Anglois ; ils dirent qu'ils étoient entiérement brouillés avec eux, & qu'ils avoient pris ces deux-ci & les lui re-

mettoient comme étant des ennemis : ils jurerent de la maniere la plus forte qu'ils feroient à jamais amis des François & de leurs amis, qu'ils feroient de même ennemis des ennemis des François; qu'enfin ils feroient la Guerre aux Anglois, si on le vouloit, pour faire voir qu'ils les rejettoient comme des traîtres.

Ainsi fut terminée la guerre des Tchicachas vers les premiers jours d'Avril de l'année 1740. M. de Biainville congédia les Troupes auxiliaires, après leur avoir fait des Présens : il fit raser le Fort de l'Assomption qu'il ne croyoit plus lui être nécessaire, s'embarqua avec toute son Armée, fit ruiner en passant le Fort de S. François qui lui devenoit inutile, & se rendit à la Capitale d'où il étoit absent depuis plus de dix mois.

Peu d'années après, on eut quelques démêlés avec une partie des Chatkas qui suivoient les intérêts du *Soulier Rouge*, Prince de cette Nation, lequel, comme a pû le remarquer, avoit eu une dispute avec les François dans la premiere expédition contre les Tchicachas. Ce Naturel, encore plus insolent que pas un de sa Nation, prit un

prétexte pour éclater & faire pluſieurs hoſtilités contre les François : M. de Vaudreuil alors Gouverneur de la Louiſiane, ayant appris cet événement & ce qui l'avoit occaſionné, fit défenſe à tous les François d'aller à cette Nation, & de leur traiter aucune arme ni munition de guerre, afin d'arrêter cette émotion en peu de tems & ſans tirer l'épée.

M. de Vaudreuil après ces précautions, envoya demander au Grand Chef de toute cette Nation, ſi, comme le *Soulier Rouge*, il étoit fâché contre les François. Le Grand Chef répondit à M. de Vaudreuil par l'Interprête, qu'il étoit ami des François ; mais que ce Chef, en parlant du *Soulier Rouge*, que ce Chef étoit jeune & n'avoit point d'eſprit. Ayant fait cette réponſe, on lui fit un Préſent ; mais il fut fort ſurpris de ne point voir dans ce Préſent ni armes, ni poudre, ni plomb, dans un tems où ils étoient nos amis comme auparavant. Cette maniere d'agir, jointe à la défenſe qu'ils ſçavoient être faite de leur traiter des armes ou de la munition redoubla leur étonnement & les engagea à vouloir s'expliquer avec le Gouverneur, qui leur répondit qu'on

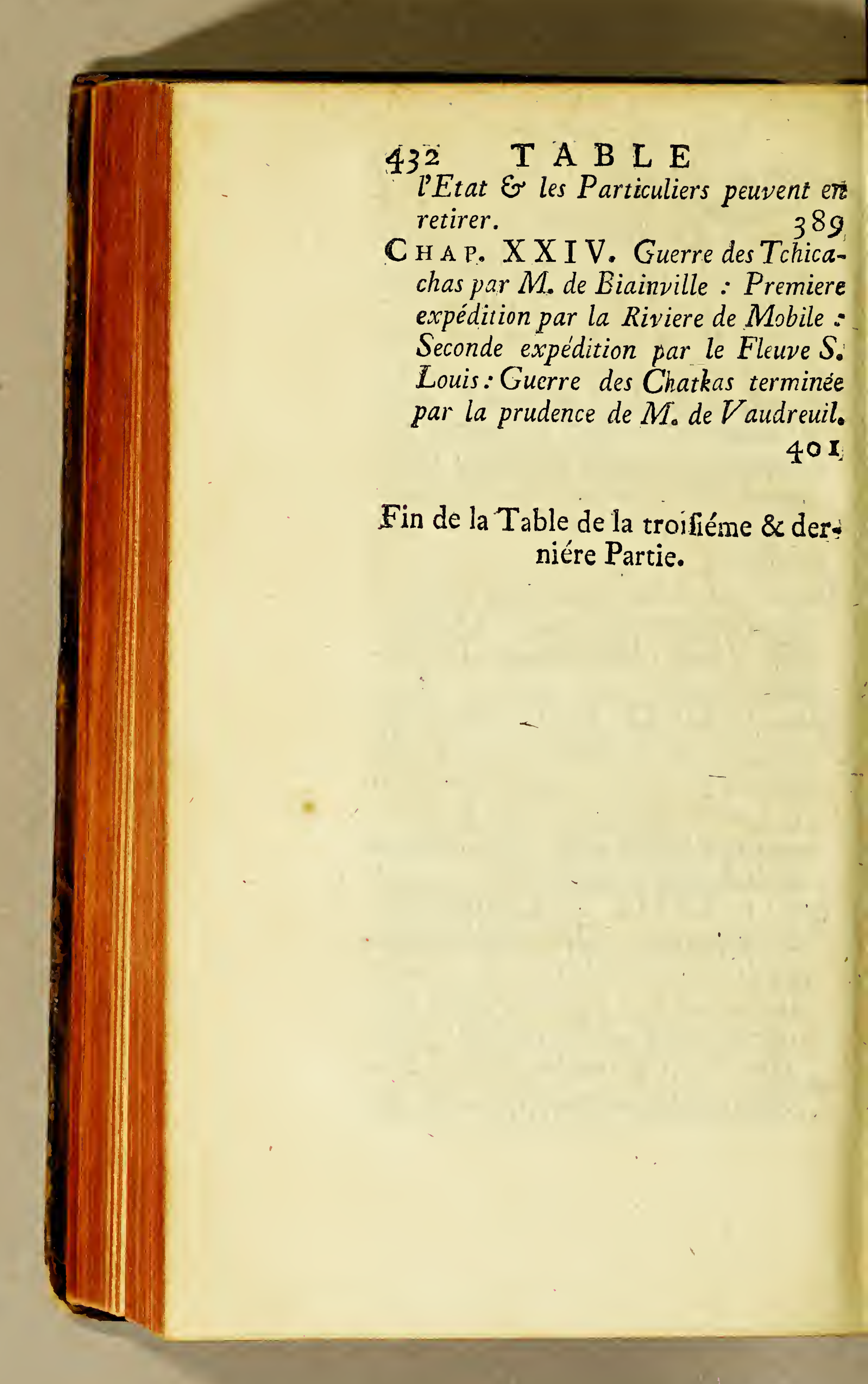
ne leur traiteroit point d'armes ni de munitions, tant que le *Soulier Rouge* n'auroit point d'eſprit; parce que ſi on leur traitoit des armes & de la poudre, ils ne pourroient, étant tous freres, ſe diſpenſer d'en céder une bonne partie aux Guerriers du *Soulier Rouge*. Cette réponſe les détermina à parler au Village qui nous inſultoit; ils leur direnc que s'ils ne faiſoient promtement la Paix avec les François, ils leur feroient la Guerre eux-mêmes. Cette menace leur fit demander la Paix aux François, qui n'étoient pas en état de ſoutenir la Guerre contre une Nation auſſi nombreuſe. Ce fut ainſi que la ſage politique de M. de Vaudreuil termina cette Guerre ſans frais & ſans avoir expoſé un ſeul homme.

Fin de la Troiſiéme & derniere Partie.



TABLE
DES CHAPITRES
Contenus en ce Volume.

CHAPITRE PREMIER.



Fin de la Table de la troisiéme & derniére Partie.



TABLE

DES MATIERES,

A

B

E

G

H

J

K

L

O

P

R

S

T

Y

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit intitulé : *Hiſtoire de la Louiſiane*, par M. le Page du Prátz. L'hiſtoire d'un Pays auſſi intéreſſant pour la France que la Loüiſiane ne peut être que favorablement reçue du Public, & il me paroît qu'elle le doit être d'autant plus que l'Auteur à demeuré longtems dans ce Pays, qu'il à vêcu avec les Sauvages, qu'il a vû par lui-même la plûpart des événemens qu'il rapporte ; ce qui l'a mis en état de conſtater, de vérifier, ou de détruire les notions que nous avions déja ſur cette vaſte Contrée. A Paris le 22. Février 1758.

GUETARD.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la Grace de Dieu Roi de France & de Navarre ; à nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Mes. des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, Salut. Notre amé le Sieur LE PAGE DU PRATZ. Nous a fait expoſer qu'il deſireroient faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Hiſtoire de la Louiſiane* : s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ovrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de la datte des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes de quelque qua-

lité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns Extraits ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à ceux qui auroient droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts: à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractéres, conformément à la feuille imprimée & attachée pour modéle ſous le contreſcel des Préſentes; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur de Lamoignon: & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur de Lamoignon, le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans-cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour dûement ſignifiée; & qu'aux copies collationnées par

l'un de nos amés & féaux Conseillers Sécrétaires, foi soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles le deuxiéme jour du mois de Mars, l'an de grace mil sept cent cinquante-huit, & de notre Regne le quarante-troisiéme. Par le Roi en son Conseil, LE BEGUE.

Registré sur le Registre XIV. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 308, fol. 279, conformément au Reglement de 1723, qui fait défenses, Art. 4. à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter & faire afficher aucuns Livres, pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la susdite Chambre neuf exemplaires prescrits par l'Art. 108. du même Réglement. A Paris, ce 7 Mars 1758.

Signé, P. G. LE MERCIER, *Syndic.*

ERRATA.

Tome I. page 41. ligne 16. par M. Paillou; *lisez*, pour M. Paillou.

Tome I. pag. 219. lig. 2. deux pieds; *lisez*, deux lieues.

Tome I. pag. 251. lig. 14. tronc; *lisez*, trou.

Tome I. pag. 282. lig. 9. buses; *lisez*, butes.

Tome II. pag. 364. *ajoûtez à la fin de la premiere phrase*, s'ils en voloient.

Tome II. pag. 425. lig. 9. s'aſſocient; *lisez*, s'aſſiſtent.

Tome III. pag. 226. lig. 9. nous rendîmes; *lisez*, nous vendîmes.

Tome III. pag. 284. lig. 6. d'en faire; *ajoûtez*, eſclaves.

Tome III. pag. 410. lig. 27. fuſée; *lisez*, fumée.





